

Dossiers D&J - n°7

Sexualités

Sommaire

1 – Synthèse du dossier	3
2 – A travers la sexualité, la relation à l'autre	8
3 - Ces sexualités que nous ne voyons pas	26
4 – Question de genre	36
5 – Des familles	38
6 – Evolution des mœurs et l'acceptation des LGBT	50
7 – Vu d'ailleurs	52
8 – Prévention	57

Edito – L'immense diversité des sexualités humaines



Nos sexualités sont une part importante de nos vies, même si nos identités ne s'y réduisent pas. Que la relation physique soit vécue ou pas, notre sexualité est présente quelque-soit notre âge, notre genre, notre orientation sexuelle, notre situation de santé ou de handicap, notre culture. Ce thème, aux multiples facettes, touche l'identité, la relation au corps, la séduction, le désir et le plaisir, les tabous, les maladies, la parentalité, le social, le droit, les spiritualités, et bien sûr nos amours. Elles marquent profondément notre rapport à nous-même, et notre rapport à l'autre et à la société dans laquelle nous vivons.

Nous questionner sur la diversité des sexualités est donc essentiel.

En tant qu'association LGBT chrétienne ouverte à toutes et tous, nous constatons que des normes sociales et des dogmes religieux ont encadré nos sexualités, au risque de discriminations et de mensonges ou d'aliénations.

Notre association propose une démarche fondée sur l'accueil de toutes et tous en vue d'un épanouissement personnel et en relation à l'autre. Nous le faisons en partant des parcours de

Dossiers D&J n°7 – Juin 2018

 D&J sur Facebook

 D&J sur Twitter

 Nous écrire

92 bis, rue de Picpus
75012 Paris
Tél. : 09 50 30 26 37
www.davidetjonathan.com

vie des personnes, au plus près de leur vérité intime, dans le respect de chacun-e, sans jugement. Toutefois, aucune forme de sexualité pratiquée au détriment de l'autre n'est acceptable.

Dans ce numéro de notre magazine « Dossiers D&J », nous nous mettons à l'écoute de témoignages montrant toutes sortes de facettes de la sexualité humaine, afin d'éprouver sa prodigieuse diversité et de nous tenir à distance des idées toutes faites et des certitudes commodes.

Il s'agit de parcours individuels, en couple ou célibataires, parfois de relations multiples ou clandestines, de personnes bienportantes ou pas, cisgenres ou transgenres, etc. Ces parcours, parfois sinueux, toujours uniques, amènent à des richesses humaines profondes, qui remettent en cause notre regard sur les sexualités. Par exemple, les questions posées par les sexualités des personnes handicapées nous interrogent sur l'acceptation de l'autre.

Notre questionnement des sexualités est en fin de compte celui de la construction des personnes. Cela suppose un travail pour comprendre qui nous sommes en vérité et comment parvenir, intimement, à vivre une vie bonne pour soi-même et pour les autres, dans des institutions justes. Les enjeux sont multiples : éducation, santé, liberté, non-discrimination, protection des personnes et, plus globalement, les droits humains et nos spiritualités.

Alors à chacun-e de devenir qui il-elle est dans le respect et l'accueil de l'autre !

**Marie-Hélène Nouvion et Anthony Favier, co-président-e-s
et Agnès, Alexandre, Fabrice, Jean-Louis, Nicolas, l'équipe des dossiers D&J** ■



PARTICIPEZ AUX PROCHAINS NUMEROS DES DOSSIERS D&J ! N'hésitez pas à nous contacter pour y contribuer (contact : dossiers@davidetjonathan.com)

Note de l'équipe de rédaction

Compte-tenu des contraintes de publication, certains témoignages ont dû être réduits. Ils sont signalés par [...]. Par mesure de protection des personnes, certains prénoms ont été changés.

LE COURRIER DES LECTEUR-TRICE-S

Vous aussi, envoyez vos réactions sur le présent dossier à dossiers@davidetjonathan.com

1 – Synthèse du dossier

Dans le présent numéro des Dossiers D&J, nous avons choisi d'aborder le thème des sexualités car, que la relation physique soit vécue ou pas, notre sexualité est présente quelque-soit notre âge, notre genre, notre orientation sexuelle, notre situation de santé ou de handicap, notre culture. Ce thème, aux multiples facettes, touche l'identité, la relation au corps, la séduction, le désir et le plaisir, les tabous, les maladies, la parentalité, le social, le droit, les spiritualités, et bien sûr nos amours.

Alexandre, sexothérapeute, la définit comme « un concept très vaste qui va bien au-delà de la génitalité ; cela part de l'identité de la personne, et s'étend à la dimension affective, aux attitudes et aux comportements que l'on adopte par rapport aux autres ».

Les interviews et articles de praticiens et sociologues rassemblés ici ne font qu'effleurer l'immense diversité des sexualités humaines.

➔ Construction de soi, identité et relation à l'autre

La sexualité est une des clefs de la construction de l'identité. Elle peut être vécue très différemment. Pour *Micheline* « la sexualité est un échec personnel et un danger ». Pour *Harisson* la sexualité est « une démarche d'épanouissement, qui fait partie de la vie ».

Cette construction est fortement influencée par le poids social, en particulier en ce qui concerne les femmes. Ainsi, *Stéphanie* mentionne : « j'ai été éduquée dans l'idée que mon désir n'était pas le plus important, et que je devais le soumettre à celui d'un homme ». Elle a vécu une première relation sexuelle hétérosexuelle en partie par peur de ne « pas être normale ! » et « pense aujourd'hui que cela a été une sorte de viol sociétal ».

Le partage d'expérience avec d'autres est aussi un facteur clef de construction de soi. *Laurent* qui avait du mal à vivre son homosexualité décrit une rencontre avec un voisine : « j'avais dix-huit ans et elle quarante-quatre de plus, j'étais extrêmement seul et, alors que j'étais très renfermé, je suis allé vers elle et on a eu des conversations qui ont énormément compté pour moi, cela m'a fait un bien fou ! » *Etienne*, psychologue, ajoute « ce n'est jamais très facile de parler de sa sexualité. Mon expérience

est que c'est l'écoute du psy qui libère la parole des patients, lorsqu'ils se rendent compte que le cabinet du psy n'est pas un endroit où on juge ce qu'ils vivent, ce qu'ils ressentent, mais que c'est un lieu où ils peuvent en parler pour aller mieux ». *Alexandre*, sexothérapeute, analyse « Lacan nous invite à nous interroger sur le « qui suis-je » dans le regard de l'autre. La sexualité peut nous permettre de répondre en partie à cette question. En effet, notre sexualité sert également à nous définir puisqu'elle nous permet aussi d'exister. Elle peut être l'expression de l'amour que l'on porte à une autre personne mais pas toujours. Dans l'idéal du couple le sexuel s'insère dans la dimension affective mais c'est loin d'être toujours le cas ».

➔ Corps

La première relation sexuelle est souvent marquante. *Harisson* raconte « un jour on a dû héberger des cousins et j'ai partagé mon lit. C'est là que j'ai été initié, et j'ai

trouvé cela très agréable, mais aussi dangereux ».

L'acceptation du plaisir est diverse, et *Agnès* déclare « j'adore le sexe, mais j'ai toujours vécu avec la peur de donner l'impression d'être une obsédée sexuelle ».

Parfois, la sexualité est vécue dans la violence ; *Agnès* décrit « à quinze ans, j'ai subi des attouchements d'un homme, mon corps a répondu positivement alors que ma tête était dans un déni total ».

Dans son portrait d'un « addict » (dépendant) sexuel, *Alexandre*, sexothérapeute, décrit une personne qui « associe complètement le sexe et la violence », « consommant un homme comme d'autres vont

consommer de la drogue ». Une psychothérapie lui a « permis de me déculpabiliser et de ne plus me voir comme un prédateur ou un pervers ». Cela lui a aussi fait prendre

« conscience qu'inconsciemment il recherchait à travers tous ces

partenaires à combler un manque affectif béant, à la recherche d'un peu d'attention ».

Les pratiques sont très diverses et ramènent bien souvent à la question de la relation. *Jean-Louis* dit « j'ai fait aussi bien des

Sexualité : « un concept très vaste qui va bien au-delà de la génitalité ; cela part de l'identité de la personne, et s'étend à la dimension affective, aux attitudes et aux comportements que l'on adopte par rapport aux autres ».



Photo: www.quotecatalog.com

rencontres catastrophiques, que des rencontres formidables dans le milieu SM » (sado-masochiste).

L'absence de relation sexuelle n'est pas rare. *Stéphanie* « fréquente des militant-e-s LGBT partout en Europe et rencontre maintenant des gens qui disent : 'moi le sexe cela ne m'intéresse pas, je suis a-sexuel' ».

→ Amour

Les relations sexuelles et l'amour sont souvent vécus en couple. *Laurent* commente « aujourd'hui, être à deux, pour moi, c'est se lever ensemble le matin, partager le quotidien, et avant toute chose la tendresse, j'y suis très sensible ». Il ajoute « vivre à deux depuis quatorze ans m'a fait comprendre qu'il ne faut pas tout balancer à la première anicroche.

Construire un couple ne se fait pas du jour au lendemain ». En même temps, « le fait d'identifier les blessures de l'un et de l'autre qui

sont à l'origine de nos malentendus, nous permet de les prendre en considération pour éviter des souffrances inutiles ».

La fidélité est vécue comme indispensable par certain-e-s, *Micheline*

« Dans le monde le Sida cause encore un million de morts par an »

précise « je ne supporterais pas que ma compagne ait

du plaisir avec une autre ! », alors que pour *Harisson*, la fidélité n'est « pas une valeur en soi ». Certain-e-s vivent aussi des amours multiples voire des « polyamours ». Ainsi pour *Magali*, « dans la non-monogamie responsable, il ne s'agit pas de 'consommer' ni 'd'utiliser' d'autres femmes dans une logique individualiste 'd'accumulation', de consommation et de jouissance sexuelles égoïstes ».

Même en cas de divorce, des réactions peuvent nous surprendre. Quand *Agnès* a déclaré à ses enfants « je quitte papa pour vivre avec Sylvie », son fils a dit « Le plus important, c'est l'amour »

→ Education

La question de l'amour reçu est centrale dans l'acceptation de qui nous sommes. *Etienne* constate « J'ai eu la chance d'être aimé par mes parents, qui n'ont pas compris au départ ce qui leur arrivait, mais qui ont été présents et c'était important ».

L'enseignement joue aussi un rôle important. *Agnès* lutte régulièrement contre le machisme d'élèves : « quand les garçons me

disent qu'une fille qui a plusieurs relations, c'est une pute, je leur dis que si c'est vrai alors c'est aussi le cas d'un garçon qui a plusieurs relations, sinon c'est de la discrimination ».

« J'adore le sexe, mais j'ai toujours vécu avec la peur de donner l'impression d'être une obsédée sexuelle ».

Amélie relate, dans son témoignage touchant, le parcours de sa petite fille

transgenre et s'interroge « Avons-nous le droit, nous les parents, de prendre ces décisions à la place de notre enfant ? »

→ Santé

Jean-Louis a été marié avec une femme qu'il a aimée et a eu des enfants, mais en même temps il se savait homosexuel et vivait une sexualité homosexuelle clandestine avec des rencontres éphémères et sans lendemain. Cela s'est inscrit dans un cadre d'alcoolisme qui permet toutes les fuites; pour sortir de cet alcoolisme, il fallait unifier sa vie et accepter et assumer sa sexualité. Il témoigne aussi de la difficulté d'aborder la séropositivité avec des partenaires « le problème à chaque fois est la prise de parole, si je lui dis tout de suite, il fuit... Si je lui dis trop tard, il va me prendre pour un mec sordide et dégueulasse qui annonce les choses trop tard ; quand le dire ? Est-ce possible de le dire ? On se protège à deux ? ».

Michel Mangin, militant à Aides, nous rappelle que « dans le monde le Sida cause encore un million de morts par an » - en baisse significative - mais « en Europe de l'Est, le nombre de nouvelles transmissions explose ». De nouveaux moyens sont disponibles, par exemple « la PrEP et le TPE (Traitement Post-Exposition) sont des outils de prévention du VIH et font parties de l'éventail des moyens de préventions avec le préservatif, le dépistage, et le TASP (le traitement des personnes séropositives) ». Malgré cela, en France, ce sont maintenant « 6 000 nouvelles transmissions chaque année ».

Alexandre analyse « la sexualité est d'abord une pulsion de vie et elle évolue en permanence comme quelque chose de vivant. Mais elle est intimement liée à la pulsion de mort, l'apparition du Sida brouillant les pistes et les limites entre les deux ».

→ Des sexualités que nous ne voyons pas

Certaines formes de sexualité dérangent, par exemple celle des personnes handicapées ou encore celles des personnes âgées.

Gauthier, malvoyant et gay, témoigne « de manière générale, le handicap crée un filtre automatique entre les personnes qui l'acceptent et celles qui ne souhaitent pas aller dans une relation affective et ce quelle qu'en soit la durée ». Il ajoute « J'ai globalement la sensation d'être regardé d'abord comme homosexuel chrétien plutôt que comme une personne porteuse d'un handicap ».



Dominique Le Douce est directeur des actions associatives à LADAPT (association pour l'insertion sociale et professionnelle des personnes handicapées). Il analyse « la sexualité de la personne handicapée est un sujet tabou, tant auprès du grand public, des professionnels ou encore de l'entourage ».

Marie-Annick rajoute « On revient de très loin puisqu'il n'y a pas si longtemps on stérilisait les filles ».



Pourtant « L'OMS (Organisation mondiale pour la santé) a reconnu le droit à la sexualité comme un droit élémentaire et fondamental de l'être humain ». A propos de la sexualité dans les établissements spécialisés dans l'accompagnement de personnes ayant des

« L'OMS (Organisation mondiale pour la santé) a reconnu le droit à la sexualité comme un droit élémentaire et fondamental de l'être humain ».

handicaps plus lourds, il analyse que « non seulement les professionnels sont conditionnés à ce que cela ne soit pas de l'ordre du possible mais aussi les personnes handicapées elles-mêmes ! D'autant plus que la famille a passé un contrat moral avec l'institution pour que son enfant, quand bien même adulte, puisse rester vierge et innocent ». De plus, les personnes « n'ont pas la capacité de 's'autotoucher' et de se masturber. Ceci est pour de nombreuses et nombreux jeunes une violence infernale et une souffrance que l'on traite par des médicaments. »

L'âge est aussi un autre facteur d'exclusion. *Jean-Louis* note que « la sexualité des seniors, qui n'existait pas dans le passé, devient une réalité pour un nombre de plus en plus important de personnes. ».

Francis, président de GreyPride (personnes âgées LGBT), analyse « notre société associe à la vieillesse une succession d'amputations, de pertes... La perte du désir dans le regard de l'autre parce que notre corps vieillit, la perte de l'utilité sociale lorsqu'on quitte son travail, la perte de notre statut de majeur, on devient progressivement un mineur que l'on doit protéger, même contre lui-même, enfin la perte de notre humanité lorsqu'on devient un objet de soin... ». Il complète « L'appartenance à une minorité, comme la population LGBT (Lesbienne, Gay, Bi, Trans) est aussi un facteur d'isolement encore plus marqué ». Il conclut que « ce ne sont pas les règlements, les normes, les principes de précaution qui permettent de garantir la qualité de vie des personnes âgées : il faut les aimer et simplement

les écouter ». *Jean-Louis* note « on vieillit comme on vit, on aime comme on vit et comme on vieillit ».

→ Parentalité

Alors que dans les années 2000, Catherine nous rappelle que c'était « tu es homo, tu n'auras pas d'enfants », *Martine Gross*, sociologue, analyse qu'« aujourd'hui, on voit arriver des jeunes gens, des jeunes femmes, de moins de 25 ans, qui disent venir voir comment ça se passe parce qu'un jour ils-elles voudraient être papas ou mamans. Ils-elles ne trouvent plus que c'est incompatible, d'être homo et parent, et c'est lié au renforcement de l'estime de soi ».

Il s'agit bien d'une évolution de la perception de ce qui fait famille. *Martine Gross* précise « le lien biologique, le lien juridique et le lien social ne s'incarnent plus dans un homme et une femme mariés, qui ont procréé leurs enfants et les élèvent au sein de leur foyer. Aujourd'hui, ces liens peuvent s'incarner sur des têtes différentes. L'homoparentalité est quelque chose qui vient révéler cela, qu'il y a plusieurs dimensions dans la parenté, qui ne coïncident pas toujours ».

Catherine et Marianne ont opté pour la PMA (procréation médicalement assistée) car c'était la solution « qui convenait le mieux à notre couple, avec nos vécus respectifs ». Toutefois, si « en Belgique, la présomption de parentalité s'applique automatiquement », ce n'est pas le cas en France. *Marianne*, qui pourtant a donné l'ovocyte a dû passer devant le juge pour adopter sa fille. Concernant l'éducation de leur fille, *Marianne* précise qu'« il n'y a pas de tabou sur ses origines, nous répondons simplement à toutes ses questions ».

Pour *Agnès*, mère de deux enfants avec son ex-mari, « la sexualité et la parentalité, ce n'est pas la même chose. Faire l'amour, ce n'est pas juste pour avoir des enfants. C'est avoir du plaisir à deux ».

Concernant la question du lien entre la sexualité et la parentalité, *Marianne* considère que « la procréation est d'abord une question de transmission ». Elle rappelle aussi qu'« un très grand nombre d'études menées montrent qu'il n'y a pas de différence notable liée



au fait qu'un enfant soit éduqué par un couple hétéro ou homo, et c'est d'ailleurs ce que nous expérimentons au quotidien ». Pour elles, s'il est important de ne pas cacher ses origines à leur fille, elles s'insurgent contre certains propos « l'absence du père, dans le cas d'un couple de femmes, est une projection de personnes qui ne peuvent pas imaginer d'autres types de familles que la famille hétéro classique ».

Le désir d'enfant est aussi bien réel chez les personnes handicapées. *Dominique* complète « les professionnels sont formés à soigner ou encore à accompagner socialement mais pas nécessairement à être dans cet accompagnement de la parentalité d'une personne handicapée ».

« Le lien biologique, le lien juridique et le lien social ne s'incarnent plus dans un homme et une femme mariés, qui ont procréé leurs enfants et les élèvent au sein de leur foyer. Aujourd'hui, ces liens peuvent s'incarner sur des têtes différentes. L'homoparentalité est quelque chose qui vient révéler cela, qu'il y a plusieurs dimensions dans la parenté, qui ne coïncident pas toujours ».

→ Genre

Comprendre son enfant transgenre requiert un travail. *Amélie*, mère d'Ella, sa fille transgenre, se souvient « des questions qui fument, tout le temps, dans la voiture et dans la salle de bain, pendant le petit-déjeuner et à la sortie de l'école, à propos du maquillage, des oreilles percées et des boucles qui vont avec, des soutien-gorge et des chaussures à talons hauts, des coiffures des maîtresses, des accessoires des autres mamans ». Elle se souvient aussi « de la panique soudaine : pour la première fois, je me rends compte que les individus de la communauté LGBT font partie des plus vulnérables parce qu'ils-elles sont très souvent rejeté-e-s par, outre la société, leur propre famille ».

Ella se porte bien et « quand des enfants lui demandent, à la récré, si

elle est une fille ou un garçon, elle répond que franchement, ça n'a pas d'importance ».

Amélie conclut « ce qui est important aujourd'hui, c'est qu'elle puisse

s'exprimer et être entendue. Elle sait que nous l'aimons pour toujours, quoiqu'il arrive ».



→ Social

Etre différent-e, par exemple lorsque l'on est homosexuel ou transgenre, est un parcours d'acceptation personnel mais fait aussi évoluer la société.

Stéphanie analyse « j'ai l'impression que mon homosexualité est une marginalité qui m'a été imposée. Cela m'a conduite à vivre des moments difficiles, à puiser en moi de l'énergie et de la foi, cela m'a transformée et a changé ma vie, mais je n'avais rien demandé... ».

La vision de la sexualité est vivante, l'histoire de l'homosexualité en atteste clairement. *Gérard* témoigne « au début des années soixante-dix, on lisait des horreurs, des articles relaient des expériences dans des laboratoires sur des homosexuels, pour savoir pourquoi ils étaient homos ? si c'était une perversité ? on pratiquait sur eux la lobotomie, c'était effrayant, donc on ne pouvait absolument pas en parler ». Les mœurs ont évolué en 1968 permettant à des mouvements tels qu'Arcadie ou David & Jonathan d'exister et aux homosexuel-le-s de mieux vivre. A la fin des années 80, « la chape de plomb du Sida nous est tombée dessus. Une fois de plus, il n'était plus du tout possible de parler de son homosexualité, car on était



tout de suite soupçonné d'avoir le Sida ». Des années plus tard, en passant par les débats houleux sur le Pacs et le Mariage pour tous, *Martine Gross*, sociologue, constate que « les enquêtes menées par l'Institut national d'études démographiques sur la sexualité des Français montrent qu'il y a de plus en plus de gens qui considèrent que l'homosexualité est une façon de vivre sa sexualité comme une autre ».

Une manière de faire évoluer la société est de militer politiquement. Par exemple, *Magali* s'est particulièrement engagée sur la période 1995-2000 dans les mouvements féministes et lesbiens, mais « en même temps, face à la violence de tout ce que nous pouvons affronter, les notions comme prendre soin de soi, prendre soin les un-e-s des autres sont devenues de plus en plus importantes à mes yeux ».

→ Les sexualités dans d'autres pays

Envisager les sexualités dans d'autres sociétés dans divers milieux sociaux nécessiterait un travail en soit. Nous pouvons constater la multiplicité des situations (voir en particulier le numéro des Dossiers D&J sur l'international - [lien](#)).

Par exemple, l'homosexualité dans certains pays arabes est complexe.

Au Liban, comme ailleurs, « l'homophobie est donc très ancrée dans la société libanaise et même institutionnalisée, la loi condamne l'homosexualité, les religieux aussi ».

Laurent témoigne « dans les pays arabes, les relations m'ont paru plus simples,

plus spontanées, dédramatisées, du moins avec les étrangers ».

Pour *Charbel*, qui a grandi au Liban, comme ailleurs, « l'homophobie est donc très ancrée dans la société libanaise et même institutionnalisée, la loi condamne l'homosexualité, les religieux aussi ».

L'éducation sexuelle est différente suivant les sociétés. *Tatiana*, russe, témoigne « en Russie, nous n'avons pas d'éducation sexuelle, c'est interdit. L'Eglise orthodoxe russe ne permet aucune éducation sexuelle. [...] L'éducation à la santé sexuelle pour les femmes est cruciale, c'est un gros problème, en particulier chez les gens ruraux et peu éduqués. Il y a beaucoup d'orphelinats, pour des enfants sans parents ». En même temps, elle considère que « les femmes russes ont davantage d'opportunités de carrière que les femmes françaises, car elles ont reçu des libertés plus tôt au XXème siècle ».

→ Spiritualité

A propos de sexualité et spiritualité, *Harisson* « n'a jamais mis de lien entre les deux ». Par contre, pour *Stéphanie*, elles « sont totalement conciliables », et dans son couple « notre lien à Dieu reste individuel, mais nous partageons des morceaux, des moments de spiritualité ».

Micheline quant à elle déclare « je pourrais faire l'amour dans une église, je me sentirais protégée ! »

« Ma sexualité, Dieu s'en fout. Par contre, l'important, c'est d'être honnête, franche, en respect, et le respect, c'est de faire en sorte que ça avance et que ça marche ».

Pour *Agnès*, « pense que sa sexualité, [Dieu] s'en fout. Par contre, l'important, c'est d'être honnête,

franche, en respect, et le respect, c'est de faire en sorte que ça avance et que ça marche ». Pour *Charbel*, « 'Ce que Dieu (qui est amour) unit que l'homme ne sépare pas' disait le Christ. Je crois que Dieu nous unit, qu'éros et agapè sont entre nous deux complémentaires et non séparés ».

Maurice est prêtre et a longtemps œuvré dans un mouvement traditionaliste. Il considère que « quelque chose nous échappait et que nous manquions de miséricorde. Il y a cinq ans, j'ai dit 'Stop' ». Un jour il a accepté son homosexualité et cela a influé sur sa spiritualité. Pour lui, « celui qui fait la vérité vient à la lumière ». Il rappelle que « la parole de Dieu à Abraham 'Va vers la terre que je te montrerai' peut signifier 'Va vers toi-même' ».

Les Eglises ont souvent des discours dogmatiques sur les sexualités. Ainsi *Magali* mentionne « vers l'âge de 18 ans, la réalité de l'Eglise catholique romaine, dans toute sa rigidité et toute sa misogynie, m'a éclaté à la figure. J'ai alors claqué la porte de l'Eglise catholique ». Pour *Tatiana* « quand j'ai découvert à dix-neuf ans que j'étais lesbienne, j'ai compris qu'une religion avec beaucoup de lois n'est pas une bonne religion, et que je n'avais pas à suivre tout ce que disent les prêtres ». Maurice se souvient de la parole d'un vieux prêtre qui lui a dit un jour « tu sais, cela fait 2000 ans que l'Eglise se plante sur la sexualité ».



Le fait d'élever un enfant relève pour certain-e-s de la spiritualité. Ainsi *Catherine* et *Marianne* mentionnent « être parent interroge sans cesse notre condition d'être spirituel. Depuis sa conception, je suis

fascinée par le développement de notre enfant ».

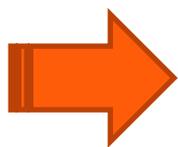
→ Conclusion

Au travers de ces témoignages et articles, c'est donc bien l'étonnante diversité humaine qui s'exprime. La sexualité, et plus largement l'affectivité, sont des moteurs forts de la construction de notre identité. Vouloir réduire la sexualité à quelques schémas types est illusoire et ne résiste pas à la réalité. La sexualité est bien au contraire un facteur d'enrichissement fort si elle est vécue dans le respect de soi-même et de l'autre. Cela passe bien sûr par l'éducation et par essayer de comprendre l'autre dans sa différence (personnalité, histoire, genre, transgenre, santé ou handicap, orientation sexuelle, etc.). Force est aussi de constater que le lien entre sexualité et parentalité a fortement évolué ces dernières années, les personnes LGBT en étant un révélateur.

Devenir qui l'on est avec l'autre, en particulier à travers la sexualité, peut être un chemin de vérité et de spiritualité s'il se fonde sur le respect de la réalité des vécus et non sur des dogmes ou des préjugés.

Agnès, Alexandre, Fabrice, Jean-Louis, Nicolas ■

2 – A travers la sexualité, la relation à l'autre



Regards croisés de trois D&Jistes de générations, genres et origines différents : Micheline, Stéphanie, Harisson

Propos recueillis par Fabrice

D&J : D'où venez-vous ?

Stéphanie : J'ai 37 ans, je suis ingénieure, j'habite en région parisienne mais j'ai grandi en province. La famille de ma mère est catholique et la famille de mon père est protestante. Moi-même, je vis ma foi en tant que protestante réformée libérale. En ce moment, je vis une relation amoureuse, affective et sexuelle avec une femme qui habite en Russie. On espère pouvoir vivre ensemble et faire en sorte qu'elle puisse me rejoindre en France.

Micheline : J'ai malheureusement 75 ans, je suis née à Paris, je suis retraitée. Je vis en couple avec une dame de 73 ans, affectivement c'est sûr, sexuellement on voudrait bien mais j'ai du mal, comme j'ai toujours eu du mal, dans le sens où je voudrais être « fatale » et je ne le suis pas du tout... Je ne désespère pas d'y arriver un jour ! Si j'avais à choisir entre la spiritualité et la sexualité, je choisirai la sexualité car cela me tente plus et m'est plus étrangère.

Harisson : J'ai 62 ans, j'ai vécu mon enfance à Madagascar. J'ai eu une « erreur d'aiguillage » alors que j'étais sûr d'être attiré par des hommes, mais comme je ne voyais pas d'exemples de couples d'hommes qui s'aimaient,

naïvement je pensais que cela ne devait pas exister. Je me suis donc marié avec une femme dont j'ai eu deux filles, et j'ai aujourd'hui quatre petites-filles. Je me suis séparé de ma femme et suis en couple avec un homme depuis 14 ans.

D&J : Qu'est-ce que la sexualité pour vous ?

Harisson : C'est une démarche d'épanouissement, qui fait partie de la vie. C'est beaucoup plus large que faire l'amour avec quelqu'un.

J'aime le sexe, même si cela peut être interprété comme incorrect de le dire.

Stéphanie : Il y a une composante physique, qui procure du bien-être, du plaisir, mais elle n'est possible qu'avec un certain nombre de facteurs qui ne sont pas seulement liés à son aspect physique. Le premier organe sexuel, c'est le cerveau. J'y mets une affinité intellectuelle, de la tendresse, ce que l'on projette sur l'autre, ou ensemble pour une vie future. J'y mets aussi des choses imperceptibles et une part de choses incompréhensibles même par moi-même, qui ne s'expliquent pas et qui se vivent.

Harisson : J'y mets aussi ma relation à l'autre. Avec une femme, il peut y avoir une relation de séduction, une proximité, surtout si elle est hétéro. Avec un homme, j'aime les jeux de regard, et s'il est homo, c'est encore un autre rapport, car il est potentiellement un partenaire.

Stéphanie : Dès qu'on parle de sexualité, cela nous renvoie à l'image que l'on a de soi et à celle qu'on renvoie aux autres.

Micheline : Pour moi, la sexualité est un échec personnel et un danger. Je suis très bien avec les hommes homos, car je fais ma coquette et j'aime bien être leur petit soleil. Je ne les crains pas. Ma mère a eu beaucoup d'amants et en a souffert. Donc pour moi la sexualité, c'est un truc vraiment dangereux. Les zones qui sont censées être érogènes, pour moi, cela ne marche pas, alors que tout le reste est extrêmement sensible. Je voudrais hurler

« Ma première relation sexuelle a été hétérosexuelle... Le débat récent sur le consentement m'a fait réfléchir à tout cela et je pense aujourd'hui que cela a été une sorte de viol sociétal ».

de plaisir comme dans les films, mais je n'y arrive pas. Quand j'arrive



à avoir du plaisir, c'est moi toute seule. J'ai peur de me laisser aller dans les mains de quelqu'un.

Harrison : Il peut y avoir sexualité, sans forcément acte sexuel. C'est choisir les personnes avec qui j'ai envie d'être dans la vie : mon compagnon, mais aussi mes ami-e-s, avec qui il y a un peu de séduction. J'essaie de profiter de ces moments vrais. La performance, crier, comme dans les films X, ce n'est pas ce qui est important, c'est comment je vis avec les autres personnes, comment je suis en phase avec elles. J'ai été le dixième enfant d'une fratrie de onze, j'ai toujours dû me faire une place dans la société, j'ai appris à lutter. Je suis arrivée en France n'ayant pas la « bonne » couleur de peau, alors je savoure les moments que je peux vivre...

D&J : Comment cela a-t-il débuté ?

Stéphanie : J'avais 17 ans au lycée et j'étais amoureuse de ma meilleure amie. Je rêvais que je l'embrassais. J'avais envie de la prendre dans mes bras, je ressentais un désir. Je n'ai pas mis tout de suite le mot homosexualité, mais j'ai commencé à prendre conscience et à avoir une angoisse terrible : « je ne suis pas normale ! » En même temps que la naissance du désir, j'ai eu la naissance de la peur. Elle était très intéressée par un gars, qui était intéressé par moi. Comme je ne pouvais pas l'avoir elle, je suis sortie avec lui. Je ressentais une terrible pression sociale et familiale pour aller dans le « droit chemin ». Ma première relation sexuelle a été hétérosexuelle. Je

« J'ai malheureusement 75 ans, je suis née à Paris, je suis retraitée. Je vis en couple ... je voudrais être 'fatale' et je ne le suis pas du tout... Je ne désespère pas d'y arriver un jour ! ».

voulais savoir, en avoir le cœur net. Cela a duré quelques mois de manière non

épanouie, mais pas traumatisante car il était très doux et amoureux de moi. Mais pour moi c'était juste un ami avec qui je couchais. Le débat récent sur le consentement m'a fait réfléchir à tout cela et je pense aujourd'hui que cela a été une sorte de viol sociétal. Je ne suis pas la seule lesbienne à être allée vers une relation hétérosexuelle pour essayer de se rassurer et de se conformer aux attentes de sa famille et de la société. Il y a vingt ans, c'était moins grave d'avoir une relation hétéro moyennement consentie que d'avoir une relation lesbienne totalement consentie.

Harrison : A 15 ans, j'étais très surpris de ne ressentir aucun désir. Et puis un jour on a dû héberger des cousins et j'ai partagé mon lit. C'est là que j'ai été initié, et j'ai trouvé cela très agréable. Mais aussi dangereux car je ne me voyais pas avoir une vie affective avec un homme. Je me suis dit qu'il ne fallait surtout pas tomber amoureux. Plus tard, une femme est tombée amoureuse de moi.



Photo : Elaine Liebenbaum

Je me suis dit : « Chouette ! J'ai la partie affective ! Mais la partie sexuelle... Question ! » J'ai eu une première fois avec elle, mais ce



n'était pas la même chose...

Finalement, je suis allé dans un lieu de drague que les homos savent très bien faire, et là, ça m'a rassuré de me dire que j'étais vraiment homo. Même si je suis

passé par la case « marié avec une femme », je ne me suis jamais considéré comme hétéro.

Micheline : Ce que j'appelle être vivante, c'est ressentir entre les jambes. Petite, je prenais la douche et j'arrivais très bien à me faire plaisir. Un jour, j'ai demandé à un homme s'il voulait bien m'embrasser sur la bouche. J'ai été amoureuse de camarades filles et d'une surveillante à l'internat, mais c'étaient des fantasmes dans la tête. J'ai l'impression d'être passée à côté de quelque chose. Il m'a manqué une excitation. Cela m'a toujours fait envie ; je me disais que les autres avaient un paradis que je ne connaissais pas, et que j'étais une « ratée » sexuelle. J'ai eu une amie à 15 ans, qui est devenue après une maîtresse. Puis j'ai eu une femme que j'adorais et qui aurait voulu être transgenre. Je pense qu'elle aurait voulu être un homme. Cela m'arrangeait car je me sentais moins lesbienne avec une femme qui voulait être un homme...

Stéphanie : Il est important de comprendre la violence pour les jeunes femmes quand on leur impose une sexualité. J'ai été éduquée dans

l'idée que mon désir n'était pas le plus important, et que je devais le soumettre à celui d'un homme. A la génération de ma mère, les femmes ne savaient même pas ce que c'était que le clitoris. Il m'a fallu des années avant que je puisse décider d'assumer mon désir, et là est survenue ma deuxième « première fois », avec une femme. C'était l'année du bac, à la

fin d'une fête, lorsque nous nous sommes embrassées et j'ai eu un

orgasme, mais elle n'a pas voulu aller plus loin. J'ai fini pas rencontrer une fille plus âgée et j'ai eu ma première relation sexuelle avec une femme. Et cela a été une évidence, j'ai compris que j'étais lesbienne.

Harrison : Je trouve que les lesbiennes libèrent la parole, car elles osent dire ce que les femmes ont subi, alors que mes amies hétéro se taisent parce qu'elles pensent que cela fait peur aux mecs. En tant que mec homo, j'ai subi aussi une certaine forme de violence liée au contexte. J'ai eu mes premières relations sexuelles avec un homme dans les années quatre-vingts, peu de temps après la dépénalisation de l'homosexualité en France (1982) et au moment où est arrivé le SIDA. La première fois que j'ai fait le test HIV, c'était terrible... J'ai aussi subi une forme de violence dans les lieux de drague, avec des réactions comme : « tu ne m'intéresses pas », « tu n'es pas mon genre »...

D&J : Quel lien faites-vous entre votre sexualité et votre identité ?

« J'ai l'impression que mon homosexualité est une marginalité qui m'a été imposée ».

Stéphanie : J'ai l'impression que mon homosexualité est une marginalité

qui m'a été imposée. Cela m'a conduite à vivre des moments difficiles, à puiser en moi de l'énergie et de la foi, cela m'a transformée et a changé ma vie, mais je n'avais rien demandé...

Harrison : Mon homosexualité a été un « plus », qui m'a permis de découvrir qui je suis réellement et pas celui que ma famille voudrait que je sois, et à avoir un certain équilibre dans ma vie. C'est sans doute la meilleure chose qui me soit arrivée. Je ne suis pas heureux parce que je suis homo, mais parce que je suis en phase avec moi-même.

Micheline : Je me sens pauvre par rapport à la sexualité comme je l'imagine, même s'il m'est arrivé de voir des étoiles. Des fois je me dis que je suis lesbienne parce que j'ai peur du sexe des hommes. Mais en fait je trouve cela très marrant d'être lesbienne, car j'ai toujours envie d'être provocatrice, de ne pas ressembler aux autres. Et en plus dans notre minorité, il y a des liens qui se créent et qui me donnent de l'énergie. Parfois dans des groupes de lesbiennes, ou aux JAR (Journées annuelles de rencontre de D&J), je me sens débordée, un peu le tournis, mais c'est en même temps gigantesque !

Stéphanie : Je fréquente des militants LGBT partout en Europe et je rencontre maintenant des gens qui disent : « moi le sexe cela ne m'intéresse pas, je suis a-sexuel. » Ce n'est pas un handicap. Ce qui m'importe le plus, c'est que chacun-e ne fasse pas ce qu'il/elle n'a pas envie de faire.

Harrison : Je crois que mon homosexualité oriente mon comportement vis à vis des autres. Je suis visible en tant qu'homosexuel partout, dans mon travail, dans mon Eglise, etc. Je ne le fais pas par militantisme, mais parce que c'est moi. Et je n'ai pas envie de me mentir à moi-même.

D&J : Et quel lien faites-vous entre votre sexualité et votre spiritualité ?

Stéphanie : Elles sont totalement conciliables. Pour la première fois de ma vie, je vis une relation affective et sexuelle avec une femme qui est croyante, comme moi. Notre lien à Dieu reste individuel, mais nous partageons des morceaux, des moments de spiritualité. Cela a un rôle assez important dans notre relation, et donc sur notre sexualité. Comme on peut faire ce parallèle entre amour humain et amour chrétien, je pense que nous vivons notre sexualité dans une forme de communion intellectuelle et spirituelle.

Harrison : Je n'ai jamais mis de lien entre les deux. C'est pour cela que j'ai mis du temps avant de venir à D&J. Dieu m'a créé comme cela et puis c'est tout. Je ne cherche pas loin. Je ne mets pas de spiritualité dans ma vie affective et sexuelle. Mon compagnon est athée et cela ne me dérange pas. Ma relation à Dieu, c'est en tant que moi et pas en tant qu'homosexuel.

Tout ce qui ressemble à une « Gay Church » (Eglise pour homosexuels) me fait fuir.

Micheline : Petite, la sexualité était pour moi un péché. Je me suis souvent confessée en disant : « Mon Père, pardonnez-moi parce que j'ai eu des mauvaises pensées. » Aujourd'hui, je reprocherais presque à Dieu de ne pas m'avoir fait des antennes dans tout le corps pour frémir comme un papillon... Dieu nous aime tellement, que je ne vois pas pourquoi être homosexuel-le-s nous séparerait. Je crois que je pourrais faire l'amour dans une église, je me sentirais protégée !

D&J : Pour vous, qu'est-ce que la fidélité ?

Harrison : Ce n'est pas une valeur en soi. Si l'un des deux a une aventure sexuelle, cela doit être en dehors du foyer, cela ne doit pas impacter le couple. Le plus important dans

mon couple est d'être là, quand mon compagnon a besoin de moi pour le soutenir dans ses projets, pour le comprendre. Je ne suis pas jaloux, cela a été comme cela dès le début de notre relation. Nous



« Notre lien à Dieu reste individuel, mais nous partageons des morceaux, des moments de spiritualité ».

ne sommes pas un couple fusionnel, nous sommes trop indépendants l'un et l'autre.

Micheline : Je ne supporterais pas que ma compagne ait du plaisir avec une autre ! Je me sentirais niée. Je serais d'une grande jalousie.

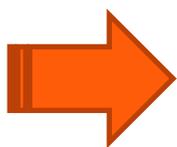
Stéphanie : C'est une vraie question et je n'ai pas la réponse. Qu'il y ait quelqu'un d'autre, je peux imaginer que cela puisse arriver et que cela ne soit pas la fin du monde. Mais j'aimerais qu'on puisse s'en parler, que cela ne soit pas quelque chose de caché, de tabou dans notre relation.

D&J : Et aujourd'hui, comment vivez-vous avec votre sexualité ?

Micheline : C'est comme un puzzle... Je pense que l'estime de soi joue sur la sexualité. Si j'allais mieux avec moi-même, j'irais sûrement mieux avec ma sexualité.

Stéphanie : C'est un enchevêtrement de choses, ce n'est pas d'un bloc. Il faut trouver à les imbriquer dans le bon sens. J'ai l'impression aussi qu'il y a une certaine liberté que l'on acquiert avec l'âge. Aujourd'hui, je sais que je ne peux pas tout donner...

Harisson : Je me sens beaucoup plus équilibré aujourd'hui que quand j'avais trente ans, à l'époque où j'ai divorcé de mon épouse. ■



Interview d'Agnès - D&Jiste

Propos recueillis par Fabrice

D&J : D'où viens-tu ?

Agnès : Je viens de Clermont-Ferrand, d'une famille très catho, et je pense que c'est important dans ma sexualité. Je me suis mariée (à un homme) à 25 ans. J'ai deux sœurs aînées. Mes parents étaient très impliqués dans l'Eglise, mon père animait les chants, ma mère faisait

partie du groupe de réflexion pour les femmes. Elle était féministe avec de fortes convictions

spirituelles. Mais ses rapports à la sexualité étaient stricts. Elle faisait une grande différence entre la sexualité mariée et la sexualité hors mariage : mariée, tu pouvais faire ce que tu voulais, à partir du moment où tu fermais ta porte l'Eglise n'avait pas à rentrer dedans. Pas mariée, c'était le « *niet* » (*non*) total, et la peur de l'enfant hors mariage.

« A quinze ans, j'ai subi des attouchements d'un homme, mon corps a répondu positivement alors que ma tête était dans un déni total ».

J'ai eu une adolescence compliquée. J'ai toujours été amoureuse des femmes. Les garçons je les regardais, mais ce n'était pas du tout la même relation. Un jour je suis sortie avec un garçon, je l'ai dit à ma mère et elle m'a traitée de pute... Elle avait remarqué que j'avais une sensualité forte et cela la paniquait. A quinze ans, j'ai subi des

attouchements d'un homme, mon corps a répondu positivement alors que ma tête était dans un déni total. C'était très compliqué à vivre car par la suite, cet homme m'a harcelée, insistant lourdement pour me dépuceler. Ma sexualité a basculé, le mélange entre plaisir et désir était complètement



vibrant. Je me suis fait toutes les expériences possibles, flagellation, masturbation...

A dix-huit ans, j'étais tombée amoureuse d'une femme de l'Action catholique. Ma mère suspicieuse l'a appelée, en lui demandant ce qu'elle cherchait, et cette femme m'a alors fermé la porte au nez. Cela m'a décidée à partir, car je ne me sentais pas capable d'affronter ma famille. A vingt ans, je suis partie faire des études de graphisme à Paris. Pour moi, les hommes, c'était salissant.

Je ressentais de la culpabilité, de la honte, d'avoir un

Quand j'ai dit « Je quitte Papa pour vivre avec Sylvie », mon fils a dit : « Le plus important, c'est l'amour ».

corps qui réagissait. Je ne pouvais pas avoir confiance dans ce corps qui m'avait trahie. J'avais toujours une attirance pour les femmes, mais pas de relation sexuelle. Et les hommes, j'en avais peur. Je connaissais Olivier depuis longtemps quand je suis sortie avec lui, je l'ai épousé et nous sommes partis aux Etats-Unis.

D&J : Comment cela s'est-il passé avec ton mari ?

Agnès : J'adore le sexe, mais j'ai toujours vécu avec la peur de donner l'impression d'être une obsédée sexuelle. Avec mon mari, on le faisait une fois par semaine, et quand je lui demandais une seconde fois, il me disait « encore ! ». J'ai eu deux enfants avec lui, et après quinze ans de mariage, je l'ai quitté pour une femme.

Pendant ma seconde grossesse, j'ai eu des difficultés et on ne s'est pas touchés pendant neuf mois. J'aurais bien aimé des caresses ou un câlin, mais lui ne pouvait pas, il avait peur, je ne sais pas pourquoi. Quand j'ai allaité, j'ai eu des effets d'hormones qui m'ont perturbée. Peu après la naissance de mon fils, j'ai rencontré une femme qui est entrée dans ma vie comme un coup de tonnerre. Pendant deux ans,

j'ai calculé les moments où j'étais avec mon mari et ceux où j'étais avec mon amie. Mais je ne voyais pas l'avenir avec cette femme. Ce



n'était pas drôle, on était dans le mensonge, l'adultère. Quand il l'a su, il s'est fermé et il n'y a plus eu de discussion possible.

Avec mes enfants, les choses ont été claires quand j'ai divorcé. « Je quitte Papa pour vivre avec Sylvie. »

Mon fils a dit : « Le plus important, c'est l'amour ». Pour ma fille, le problème n'a pas été que je vive avec Sylvie, mais que je divorce. Cela cassait ses repères, son monde s'écroulait. Et puis au bout de deux ans, on s'est séparées avec Sylvie, et cela a été alors une traversée du désert. Je n'ai pas pu avoir des aventures d'un soir car cette culpabilité « d'être une pute » me poursuivait. Alors j'avais peur qu'une femme me saute dessus ; je n'étais pas prête pour une nouvelle relation.

D&J : Rétrospectivement, entre être avec un homme ou avec une femme... que dirais-tu ?

Agnès : Je pense qu'homme et femme peuvent me faire plaisir, mais j'aurais plus de facilité avec une femme dans les jeux sexuels. Avec mon ex-mari, on ne connaissait pas grand-chose à la sexualité. Maintenant, les choses sont claires : le corps d'une femme me manquerait si je ne pouvais pas le toucher, alors que le corps d'un homme, non. Dans la réalité, même si un homme peut mécaniquement me faire jouir, je ne pourrais pas lui rendre. S'il y a interaction, ce sera avec une femme. Il y a chez moi séparation entre la tête et le corps. Aujourd'hui, je n'ai aucune envie d'une relation avec un homme.

D&J : Quelle relation à l'autre se passe-t-il quand on fait l'amour, selon toi ?

Agnès : Pour moi, faire l'amour, ce n'est pas que du sexe, c'est être à l'écoute de l'autre, de son désir et du mien. Par nos actes, on se montre qu'on fait attention au plaisir de l'autre. Cela touche

toutes les dimensions, intellectuelle, spirituelle... Tu dois tout faire pour que l'autre puisse atteindre l'orgasme. C'est une danse à deux.

La sexualité et la parentalité, ce n'est pas la même chose. Faire l'amour, ce n'est pas juste pour avoir des enfants. C'est avoir du plaisir à deux. Pour moi, cela a toujours été très clair. Les enfants, ce n'est pas le résultat de la sexualité, mais de l'amour et du projet commun de vie, la projection d'un couple qui se place dans le temps. Le sexe, c'est le sexe. La parentalité, c'est la concrétisation de l'amour par un être.

D&J : Le fait de vivre ton homosexualité t'a-t-il fait changer de regard sur les hommes ?

Agnès : Oui, mon regard a changé. En fait, ce sont les homos qui m'ont réconciliée avec les hommes ! Ils m'ont montré qu'il y a toutes sortes d'hommes, que des hommes peuvent m'apprécier sans me sauter dessus, que je peux me mettre dans leurs bras sans craindre quoi que ce soit. Je pense que mes copains gays ont été acteurs dans mon acceptation de mon devenir femme. Je ne dis pas que D&J m'a permis de m'accepter lesbienne (je suis lesbienne et cela ne m'a jamais posé de problème), mais de m'accepter femme et de l'exprimer, physiquement. C'est dans ce regard bienveillant de mes copains gays que j'ai pu accepter d'être la femme que je rêvais d'être depuis longtemps, et de moins cacher mon corps.

« La sexualité et la parentalité, ce n'est pas la même chose. Faire l'amour, ce n'est pas juste pour avoir des enfants. C'est avoir du plaisir à deux ».

Quand j'étais petite, j'étais toujours avec des garçons et je me positionnais comme garçon manquée. On m'a cataloguée comme cela très tôt. J'avais un refus de ma féminité, qui avait un lien avec le regard de ma mère. Je n'avais pas le droit

de faire trop femme, cela lui faisait peur. J'étais plus à l'aise avec les mecs, c'était des potes, alors que les filles, je les séduisais. Mon père était peu souvent là, il avait une grande patience avec moi, mais dans ma construction en tant que femme, il était absent.



Photo : Mathiaswasik

L'Amour ne connaît que l'égalité

D&J : Quel lien fais-tu entre sexualité et identité ?

Agnès : Vivre avec une femme n'a pas changé mon identité. Ce qui a changé mon identité sociale, c'est de montrer que je suis quelqu'un de sensée, que je ne suis pas une pute, mais quelqu'un à qui on peut faire confiance, qui prend sa vie au sérieux et qui la mène en respectant les autres et certaines valeurs, que je fais les choses en conscience. Quand j'ai rencontré



Françoise, les choses étaient claires : je n'étais pas là pour la gaudriole, mais pour m'engager dans un projet commun. Il n'est pas possible pour moi de passer d'un être à un autre sans qu'il y ait un projet. Je pense que c'est mon cadrage catho qui en est responsable. Je suis quelqu'un de devoir, de droit, qui s'engage. Mon réel dilemme

« Quand les garçons me disent qu'une fille qui a plusieurs relations, c'est une pute, je leur dis que si c'est vrai alors c'est aussi le cas d'un garçon qui a plusieurs relations, sinon c'est de la discrimination ».

n'a pas été ma sexualité, mais d'être prise au sérieux. Je suis arrivée à D&J, pour allier homosexualité et spiritualité, pour rencontrer une femme qui aurait la même spiritualité que moi, qu'on ait cela en commun.

D&J : Comment te définis-tu au plan spirituel ?

Agnès : Je suis quelqu'un de croyante mais de pas pratiquante, catholique de formation, chrétienne de conviction. Dieu est important dans ma vie, même s'il n'est pas omniprésent. Je Le sais au fond de moi, et quand je suis complètement paumée, c'est vers Lui que je me retourne. Je vais à l'église et les textes font résonance... Je pense que ma sexualité, Il s'en fout. Par contre, l'important, c'est d'être honnête, franche, en respect, et le respect, c'est de faire en sorte que ça avance et que ça marche. Ne pas lâcher prise à la moindre difficulté. Mais ne pas rester dans quelque chose qui n'amène nulle part. J'ai été mariée à l'église, convaincue que j'étais mariée pour le reste de ma vie. Et puis quand le contrat de vie n'a plus été commun, j'ai lâché prise.

Avec Sylvie, je lui ai donné une bague dans une église, c'était important pour moi d'avoir ce regard bienveillant de Dieu sur notre

relation. Et puis ça n'a pas marché... Puis quand avec Françoise, on s'est retrouvée dans la chapelle des JAR (*Journées annuelles de rencontre de D&J*), j'ai senti que Dieu veillait sur nous. Dieu veille sur moi, quelle que soit ma sexualité, à partir du moment où je respecte certaines valeurs.

D&J : Aujourd'hui, tu es remariée avec Françoise. Quel sens y mets-tu ?

Agnès : En fait, ce n'est pas du tout le même mariage que celui de mes vingt ans. A l'époque, c'était pour la vie. Aujourd'hui, c'est nous convaincre que notre relation se construit, sous l'œil bienveillant de Dieu, c'est un engagement qui n'est pas une fin mais un début. C'était se dire, par ce mariage et cette bénédiction, que nous prenions conscience de la fragilité de notre rencontre, mais que nous avons le même espoir de construire quelque

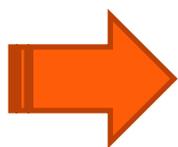
chose ensemble, avec la bénédiction de Dieu.

D&J : Comment parles-tu de sexualité à tes enfants ? Et à tes élèves ?

Agnès : Je dis à mes enfants qu'être grands, c'est de respecter l'autre et se respecter soi-même dans une relation amoureuse. De se protéger, faire attention à ce qu'on fait. Je leur donne mon point de vue quand ils me sollicitent mais je respecte leur choix même quand ils ne me paraissent pas judicieux. Après tout c'est leur histoire...

Quand mes élèves me posent des questions, je leur réponds. Quand les garçons me disent qu'une fille qui a plusieurs relations, c'est une pute, je leur dis que si c'est vrai alors c'est aussi le cas d'un garçon qui a plusieurs relations, sinon c'est de la discrimination. On sent que le plaisir féminin est un peu compliqué pour eux, qu'ils ont le sentiment que c'est à la fille de se protéger. J'essaie de leur faire comprendre qu'il y a des attitudes qui ne se font pas, et qu'ils ne peuvent pas faire n'importe quoi, que le préservatif reste la meilleure solution, pour l'un comme pour l'autre. ■





Interview de Laurent et Charbel - D&Jistes

Propos recueillis par Nicolas

Laurent et Charbel sont membres du groupe de Paris-Ile-de-France de D&J.

Charbel : Je suis Franco-Libanais, j'ai 50 ans, je suis médecin spécialiste des maladies du sang. J'ai eu des difficultés avec mon homosexualité, mais grâce à un travail psychologique, j'ai pu vivre une métamorphose. Je vis en couple avec Laurent depuis quatorze ans, et je suis très heureux de pouvoir le vivre en France. J'étais catholique, très œcuménique, mais depuis le Synode catholique sur la famille qui n'a rien donné, alors que les Eglises protestantes ont abouti au choix de pouvoir bénir les couples homosexuels comme les couples hétérosexuels, je me dis « qu'est-ce que je fais dans une Eglise qui ne fait pas une place à mon couple ? » Depuis j'ai adhéré à l'Eglise protestante unie de France dans son courant libéral, qui considère que la lecture littérale de l'Évangile n'a pas beaucoup de sens et donne même des contresens.

Ma famille au Liban est de culte maronite, c'est une Eglise chrétienne d'Orient mais qui a décidé de suivre le pape catholique. Ma famille s'exprime en arabe, qui est une langue dans laquelle le mot « homosexuel » se dit « du peuple de Loth », ce qui crée une confusion entre l'homosexualité et le viol par référence à l'histoire de Sodome. Ce n'est que récemment que l'association LGBT Libanaise Helem a introduit un nouveau mot que les jeunes utilisent le plus souvent. L'homophobie est donc très ancrée dans la société Libanaise et même institutionnalisée, la loi condamne l'homosexualité, les religieux aussi. Tout cela introduit un déni de l'homosexualité au Liban, et j'ai vécu avec cela durant mes études médicales, complètement coupé de ma sexualité.

Laurent : Je vais avoir 50 ans, je vis avec Charbel. Mais à la différence de lui, je n'ai pas été profondément marqué par la religion chrétienne catholique. Ma mère a toujours été à la messe, mais elle a toujours eu un regard très critique sur l'Eglise catholique. Mes frères et sœurs sont plutôt athées. Donc je vois cela avec plus de distance que Charbel. Ma famille vient d'un village de Lorraine, près de la frontière luxembourgeoise. Je n'ai pas senti d'homophobie dans ma famille, la seule personne qui a mal réagi c'est ma mère, qui a eu un blocage par rapport au regard des autres. Mais au bout de quelque temps, les choses se sont remises en route. Elle a bien accueilli Charbel et

maintenant ils s'entendent très bien. Je suis enseignant, mes collègues connaissent ma situation, et mes élèves sans doute aussi. Cela ne me dérange pas, mais comme je suis en contact avec des jeunes, j'ai toujours une crainte d'un amalgame avec la pédophilie. Cela m'empêche d'être totalement naturel avec mes élèves.

En ce qui concerne le mot « couple », je crois que je l'utilise peu, cela me fait bizarre, alors que j'ai toujours voulu l'être. Je dis « j'ai rencontré un homme, je vis avec lui », et nous sommes pacsés depuis un an. J'ai pris très tôt conscience de mon homosexualité, je devais



« La lecture littérale de l'Évangile n'a pas beaucoup de sens et donne même des contresens ».

avoir douze ans, je ne sais pas si c'était une chance, car cela m'a verrouillé pendant un certain temps, je me suis refermé sur moi-même. Mais il était hors de question de sortir avec une fille pour donner le change, je me suis toujours dit que je vivrais avec un homme, et que je ne rendrais pas heureuse une femme parce que ce n'était pas mon ressenti profond. Je suis toujours surpris par les hommes qui disent qu'ils ont compris qu'ils étaient gays une fois adultes. Quand j'ai fait ma première rencontre sérieuse, j'ai dit à ma mère que j'étais gay parce que je voyais mes frères et sœurs ramener leur petite copine ou petit copain à la maison et pas moi. Cela a déclenché mon « coming out ».

Charbel : Quand j'ai commencé à vivre mon homosexualité, j'étais en thérapie de groupe et je voyais que certains thérapeutes vivaient en couple et bénéficiaient même d'une thérapie de couples. Or comme je suis chrétien, je vivais une sexualité qui n'était pas satisfaisante de mon point de vue, car débridée, clandestine voire



dangereuse vu le risque d'attraper le VIH/SIDA. Mais tout le baratin autour du mariage (avec une femme), ce n'était pas pour moi. Alors quand j'ai compris qu'il était légitime que je vive avec un homme, je me suis décidé.

Un jour que je me trouvais à Rome pour la canonisation du maître de Saint Charbel (Al-Hardini), j'ai prié de tout mon cœur pour rencontrer quelqu'un et faire ma vie avec. Dès mon retour, j'étais aux Journées

annuelles de rencontre (JAR) de David & Jonathan, et c'est là que j'ai fait la connaissance de Laurent... Par la suite, ce qui nous a aidés, cela a été la thérapie de couples qu'on a pu faire et qui nous a permis de comprendre qu'est-ce qui joue dans nos malentendus et nos conflits. Le fait d'identifier les blessures de l'un et de l'autre qui sont à l'origine de nos malentendus, nous permet de les prendre en considération pour éviter des souffrances inutiles. Et cela facilite notre quotidien.

Laurent : Nous faisons l'un et l'autre une thérapie au même endroit, qui faisait aussi une thérapie de couples. Cela faisait partie d'un ensemble.

Charbel : Cela consiste à partager devant le thérapeute quand il y a un problème, chacun raconte son histoire et du coup, on comprend ce qui se passe. Par exemple, si je suis malade, j'ai besoin que tout de suite Laurent s'occupe de moi. Sauf que cela rappelle à Laurent son père qui était malade et cela le met mal à l'aise. Si je ne connaissais pas cette blessure, cela peut mettre en péril notre relation. Maintenant, comme je le sais, s'il manifeste cet état, je sais que ce n'est pas parce qu'il ne m'aime pas, mais qu'il s'agit de sa blessure qui s'est activée en me voyant malade.

Laurent : De mon côté, j'avais fait un parcours avant, mais qui n'était pas dans le cadre d'une thérapie. C'était avec une voisine (qui est devenue une amie extrêmement proche de moi), j'avais dix-huit ans et elle quarante-quatre de plus, j'étais extrêmement seul et, alors que j'étais très renfermé, je suis allé vers elle



Photo : G. Dallorto

et on a eu des conversations qui ont énormément compté pour moi, cela m'a fait un bien fou ! C'est elle qui m'a donné le courage de dire pour la première fois à un garçon qu'il me plaisait. J'ai senti que cela avait fait comme un déverrouillage dans mon cerveau. On a cheminé ensemble, et elle venait juste de décéder quand j'ai rencontré Charbel. Ensuite, je l'ai rejoint avec réticence à cette thérapie de couples, mais quand cela s'est arrêté après trois ans, cela m'a fait bizarre et c'est là que j'ai compris que cela m'avait apporté.

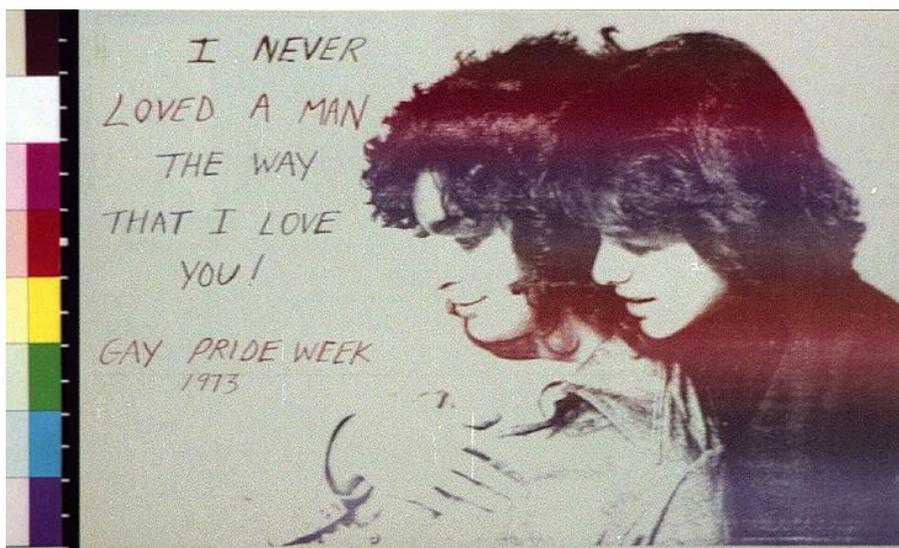
Aujourd'hui, être à deux, pour moi, c'est se lever ensemble le matin, partager le quotidien, et avant toute chose la tendresse, j'y suis très sensible. Cela tient à sa très grande gentillesse. Quelle que soit la journée écoulée, le soir quand il rentre... il a toujours le sourire... (*très ému*) C'est tout de même extraordinaire quand j'y pense... tous les soirs, il rentre, il me voit et il sourit... Cela n'a pas de prix ! D'autant que je ne suis pas sûr d'être toujours souriant...

Charbel : C'est tout simplement que je suis heureux de te revoir ! Vivre à deux, pour moi, c'est l'école de l'amour. Il y a d'abord le corps de l'autre, quand on se tient dans les bras, on sent la bienveillance, la tendresse. « Ce que Dieu (qui est amour) unit que l'homme ne sépare

pas »
« Le fait d'identifier les blessures de l'un et de l'autre qui sont à l'origine de nos malentendus, nous permet de les prendre en considération pour éviter des souffrances inutiles ».

disant le christ. Je crois que Dieu nous unit, qu'éros et

agapè sont entre nous deux complémentaires et non séparés. S'enlacer nous calme, quand on est en difficulté. Vivre en couple c'est une forme d'entraide, cela nous donne un modèle du « vivre avec l'autre » en général : comment s'adapter à la différence, comment apprendre de l'autre. C'est cela l'école de l'amour. Il y a dans la vie du couple quelque chose qui calme le jeu, qui pousse à la compréhension, à l'attention à l'autre, à être un soutien l'un pour



Je n'ai jamais aimé un homme comme je t'aime ! Gay pride 1973

l'autre. C'est pour moi le centre du message du Christ qui prêche l'amour qui se vit avec l'autre dans son altérité.

Laurent : La thérapie de couples m'a fait prendre conscience que quand j'ai un conflit avec quelqu'un, je ne dois pas me renfermer sur moi-même, mais toujours continuer à dialoguer, à communiquer, en écoutant l'autre puis en s'exprimant, même si on n'est pas d'accord.

Charbel : En thérapie individuelle, on apprend à se connaître soi-même, et en thérapie de couples, on apprend à connaître l'autre, dans sa profondeur, dans ses blessures, et à comprendre ce qui se passe dans la relation. Pour moi, l'amour se manifeste par cette bienveillance, cette présence l'un pour l'autre, cette attention aux besoins de l'autre, l'entraide, le soutien l'un pour l'autre, au quotidien. Il y a toujours des incompréhensions, des intérêts différents, mais on peut se dire que cela peut attendre ou lâcher prise, pour rester sereins et apaisés.

Laurent : Le fait que Charbel soit lui imprégné par la dimension chrétienne de sa spiritualité me convient. Je l'en remercie parce que je me rends compte que passer au protestantisme avec lui me convient mieux. Je sens une plus grande diversité, un moindre formalisme, c'est agréable de voir des femmes faire la prédication en chaire, j'apprécie beaucoup cela, c'est important pour moi. Ce qu'exprime Charbel, ces paroles d'amour qu'on retrouve dans le christianisme, je le mets en pratique dans notre couple sans

« Ce qu'exprime Charbel, ces paroles d'amour qu'on retrouve dans le christianisme, je le mets en pratique dans notre couple sans forcément mettre le mot « chrétien » dessus. Je suis rentré à

forcément mettre le mot « chrétien » dessus. Je suis rentré à

David & Jonathan un peu par effraction, parce que le mot « chrétien » m'aurait plutôt fait fuir... Et puis j'y ai rencontré des personnes qui m'ont donné envie de participer, parce que j'y ai trouvé de la bienveillance. Je suis allé à presque toutes les JAR, c'est quelque chose que j'apprécie beaucoup.

Charbel : Mon vécu culturelle de franco-libanais me fait sentir un peu un étranger partout, mais en même temps un citoyen du monde. Au lieu d'être enraciné dans une terre, une culture, je m'enracine par ce qui est universel chez l'humain. Je découvre par la différence culturelle qu'il n'y a pas une seule vérité. Cela m'a aidé à aller vers des activités enrichissantes comme celle de « spiritualités plurielles » de David & Jonathan, cette ouverture à l'autre dans sa différence spirituelle. Et je le vis à fond dans mon couple, j'aime beaucoup apprendre de cela. Je trouve cette confrontation à la différence très ancrée dans la culture française, c'est ce qui fait que j'aime tant vivre en France. Je sens qu'il n'y a pas grand-chose d'absolument vrai, je relativise, il y a moins de poids, alors qu'au Liban, la hiérarchie religieuse est très présente.

Laurent : Quand j'ai rencontré Charbel, le fait qu'il soit Libanais était un « plus » pour moi. J'ai toujours eu une attirance pour l'étranger. Je viens d'une famille plutôt ouverte. Dans le village minier de mes

parents, il y avait des Polonais, des Italiens, des Belges, etc. Quand je suis allé avec Charbel au Liban, c'était un peu bizarre, sa famille ne



Photo : Qaswed

savait pas trop qui j'étais véritablement. Et puis comme je suis revenu chaque été, ça a fini par se décanter... La principale difficulté est que je ne parle pas l'arabe, même si je suis curieux de cette langue. Cela me fait me sentir étranger, bien que sa maman soit très gentille avec moi. J'ai été soulagé quand Charbel a obtenu la double nationalité, car je craignais un peu qu'il soit obligé de repartir. L'imprégnation religieuse est très forte là-bas, même si elle l'est moins chez les jeunes.

Vivre à deux depuis quatorze ans m'a fait comprendre qu'il ne faut pas tout balancer à la première anicroche. Construire un couple ne se fait pas du jour au lendemain, ça prend du temps, de la patience, il faut savoir passer sur un certain nombre de choses. Il y a des avantages à vivre seul, et il y a des avantages à vivre à deux. J'ai voulu assez rapidement habiter avec Charbel parce que je pense qu'il est important de montrer que des homosexuel-le-s peuvent vivre en couple comme tout le monde. Cela a été important pour moi que

« C'est pour moi une chance de vivre à deux, mais il faut du temps pour se comprendre, connaître ses limites et celles de l'autre, de la patience, du lâcher prise ».

Charbel puisse venir passer Noël dans ma famille. Si on se marie un jour, comme on en a parfois parlé ensemble, ce ne

sera pas simplement histoire de se marier, cela ne m'intéresse pas tant que cela, mais ce sera pour montrer que deux hommes peuvent se marier, comme deux femmes peuvent se marier, et cela fait reculer l'homophobie.

Charbel : C'est pour moi une chance de vivre à deux, mais il faut du temps pour se comprendre, connaître ses limites et celles de l'autre, de la patience, du lâcher prise. Déjà qu'on ne se connaît pas assez bien soi-même, alors pour prétendre connaître l'autre, et l'accueillir

J'ai complètement déconnecté les deux. Même si dans l'idéal je souhaite rencontrer un homme avec qui construire ma vie, je m'en sens incapable aujourd'hui dans la mesure où dès que j'ai consommé



l'acte sexuel avec un partenaire, j'ai tendance à m'en lasser rapidement et à vouloir en trouver un autre, la nouveauté jouant un rôle considérable dans le mécanisme de l'excitation. Il m'est parfois arrivé d'avoir des rapports tendres et de prendre le temps de connaître mon partenaire, mais dès que cela devenait trop intime je prenais la fuite, de peur qu'un homme me « mette le grappin dessus » et mette en péril ma liberté. Comme beaucoup de « sex addicts » je me sens incapable de « baiser » avec un homme pour qui j'éprouverais des sentiments, de peur que la sexualité « salisse » cet

amour ! Et surtout, si je m'engage avec un homme, il passera du statut d'objet au statut de sujet, avec toute la réalité de ce qu'il est, ses forces et ses faiblesses, ses défauts et ses qualités, et il ne pourra plus être réduit à un simple support sur lequel je vais projeter mes désirs. De plus, je me vois mal dominer ou être dominé par mon partenaire, surtout si je l'aime. Je pense que j'ai une vision négative de la sexualité incompatible avec l'amour. J'ai d'ailleurs essayé d'être en couple, mais je ne pouvais m'empêcher de tromper mon partenaire à l'extérieur afin de vivre mes pulsions sexuelles de domination et de soumission. Lorsque j'étais plus jeune, je me gavais déjà de films pornographiques violents en me masturbant, les films montrant des rapports plus classiques ne m'excitant pas du tout. Du coup, j'ai recherché dans ma sexualité à reproduire ces schémas en alternant les rôles de maître et de soumis et je suis allé de plus en plus loin dans mes pratiques, en étant dans la surenchère vers des choses de plus en plus « hards » afin de maintenir l'excitation à un niveau élevé. Je constate que je ne supporte pas la frustration et que j'ai besoin de sexe afin de me sentir vivant, il m'est même arrivé de me dire que plus rien d'autre dans la vie ne m'intéressait à part le sexe. C'est alors que je me suis peu à peu désinvesti de mon travail et que je me suis éloigné de mes amis, les sorties traditionnelles ne me motivant plus suffisamment. C'est lorsque j'ai compris que le sexe prenait trop de place dans ma vie et que j'étais en train de me

« Comme beaucoup de 'sex addicts' je me sens incapable de 'baiser' avec un homme pour qui j'éprouverais des sentiments, de peur que la sexualité 'salisse' cet amour ».

désocialiser que j'ai décidé de consulter un sexologue. Je me sentais alors incapable d'investir l'autre affectivement, de peur de ressentir des angoisses d'abandon au cas où je ne serais pas aimé en retour, ou des angoisses d'intrusion au cas où l'autre s'attacherait trop vite à moi. Ce clivage sexe/amour qui s'impose à moi me fait réellement souffrir.

« J'ai cependant pris conscience qu'inconsciemment je recherchais à travers tous ces partenaires à combler un manque affectif béant, à la recherche d'un peu d'attention ».

Aujourd'hui où en es-tu ?

Aujourd'hui, grâce à la psychothérapie, j'ai compris pourquoi j'étais devenu « addict » au sexe et cela m'a permis de me déculpabiliser et de ne plus me voir comme un prédateur ou un pervers. Cela m'a permis de restaurer une certaine estime de moi-même. J'essaye, dans la mesure du possible d'éviter une sexualité excessive et de réguler le nombre de rapports sexuels que j'ai, tout en favorisant la qualité au détriment de la quantité mais ce n'est pas toujours possible notamment lorsque je suis en état de manque et que la seule solution pour en sortir est d'avoir recours à la sexualité. J'essaye cependant de développer d'autres centres d'intérêt. J'ai

cependant pris conscience qu'inconsciemment je recherchais à travers tous ces partenaires à combler un manque affectif béant, à la recherche d'un peu d'attention. Cela peut paraître paradoxal

puisque mes rapports sexuels sont souvent violents, mais au moins lorsque je sers un maître ou que je domine un soumis, nous existons l'un pour l'autre, même si ce n'est que pour le temps d'un plan... ■



Interview de Jean-Louis - D&Jiste

Propos recueillis par Alexandre

J'ai 63 ans, je suis gay, mais j'ai été marié pendant 15 ans et j'ai 4 enfants. La sexualité a toujours été un sujet compliqué pour moi, je n'ai jamais su quoi faire de ma sexualité. Je me suis vite rendu compte que j'avais des difficultés à connecter sexualité et relation amoureuse. D'un côté ma vie sexuelle se traduisait par des rencontres cachées dans les parcs et les bordels, de l'autre ma vie sociale au grand jour avec ma famille.

Lorsque j'étais jeune, je fus mis en pension par mes parents et j'étais alors la tête de turc pour mes camarades qui s'amusaient à me déshabiller et à m'exhiber devant eux. J'avoue que j'aimais ça car j'étais le centre de l'attention de tous. Ces exhibitions satisfaisaient sans doute mon besoin d'exister et j'ai su très jeune que j'étais

différent des autres. A la fac, même dichotomie entre l'aspect social avec les femmes, et l'aspect sexe avec les hommes au bordel ou dans les cinémas pornos.



Le but de ma sexualité était uniquement de jouir. Lorsque j'ai rencontré ma femme, j'ai noué avec elle une relation affective forte, mais je me cachais à moi-même la

vérité. Pour moi, être gay et père était monstrueux ! J'ai lutté contre cette contradiction avec l'alcool, et j'ai pris conscience de mon alcoolisme en 1994. J'ai réussi mon sevrage en 1999, ce qui m'a permis de m'affirmer et ensuite de me séparer d'avec ma femme en 2000 afin de vivre mon homosexualité.

Je constate que j'ai une sexualité compulsive que j'assouvis au bordel chaque fois que je le peux. Je me suis rapidement orienté vers les pratiques SM (somasochistes) en tant que soumis et maso. Dans les relations sexuelles traditionnelles, je me sentais vite rejeté car trop vieux et n'ayant pas le look requis par le milieu. J'ai eu besoin de trouver des postures me permettant de me mettre en valeur et c'est dans la soumission que je me suis épanoui. Je me suis retrouvé avec des personnes rejetées et marginales sur des sites « bareback » (sexe non protégé), grâce auxquelles j'ai pût aborder une diversité de pratiques SM ainsi que le fist (pénétration par le poing).

Je suis arrivé à D&J en 2004 au sein du groupe des pères. Je me suis

« J'ai fait aussi bien des rencontres catastrophiques, que des rencontres formidables dans le milieu SM ».

dit qu'au sein d'une association chrétienne je pourrais

rencontrer des gens avec des valeurs.

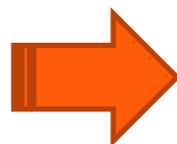
En 2005, je suis contaminé par le SIDA et je continue à explorer les pratiques extrêmes avec la prise de drogues. Ces pratiques me permettent de séduire des mecs dominants et j'aime ça. J'ai d'ailleurs eu une période de vie à 4 avec un dominant et 3 soumis.

En 2012, je passe aux drogues plus dures avec injection afin d'être totalement désinhibé notamment pour pratiquer le fist. Pour moi, drogues et sexualité sont associées. Aujourd'hui, j'aimerais retrouver plaisir et excitation sans avoir recours aux drogues et par des pratiques moins extrêmes. Le SIDA m'a mis en marge de la société mais aussi du milieu gay traditionnel. J'ai vécu une véritable fuite en avant, la pulsion de mort prenant le pas sur la pulsion de vie. Ce qui me peine, c'est que je me rends compte que je ne sais pas ce qu'est l'amour avec un homme. Je traîne toujours une certaine mésestime de moi, que le milieu gay n'a fait que renforcer. Aujourd'hui je suis accompagné et je fais un travail sur moi. J'ai trouvé dans la sexualité SM des personnes avec plus de respect qu'ailleurs, qui comme moi étaient prises dans une forme d'addiction. J'ai comblé mon vide affectif par du sexe, un excès de sexe. La drogue et la sexualité ont été pour moi des manières de fuir le réel. J'ai fait aussi bien des rencontres catastrophiques, que des rencontres formidables dans le milieu SM.

Depuis mon départ à la retraite, je dispose d'une liberté totale et j'investis la sexualité encore plus qu'avant afin de pallier le manque d'existence sociale dû au fait de ne

« Le SIDA m'a mis en marge de la société mais aussi du milieu gay traditionnel ».

plus travailler. J'espère faire de belles rencontres affectives dans le milieu SM mais aussi au sein des associations dont je suis membre. Je me rends compte que j'ai fait ma crise d'adolescence très tard, après avoir été raisonnable trop longtemps, j'éprouve le besoin de me rattraper, au risque de rester coincé dans cette position adolescente vis-à-vis de la sexualité. ■



Interview de Maurice - D&Jiste

Propos recueillis par Fabrice

Les prénoms ont été changés

D&J : D'où viens-tu ?

Maurice : J'ai presque 50 ans. D'une famille catholique non pratiquante, à l'âge de 11 ans, j'ai demandé à faire ma première communion. C'est à cette époque que j'ai perçu le désir de devenir prêtre. Très vite, la spiritualité a pris toute la place dans ma vie d'adolescent et de jeune. Après ce que j'appelle aujourd'hui une forme de « radicalisation », je suis entré au séminaire à 20 ans dans le monde traditionaliste. Ordonné prêtre à 27 ans, j'ai eu différentes missions dans diverses régions de France. Un lent cheminement m'a conduit à quitter ma famille religieuse pour rejoindre, au bout de quinze années, la vie diocésaine dans laquelle j'ai servi pendant quatre ans. Aujourd'hui, avec l'accord de mon évêque, je suis en année sabbatique car j'ai ressenti le besoin de faire le point sur tout ce chemin parcouru.

D&J : Qu'est-ce qui t'a amené à sortir de ce monde traditionaliste ?

Maurice : Dans les années 80, bien des choses liturgiques ou doctrinales me choquaient. Peu à peu, au nom de la défense de la Foi et de l'Évangile, j'ai tout barricadé en moi : humainement, spirituellement, théologiquement, politiquement... Aujourd'hui, je sais que ce durcissement intérieur ne me correspondait pas. Avec le temps, je me distançais de ce milieu dont la dureté ne me semblait pas juste. Je me disais que quelque chose nous échappait et que nous manquions de miséricorde. Il y a cinq ans, j'ai dit « STOP ».

D&J : Qu'est-ce que tu appelles « miséricorde » ?

Maurice : La Miséricorde, c'est l'amour inconditionnel de Dieu pour toute personne. Au sens littéral, c'est le « cœur » de Dieu qui se penche vers la « misère » de l'humanité pour la relever, l'accompagner, la sauver. Je crois à la spiritualité de la « miséricorde » et du « chemin » dont nous parle tant le pape François. Jésus est présent sur le chemin de chaque personne ; il la rejoint, il l'attend pour la conduire au bonheur authentique. Disciples de Jésus, nous devons « nous revêtir de miséricorde » et imiter la

conduite du Christ : ne pas juger, rejoindre les personnes sur leur chemin, écouter, aider à vivre, aimer... On ne peut pas être chrétien sans être profondément humain. Tout est lié, et si j'en suis là aujourd'hui, c'est parce que j'ai appris à m'accepter moi-même, en étant miséricordieux avec moi-même.



D&J : Comment as-tu découvert ton orientation sexuelle ?

Maurice : Dès l'adolescence, j'avais perçu mon orientation sexuelle, mais de manière confuse : je n'ai jamais été amoureux d'une fille, même si j'ai essayé un flirt furtif à 14 ans. Je voulais devenir prêtre et « il n'y avait donc pas de problème »... C'est au séminaire que j'ai vraiment compris qui j'étais. Lorsque je m'en suis confié, on n'a pas pris la chose au sérieux : il suffisait de prier et de résister ! Tout en connaissant de vrais moments de joie et de bonheur, j'ai vécu ces années de séminaire puis de ministère avec, au fond, un sentiment de tristesse intérieure que je combattais par la prière, l'étude, les activités du ministère. Dans le fond, je savais que si je n'étais pas prêtre, j'aurais vécu avec un compagnon...

D&J : Quelle était la parole du monde traditionaliste sur la sexualité ?

Maurice : Celle de l'enseignement de l'Église, avec souvent un grand manque d'humanité et de psychologie. C'est un milieu très normé dans lequel la parole n'est pas libre. J'y ai rencontré des personnes homosexuelles qui souffraient d'une grande culpabilité. J'évoquais mon « problème » avec mon accompagnateur spirituel, mais je

croyais que mon sacerdoce était « un bouclier » qui me préservait de mon homosexualité : en m'appelant au sacerdoce, Dieu m'avait empêché de « me perdre ».

D&J : Ton orientation sexuelle a-t-elle influé sur ton sacerdoce ?

Maurice : Oui, bien sûr.

L'orientation homosexuelle porte en elle une sensibilité qui facilite l'écoute, qui rend proche des personnes - c'est pourquoi je préfère parler d'homosensibilité - . Mon orientation affective et sexuelle a servi mon ministère. Elle m'a

nécessairement peu à peu ouvert aux questions pastorales - et donc théologiques - concernant l'homosexualité, et plus largement l'esprit de miséricorde. J'ai cru que je pourrais, de l'intérieur, changer les mentalités dans ce monde traditionaliste. C'était peine perdue... Revenu dans la vie diocésaine, ma tristesse de fond persistait. Je devais donc accepter qu'une part de moi-même avait besoin de vivre...

D&J : Et un jour la digue a cédé ?

Maurice : Oui. Après toutes ces années de lutte contre moi-même, un jour, j'ai « craqué » en provoquant et en vivant mon premier acte sexuel. Cela s'est comme imposé à moi. Jésus m'attendait là où je

« Après toutes ces années de lutte contre moi-même, un jour, j'ai 'craqué' en provoquant et en vivant mon premier acte sexuel ».

n'aurais jamais osé l'imaginer... Ce fut à la fois une immense joie et une immense culpabilité. C'était comme ça : sans savoir au fond si

c'était bien ou mal, je me disais que c'était un « désordre » nécessaire sur mon chemin de conversion profonde.

D&J : Aujourd'hui, tu vis ton homosexualité ?

Maurice : Oui. J'ai un ami. Sans vivre ensemble, nous nous voyons régulièrement, à notre rythme et au rythme de la vie... J'ai ressenti le besoin d'en parler à quelques membres de ma famille et à des amis



proches. Chacun-e a su m'écouter et m'accueillir, et finalement tout est paisible.

D&J : En quoi ton orientation sexuelle a-t-elle influé sur ta spiritualité ?

Maurice : « Celui qui fait la vérité vient à la lumière ». Le premier pas vers Dieu est de se tenir en vérité devant Lui. Oser enfin m'aimer moi-même... Cela m'a permis de croire que Dieu m'aime tel que je suis. Aujourd'hui je commence à prier « de tout mon être », c'est-à-dire de toute ma nature humaine telle qu'elle est. Je crois que Jésus seul a la clé de notre identité profonde, et qu'il comprend

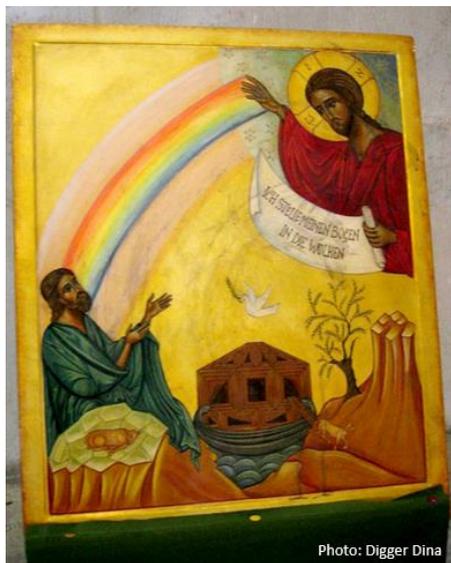


Photo: Digger Dina

particulièrement les personnes homosensibles, Lui dont la sensibilité est parfaite. La parole de Dieu à Abraham « Va vers la terre que je te montrerai » peut signifier « Va vers toi-même ». C'est mon chemin... Pour le parcourir jusqu'au bout dans la foi, je ne veux plus refuser de vivre mon orientation affective.

D&J : Que penses-tu du catéchisme de l'Eglise catholique qui prône la chasteté ?

Maurice : Le catéchisme de l'Eglise catholique enseigne que « la vertu de chasteté est l'intégration réussie de la sexualité dans la personne ». Je trouve cette définition juste et belle. Il y aurait tant à dire ! Il ne faut pas confondre chasteté et continence. Je crois que la

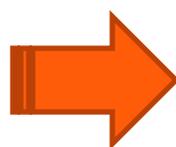
La parole de Dieu à Abraham « Va vers la terre que je te montrerai » peut signifier « Va vers toi-même ».

continence n'est pas la manière universellement juste - et donc réussie ! - de vivre une orientation homosexuelle. C'est un chemin personnel à chercher, et les choix peuvent être différents. En cela, je prends de la distance par rapport à ce qu'exprime l'Eglise, conscient qu'on ouvre là le dossier immense de la sexualité qui remonte à plus de 2000 ans ! Entre laxisme (« je fais tout ce que je veux ») et rigorisme (« je m'astreins à une règle coûte que coûte »), il y a LA VIE qui implique de chercher une relation juste avec soi-même, avec l'autre, avec Dieu.

D&J : Pour toi, la position de l'Eglise catholique devrait bouger sur l'homosexualité ?

Maurice : Cette question est vaste et y répondre demanderait de mettre beaucoup de nuances. Mais bien sûr que l'Eglise devrait

pouvoir bouger sur ce sujet ! Un vieux prêtre m'a dit un jour « tu sais, cela fait 2000 ans que l'Eglise se plante sur la sexualité ». Est-ce que l'Eglise changera la doctrine ? C'est peu probable, et c'est très compliqué. En revanche, elle peut vraiment évoluer dans son attitude pastorale : les chemins sont tellement divers et uniques ! Je pense qu'il ne faut plus parler d'actes « intrinsèquement désordonnés » : c'est univoque et injuste. Pour moi, les lentes mais profondes et audacieuses ouvertures pastorales du pape François vont dans le bon sens, même si l'Eglise est un gros bateau lourd à bouger qui avance au souffle de l'Esprit, je veux l'espérer. Voilà pourquoi il est essentiel, chacun à sa place, de prier pour cela, de témoigner et d'agir avec esprit de foi, de bienveillance et de force. ■



A propos d'amour libre, de polyamour ou de non-monogamie responsable au royaume des lesbiennes...

Par Magali – D&Jiste

Prière de St Augustin (354-430), Evêque d'Hippone et docteur de l'Eglise, dans son commentaire de la première épître de Jean, traité VII, 8 :

*« Ce court précepte t'est donné une fois pour toutes : Aime et fais ce que tu veux.
Si tu te tais, tais-toi par Amour, si tu parles, parle par Amour, si tu corriges,
corrige par Amour, si tu pardones, pardonne par Amour.
Aie au fond du cœur la racine de l'Amour :
de cette racine, rien ne peut sortir de mauvais. »*

A l'heure où la mise en couple et le mariage sont à l'honneur chez les lesbiennes – un droit au mariage pour toutes et pour tous obtenu de longue lutte, un droit chèrement acquis et toujours fragile – il pourrait sembler paradoxal, voire déplacé ou encore provocateur, de vouloir parler d'amour libre, de polyamour ou de non-monogamie responsable entre lesbiennes.

Je souhaiterais ici, et avant tout, pouvoir partager une expérience, des réflexions tirées de cette expérience, simplement parce qu'elles pourraient éventuellement ouvrir le champ d'autres possibles pour d'autres personnes : peut-être ouvrir des chemins d'émancipation et de liberté ?

Le polyamour, l'amour libre ou la non-monogamie dans le cadre des relations amoureuses a mauvaise presse. Dans les années 70, à l'heure de la « libération » sexuelle, elle a surtout permis à des hommes hétérosexuels d'avoir accès à un plus grand nombre de femmes, bien souvent dans une logique de consommation sexuelle, à l'image de la domination séculaire qu'exercent depuis des centaines d'années les hommes sur les femmes.

Mais l'amour libre, le polyamour ou la non-monogamie responsable peut se situer dans de toutes autres perspectives quand elle est

envisagée et pratiquée par des femmes. Dans la non-monogamie responsable, il ne s'agit pas de « consommer » ni « d'utiliser » d'autres femmes dans une logique individualiste « d'accumulation », de consommation et de jouissance sexuelles égoïstes. Dans la non-monogamie responsable, il est question de pouvoir nouer des relations amoureuses non-exclusives – affectivement et sexuellement – avec différentes femmes, dans le respect et la liberté de chacune, en privilégiant l'écoute, le dialogue et la qualité relationnelle. L'Amour en liberté dans toute sa beauté étincelante ?

Je vais tenter d'expliquer ce qui m'a conduit à privilégier ce mode de relations amoureuses avec d'autres femmes, dans des allers-retours permanents entre mes « idéaux » / mes « idées » et mon « vécu » / ma « pratique ».

Dans les années 1995-2000, lorsque que je militais activement, et notamment, au sein de groupes féministes non mixtes (c.a.d rassemblant des femmes hétérosexuelles, bis et lesbiennes) comme au sein de groupes lesbiens, nous avons fait nôtre, collectivement et individuellement, cette réflexion portée par la première génération du mouvement des femmes des années 70 : « le privé est politique ».

Dans le contexte du patriarcat, c'est-à-dire de la domination (appropriation) des femmes par les hommes, avec mes compagnes de luttes, avec les femmes que j'aimais, il nous apparaissait clairement que le mariage hétérosexuel, et plus largement le couple, constituait une véritable prison pour les femmes. Comme la lumineuse Thérèse Clerc¹ aimait à le répéter : « pour une femme, le mariage est une prison et le couple est son tombeau ».



C'est ainsi que j'en suis venue à m'interroger notamment sur les relations amoureuses, la mise en couple et le couple, y compris dans les relations lesbiennes, car à mes yeux les lesbiennes ne s'affranchissent pas, comme d'un coup de baguette magique, des relations de domination dans lesquelles nos sociétés nous façonnent.

Dans cet élan, et avec mes compagnes de lutte de l'époque, je découvrais avec bonheur et enthousiasme les textes sur l'amour libre écrits par des femmes anarchistes et des femmes marxistes au début du 20^{ème} siècle : Madeleine Vernet (1907), Lucienne Gervais (1907), Marguerite Després (1908), Alexandra Kollontaï (1918), pour ne citer que les principales. Pour ces femmes révolutionnaires, la transformation de la société et l'avènement d'une société nouvelle impliquaient une transformation radicale des relations amoureuses entre les femmes et les hommes, affranchies des rapports de domination et d'appropriation.

Suivant leurs pas et le chemin qu'elles avaient commencé à tracer, nous aspirions à vivre pleinement nos relations amoureuses - avec des femmes pour les unes, avec des

hommes pour d'autres – dans une perspective de non-monogamie responsable².

« Mais l'amour libre, le polyamour ou la non-monogamie responsable peut se situer dans de toutes autres perspectives quand elle est envisagée et pratiquée par des femmes ».

Il s'agissait pour moi de questionner de telles « évidences » comme le couple et le sentiment amoureux : questionner ce qui semble aller de soi, ce

qui semble si « naturel ». [...] Dès lors, pour moi, il a été question de vivre des relations amoureuses non exclusives avec d'autres femmes, des relations qui soient les moins oppressives possible, les plus

¹ Thérèse Clerc (1927-2016) militante féministe et lesbienne, membre du *Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception* (MLAC) au tournant de mai 68, fondatrice de la maison des Femmes de Montreuil (2000), co-fondatrice de la maison des Babagayas, maison de retraite pour femmes autogérée et citoyenne (Montreuil). Voir lien -> [lien](#)

² Une de mes compagnes de lutte de l'époque, avec l'un de ses compagnons et amants, lancèrent un appel à contributions sur le sujet de l'amour libre et de la non-

monogamie responsable. De cet appel est né un ouvrage, constitué exclusivement de témoignages personnels de femmes et d'hommes de différentes inclinations : Corinne Monnet et Léo Vidal-Thiers, 1997. *Au-delà du personnel*, Editions Atelier de Création Libertaire(ACL), Lyon, (284 pages) - [lien](#)

respectueuses possible ; des relations amoureuses qui laissent de l'espace et permettent à chacune de grandir en liberté : l'Amour libre dans tous les sens du terme, l'Amour dans ce qu'il a de plus beau, de plus généreux, de plus soucieux de l'autre, de son bien-être et de son épanouissement.

La non-monogamie responsable représentait, et représente encore,



un « idéal » relationnel auquel j'aspire. Cependant, l'expérience des limites et des souffrances que peut engendrer cette pratique m'a conduit à nuancer ma position, et, dans certains cas, à choisir de vivre une relation monogame et exclusive avec une femme, en plein accord avec cette dernière. [...]

De par mon histoire, de par mon caractère, je ressens assez peu les émotions / les névroses habituelles que connaissent un certain nombre de personnes : la jalousie, la possessivité, l'envie me sont assez étrangères (mais j'ai bien d'autres névroses). De ce fait, vivre des relations amoureuses non-exclusives ne soulèvent pas vraiment, *in concreto* et pour moi, de grandes difficultés. Mais une relation amoureuse en particulier m'a ouvert les yeux sur les terribles souffrances que pouvaient engendrer la pratique de la non-monogamie, même responsable.

C'était en 1998 : je vivais alors trois relations amoureuses avec trois autres femmes, dont une relation longue distance avec une amante vivant aux Etats-Unis. Au sein des groupes et des réseaux féministes et/ou lesbiens dans lesquels j'évoluais, les relations non-monogames responsables (ou pas) devenaient un peu monnaie courante. Au croisement de la politique, de l'amour et des désirs... un sacré foutoir émotionnel ?

A cette époque, je suis tombée follement amoureux, et réciproquement, d'une amie, Samantha, qui vivait par ailleurs en

couple monogame avec Monique depuis plusieurs années. Il se trouve que Monique et moi partageons également une relation d'amitié. Samantha et moi nous décidâmes de commencer une relation non-monogame, relation devenant également non-monogame pour Samantha avec Monique, et en accord avec cette dernière. Au bout d'un certain temps, Samantha m'expliqua les grandes difficultés qu'éprouvait Monique à accepter et à vivre cette situation. Elle me fit part du désir de Monique d'échanger avec moi sur nos relations.

Je me souviens très bien de cette soirée passée entre Monique et moi : son désarroi, sa culpabilité de ne pas être « suffisamment à la hauteur » et de pouvoir accepter que Samantha vive des relations amoureuses non-exclusives, sa souffrance, ses sanglots. Je la pris dans mes bras pour la réconforter, et ce jour-là, je me suis faite la promesse que je n'imposerais jamais aux femmes que j'aimais une relation amoureuse non-monogame fût-elle responsable.

Car qui suis-je, au nom de quoi, et de quels droits puis-je imposer une pratique relationnelle à une femme pour qui cette pratique même constitue une source d'insécurité, de tourments et de souffrances ?

Depuis lors, lorsqu'une femme que j'aime m'en fait la demande – le mouvement peut également partir de moi quand je sens que la demande est bien là mais qu'elle peine à s'exprimer – je choisis alors de vivre une relation amoureuse monogame et exclusive, affectivement et sexuellement. C'est aussi cela, pour moi, la responsabilité amoureuse.

A mes yeux, la non-monogamie responsable vécue dans le cadre de mes relations amoureuses avec d'autres femmes représente une « pratique de liberté », au sens profond et philosophique du terme. Et cette pratique de liberté ne peut, à mes yeux, se concevoir sans

« Aimer en liberté : s'engager à créer, dans l'espace-temps de notre relation amoureuse, un cadre qui permette à chacune de grandir ensemble, d'être heureuse et de s'épanouir plus pleinement ».

une éthique de la responsabilité. C'est d'ailleurs pourquoi je préfère utiliser le terme de « non-monogamie responsable » à celui d'« amour libre » ou encore de « polyamour ».

Aimer en liberté : être responsable, s'engager à ne pas encager l'autre dans les rets d'une relation de dépendances réciproques mortifères. Mais s'engager à créer, dans l'espace-temps de notre relation amoureuse, un cadre qui permette à chacune de grandir ensemble, d'être heureuse et de s'épanouir plus pleinement. Un sacré défi, un sacré pari, une sacrée promesse, une espérance : peut-être pour toutes les relations amoureuses marquées au sceau du souci de l'Autre.

Qui es-tu ? Quel est ton parcours ?

[...]Ma famille est d'origine très modeste, et nous vivions à cinq dans un HLM de 60 mètres carrés. Ma famille est un peu comme une pub Benetton, très cosmopolite, avec ma mère qui a des origines antillaises, bretonnes, indiennes ; et mon père dont les origines sont savoyardes, italiennes, autrichiennes, croates. A chaque génération,

« Face à la violence de tout ce que nous pouvons affronter, les notions comme prendre soin de soi, prendre soin les un-e-s des autres sont devenues de plus en plus importantes à mes yeux ».

la tradition familiale est de convoler avec une personne de nationalité différente : ma sœur, mon frère et moi n'avons pas dérogé à cette tradition.

Dès l'âge de 7 ans, j'ai été consciente et profondément révoltée par les injustices que je voyais autour de moi et dans le monde. C'est à cette période – nous étions en 1976 – que se produisit une terrible famine au Sahel, et je me vois en train de pleurer devant la télé et les images épouvantables des enfants affamés. Mon père, passionné par l'Afrique, était un grand fan de la chanteuse sud-africaine Myriam Makeba, alors en exil. Ainsi, c'est à 8 ans que j'ai découvert l'existence de l'apartheid, de Nelson Mandela qui est devenu rapidement mon héros, au même titre que Gandhi et Martin Luther King.

Dès que je suis entrée au CP, j'ai compris que l'école était pour moi la porte de ma liberté ; qu'apprendre à lire me permettait de comprendre ce vaste monde d'injustices, qu'apprendre à écrire me permettait d'exprimer ce que je pensais face à ce que je voyais et que je trouvais profondément injuste, ce que j'exprimais dans mes rédactions d'écolière aux contenus finalement peu enfantins. A l'âge de 13 ans, j'avais déjà lu Albert Memmi, Frantz Fanon...

Dans ce contexte, mon éveil à foi s'est révélé plutôt intense. Jésus, était, et reste à mes yeux, une figure majeure : je ressentais profondément que l'Amour des un-e-s pour les autres pourrait nous permettre de changer ce monde, pour en faire un monde plus beau, plus juste, plus fraternel.

Le curé de notre paroisse – François Copponex – a eu une profonde influence sur moi. Avec les copines et les copains qui fréquentaient l'aumônerie, François nous laissait carte blanche pour animer régulièrement des messes, dans le choix des textes jusqu'à la rédaction des sermons. C'est ainsi que dès l'âge de 13 ans, j'ai appris à prendre la parole en public et à me prononcer devant des

assemblées nombreuses. Je voulais alors être prêtre... Les choses se sont sérieusement gâtées quand, vers l'âge de 18 ans, la réalité de l'Eglise catholique romaine, dans toute sa rigidité et toute sa misogynie, m'a éclaté à la figure. J'ai alors claqué la porte de l'Eglise catholique, et ma crise de foi a bien duré 25 années.

C'est à partir de mes 18-20 ans que je me suis plus particulièrement impliquée dans des associations d'éducation populaire, puis également dans des mouvements de lutte contre le racisme, pour les droits des femmes, pour les droits des LGBT (mouvements où l'anticléricalisme, que je partageais, était de rigueur). [...]

Professionnellement – et c'est aussi le cas dans différentes dimensions de ma vie – j'aime beaucoup explorer, innover, mettre en place des choses nouvelles. Dans cet état d'esprit, mon parcours professionnel m'a ainsi amené à travailler dans les domaines de l'organisation hospitalière, des associations, des collectivités territoriales, du développement économique local. J'ai également eu la possibilité de travailler comme volontaire à l'étranger au sein d'associations locales : au Mexique avec des communautés indiennes rurales, aux Etats-Unis à Harlem avec des femmes sans-abri atteintes du VIH et leurs enfants.

Parallèlement à ma vie professionnelle, je me suis particulièrement engagée sur la période 1995-2000 dans les mouvements féministes et lesbiens. Après plusieurs années, la violence inhérente à une certaine forme de militantisme – que l'on retrouve dans les mouvements politiques de tout bord – m'a lessivée. Je me suis dit que si la politique était une autre manière de faire la guerre – certes bien nécessaire face aux injustices

et aux rapports de domination insoutenables – cette idée de guerre devenait en soi vraiment problématique pour moi. Il m'a semblé de plus en plus nécessaire de dépasser la politique ; face à la violence de tout ce que nous pouvons affronter, les notions comme prendre soin de soi, prendre soin les un-e-s des autres sont devenues de plus en plus importantes à mes yeux. C'est comme cela que j'ai retrouvé les chemins de la spiritualité et, dans ce même mouvement, j'ai toqué à la porte de l'association David & Jonathan. C'est aussi comme cela que j'ai quitté une certaine forme de militantisme pour m'engager auprès d'associations travaillant de manière très concrète, notamment en faveur de l'autonomie des femmes. [...]



Photo : Jasn – L'amour est un droit humain

La spiritualité occupe une place de plus en plus importante dans ma vie. J'ai vécu une expérience capitale lors de l'été 2017, à l'occasion d'une retraite de 5 jours d'initiation aux exercices spirituels d'Ignace de Loyola, à Joigny, avec les Sœurs du Sacré Cœur de Jésus. Depuis, pas mal de choses ont changé et continuer de changer en moi. C'est difficile à expliquer. Je me sens en phase complète avec l'état d'esprit ignatien : à la fois dans la contemplation et dans l'action.

Il me semble que dans les périodes troublées que nos sociétés traversent, dans des mondes où dominent l'argent, l'individualisme, la prédation et la consommation effrénée, il me semble que le message de Jésus devient plus que jamais d'actualité. [...]

Comment as-tu découvert ton homosexualité ?

Dès l'âge de 4-5 ans, en sentant des papillons dans le ventre à chaque fois que ma marraine – une très belle femme – venait me rendre visite chez mes parents, j'ai compris que j'aimais les femmes.

A la maternelle, puis à l'école primaire, j'avais des amoureuses, sans que cela pose le moindre problème aux autres enfants. Au collège, je vivais des amours platoniques partagées avec mes amies. Donnée importante, notre curé François Copponex répétant que tout amour venait de Dieu, je ne me suis jamais fait de nœuds dans la tête quant à l'amour que je pouvais éprouver pour d'autres filles, persuadée de la « validité » de mes amours.

Et puis tout a changé avec le lycée. Les jeunes filles que j'aimais et que j'admirais ont commencé à se pâmer devant des garçons alors

« Il me semble que dans les périodes troublées que nos sociétés traversent, dans des mondes où dominant l'argent, l'individualisme, la prédation et la consommation effrénée, il me semble que le message de Jésus devient plus que jamais d'actualité ».

que j'estimais qu'ils ne leur arrivaient même pas à la cheville. Je me suis alors demandé ce qui les amenait presque toutes à tomber dans cet état de quasi-idiotie...

Vers 20 ans, la pression sociale aidant, j'ai commencé à sortir avec des garçons. En fait, il s'agissait de mes meilleurs potes : je vivais avec eux, non pas des relations amoureuses, mais davantage des amitiés sexuelles. Je ne leur cachais rien quant au fait d'aimer les femmes, ce qui pour eux, constituait un fantasme supplémentaire. Car dans le même temps, je continuais à tomber régulièrement amoureuse et à flirter avec des femmes. Je me disais que j'allais me marier, avoir 4 enfants (c'était un désir profond), et que quand ces derniers seraient grands, je vivrai enfin mon lesbianisme passée la quarantaine.



Photo : mister Ebby

Non à l'homophobie agressive

Puis à 25 ans, j'ai traversé une période de profondes remises en cause professionnelle et personnelle. En rejoignant des groupes féministes non-mixtes, je suis tombée amoureuse de plusieurs femmes, et j'ai alors choisi de vivre mes amours pour elles et d'affirmer mon lesbianisme : « out and proud » (visible et fier-e) comme disent nos ami-e-s aux Etats-Unis. ■

Pourquoi la langue française est sexiste - par Catherine Arditi (Lien)

La langue française est sexiste. J'ai une blague à ce sujet :

"Un courtisan, c'est un homme que l'on voit auprès du roi. Une courtisane, c'est une pute".

"Un entraîneur, c'est un homme qui entraîne les sportifs. Une entraîneuse, c'est une pute."

"Un homme facile, c'est un monsieur agréable à vivre. Une femme facile, c'est une pute."

"Un homme public, c'est quelqu'un de connu. Une femme publique, c'est une pute."

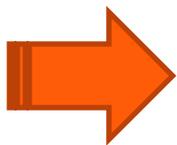
"Un professionnel, c'est un homme carré, sérieux. Une professionnelle ? une pute."

Et vous pouvez continuer longtemps comme cela avec "gagneur" ou "péripatéticien" qui étaient les disciples d'Aristote. Malheureusement cela marche très bien aussi.

Alors Mesdames et surtout vous Messieurs, réveillez-vous !

Le vocabulaire, les mots que l'on emploie tous les jours peuvent se révéler profondément machistes.

3 - Ces sexualités que nous ne voyons pas



Homosexualité et handicap - Témoignage de Gauthier - D&Jiste

Propos recueillis par Jean-Louis

Je m'appelle Gauthier, j'ai 31 ans, je vis à Vincennes et travaille à la Sécurité Sociale depuis 2013.

D&J : Peux-tu nous décrire ton handicap, son évolutivité ?

Gauthier : Je souffre d'un glaucome congénital avec un champ visuel restreints (1/10^{ème} à droite et 1/20^{ème} à gauche). Néanmoins, l'acuité visuelle est nette et non daltonienne.

« De manière générale, le handicap crée un filtre automatique entre les personnes qui l'acceptent et celles qui ne souhaitent pas aller dans une relation affective et ce quelle qu'en soit la durée ».

D&J : Quels impacts ce handicap a-t-il pour la vie courante et relationnelle ?

Gauthier : D'un point de vue pratique, ce handicap implique :

- l'utilisation d'une canne blanche pour me déplacer,
- l'utilisation d'un logiciel vocal (voiceover) pour la communication
- l'adaptation de mon poste de travail (équipements et auxiliaire)

D&J : Quel impact général de ce handicap sur la vie affective en particulier ?

Gauthier : De manière générale, il est difficile d'identifier la réalité des impacts sur ma vie affective car j'en parle peu avec les personnes que je peux être amené à rencontrer. En outre, mon handicap étant de naissance, j'ai du mal à appréhender ce que peut-être une sexualité chez un valide.

Néanmoins, je peux identifier certains points comme la sensibilité particulière à la voix des personnes ainsi qu'à la dimension tactile de la relation.

Concernant la découverte de mon homosexualité, j'ai su très tôt que j'étais physiquement attiré par les garçons et non par les filles (entre 8 et 11 ans environ). J'ai mis près de 15 ans à intérioriser et accepter cette situation pour me déclarer et me vivre comme homosexuel depuis 4 ans.

S'agissant des impacts, la découverte de mon homosexualité a tout simplement été synonyme pour moi de découverte de la sexualité partagée.

D&J : Le handicap constitue-t-il un avantage ou un frein pour construire une relation affective ?

Gauthier : De manière générale, le handicap crée un filtre automatique entre les personnes qui l'acceptent et celles qui ne souhaitent pas aller dans une relation affective et ce quelle qu'en soit la durée.

Là encore, il est difficile d'évaluer l'importance de ce filtre car rares sont les personnes qui osent dire qu'elles refusent une relation pour cette raison... Le lien entre handicap et goûts personnels et mode de vie est en outre complexe : le handicap peut être un facteur mais ne peut à lui seul résumer mes appétences.

Néanmoins et lorsque j'ai pu identifier cette gêne, cette dernière est davantage liée aux conséquences du handicap (rythme de vie, type de loisirs, etc...) plutôt qu'au handicap en tant que tel.

D&J : Cette différence à l'égard de la norme sur le plan sexuel et humain te rend-t-elle plus humain dans une relation avec quelqu'un ?

Gauthier : N'ayant eu que peu de relations suivies, il est difficile de répondre de manière détaillée. J'ai beaucoup appris des techniques de la communication non violente notamment développées par Marshall Rosenberg. J'essaie de les appliquer dans mes relations professionnelles, associatives et personnelles (écoute active et apathique par exemple).

D&J : Quel regard portes-tu sur le handicap des autres personnes que tu rencontres ?

« La découverte de mon homosexualité a tout simplement été synonyme pour moi de découverte de la sexualité partagée ».

Gauthier : J'essaie tant bien que mal de ne pas changer d'attitude ou de manière d'interagir en fonction du handicap de la personne car je n'attends pas cela des autres à mon égard.

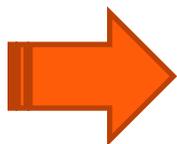


Cela étant dit, je m'efforce de mettre la personne à l'aise d'un point de vue pratique si cela s'avère utile dans le cadre de son handicap.

D&J : Comment D&J doit-elle progresser dans ce regard vis à vis de la différence ?

Gauthier : J'ai globalement la sensation d'être regardé d'abord comme homosexuel chrétien plutôt que comme une personne porteuse d'un handicap.

D&J se doit d'être attentive collectivement à toutes les fragilités qui peuvent émaner de tout un chacun. Dans un groupement humain tel qu'une association, la définition administrative qu'est celle du handicap ne me semble pas adaptée dès lors que nous sommes tous potentiellement porteurs de fragilités ; en revanche, nous ne sommes pas reconnus comme un-e handicapé-e au sens juridique du terme. ■



Handicap - le nouveau projet associatif de LADAPT pour la prise en compte la dimension de la vie affective, amoureuse, sexuelle et la parentalité

Par Dominique Le Douce - Directeur des actions associatives, LADAPT

L'ADAPT est une association pour l'insertion sociale et professionnelle des personnes handicapées créée en 1929.

L'ADAPT revisite son projet associatif tous les cinq ans. Le dernier en date a connu une évolution majeure dans sa construction: le passage du mode représentatif à celui participatif.

Ce recueil a fait s'exprimer les attentes et les besoins des personnes handicapées sur les sujets liés à la vie affective, amoureuse, sexuelle et la parentalité.

Les résultats des forums sur la vie affective, sexuelle et la parentalité.

« Couple et collectivité » au Mans le 9 avril 2015 : Comment trouver son équilibre de vie de couple lorsque l'institution n'y est pas préparée ? L'intégration d'un couple passe nécessairement par l'aménagement d'une chambre, de son insonorisation. Pour autant, un établissement étant régi par les outils de la loi de 2002, faut-il alors construire un projet individualisé pour chaque membre du couple avec le concours des professionnels ? Comment informer sur les moyens de contraceptions ou les maladies sexuellement transmissibles ? Comment accompagner un couple lorsqu'il s'agit d'une relation interne à l'établissement mais comment accompagner une personne qui a son compagnon à l'extérieur, interférant alors au règlement intérieur ? Où se situent les limites dans l'accompagnement de l'autonomie ? Comment les professionnels doivent ils se situer dans l'accompagnement d'un couple ayant un désir d'enfant ou encore le souhait de se marier ? Pourquoi les foyers

pour personnes handicapées n'ont-ils pas de lit double ? Où se situe



la limite entre consentement et maltraitance dans une relation au sein d'un établissement ? Autant de questions démontrant que la problématique d'une vie de couple dans une institution n'est pas nécessairement une évidence !

« Parentalité et handicap » à Cambrai le 2 avril 2015 : Comment devenir parent lorsqu'on est en situation de handicap ? Les adolescents et les jeunes adultes handicapés se questionnent quant à leur capacité à devenir parents. Vont-ils-elles tout d'abord trouver l'amour ? Pouvoir former un couple et concevoir un enfant ? Pourquoi les « à priori » de l'entourage que sont la famille et les professionnels sont-ils si forts alors que leur soutien serait si essentiel à la réussite de cet épanouissement si intime ?

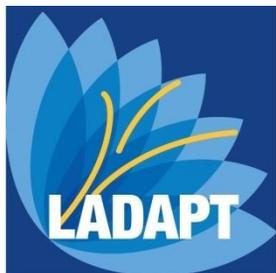
A propos de l'ADAPT - association pour l'insertion sociale et professionnelle des personnes handicapées

L'ADAPT est une association loi 1901, reconnue d'utilité publique. Avec près de 120 établissements et services d'accompagnement, de formation, d'insertion, de scolarisation ou de soin, l'ADAPT accompagne en France chaque année plus de 16 000 personnes.

Grâce aux 370 bénévoles de son Réseau des Réussites, l'ADAPT offre un soutien aux personnes handicapées dans leur recherche d'emploi. Dans le cadre des orientations de son projet associatif, l'ADAPT entend proposer des réponses innovantes aux besoins des personnes en situation de handicap pour faciliter leur insertion sociale et professionnelle à chaque étape de la vie. L'ADAPT reste ainsi fidèle à sa mission débutée il y a près de 90 ans : accompagner la personne handicapée dans son combat ordinaire, celui de sa vie quotidienne pour que nous puissions « *Vivre ensemble, égaux et différents* » (projet associatif 2016-2020).

Plus d'informations sur www.ladapt.net et sur www.semaine-emploi-handicap.com

« La sexualité » à Cambrai le 2 avril 2015 : La sexualité de la personne handicapée est un sujet tabou, tant auprès du grand public, des professionnels ou encore de l'entourage. La formation des professionnels est rendue nécessaire, mais comment les associer face à un sujet si lié à l'intimité de chacun. Généralement, les professionnels interviennent lorsqu'il y a des débordements ou des problèmes, comme par exemple la visualisation d'un film porno qui peut perturber la collectivité et d'autant



www.ladapt.net

plus lorsque l'établissement accueille de jeunes enfants et adolescents handicapés. Aussi, le versant de l'éducation à la vie sexuelle est important. La sexualité est souvent abordée par les risques, la responsabilité, et non avec la notion de plaisir alors qu'elle est aussi la traduction de l'amour et de sentiments. Cependant, les personnes handicapées en établissement sont aussi en situation de vulnérabilité, ce qui par défaut place les acteurs systématiquement du côté de la protection plutôt que de l'accès à la sexualité. Qu'en est-

« La sexualité de la personne handicapée est un sujet tabou, tant auprès du grand public, des professionnels ou encore de l'entourage ».

établissement qui a non seulement son règlement intérieur mais aussi ses règles

sociologiques de vie en collectivité ?

« La sexualité et le handicap » à Bourges le 8 avril 2015 : Le partenariat avec le planning familial est important. La sexualité d'une personne handicapée nécessite qu'elle soit appréhendée non seulement dans son projet de vie mais aussi dans son projet de soins. Aussi, dans un établissement, faut-il nécessairement faire évoluer le règlement intérieur ou encore envisager des formations pour les professionnels et les personnes handicapées elles-mêmes ? Outre la création de groupes de parole, un simple panneau « ne pas déranger » sur la porte d'une chambre suffit aussi à respecter l'intimité de la personne handicapée.

« Handicap et parentalité » à Bordeaux le 14 avril 2015 : Lorsqu'on est une personne devenue handicapée, les difficultés à gérer son rôle de parent deviennent plus prégnantes. Les professionnels sont formés à soigner ou encore à accompagner socialement mais pas nécessairement à être dans cet accompagnement de la parentalité d'une personne handicapée. De plus, les professionnels de la petite enfance sont en difficulté et peu habitués à accompagner un parent porteur d'un handicap. Il en est de même avec les professionnels de santé qui ne sont pas habitués à recevoir des personnes handicapées

« La sexualité est souvent abordée par les risques, la responsabilité, et non avec la notion de plaisir alors qu'elle est aussi la traduction de l'amour et de sentiments ».

désireuses d'avoir des enfants. Enfin, en rajoutant la complexité des dispositifs de protection de l'enfance, le parent handicapé est vraiment placé dans des conditions qui ne sont pas toujours optimales.

« Les relations humaines : amour, famille, sexualité » à Paris le 9 avril 2015 : La question de l'intimité dans un cadre professionnel est posée. Qui est à même d'apporter une réponse professionnelle ? La réponse, comme la non réponse, peut être compliquée. La législation



il des couples mixtes en établissement ? Quel regard sur un couple homosexuel ? Où se situe la limite de l'accompagnement des professionnels ? Qu'en est-il de la place des aidants sexuels ? Comment entrer dans l'intimité tout en préservant cette intimité ?

« L'handiparentalité et la pairémulation » à Troyes le 23 avril 2015 : Les personnes en situation de handicap et futurs parents ont des besoins spécifiques pour pouvoir s'épanouir en tant que parents. L'handiparentalité a pour objectif de respecter l'individu dans sa demande pour être parent et surtout s'adapter à celui-ci malgré son handicap. La peur de ne pouvoir accomplir correctement les gestes pour élever un enfant lorsqu'on est parents en situation de handicap est une question qui peut être posée. Aussi, la pairémulation et l'handiparentalité sensibilisent la personne handicapée aux gestes du quotidien que les autres parents « lambdas » réalisent. Ce sont aussi par exemple des conseils suite au vécu d'une maman en situation de handicap comme de favoriser les habiletés et la dextérité des parents

suisse, par exemple, permet l'existence d'assistant sexuel pour personnes handicapées. Faut-il nécessairement un droit à la vie affective ? Notre société est hypersexualisée mais pour autant la sexualité des personnes handicapées reste marginale. Faudrait-il des espaces pour que les personnes puissent découvrir leur corps et leur intimité ? La sexualité renvoie aussi à l'estime de soi qui est une dimension importante mais aussi difficile à appréhender lorsque la question du handicap se pose. Cette estime de soi concerne aussi les enfants et les adolescents à un âge où la découverte de la sexualité se pose.

« La vie amoureuse et sexuelle des personnes handicapées » à Rouen le 25 mars 2015 : Que fait l'ADAPT par rapport à ce sujet ? En institution, le sujet demeure bien compliqué. Un des premiers problèmes soulevés est celui de la vulnérabilité des personnes et comment être sûr de leur consentement éclairé ? Chacun a droit à la vie amoureuse et sexuelle qu'il aura choisie mais ce choix est-il possible en établissement ? Des professionnels ont déjà accompagné des personnes en situation de handicap à voir des prostituées à leur demande. Comment rester dans le cadre de la loi et respecter les libertés individuelles ? Comment appréhender la place des familles qui confient « leur enfant », même adulte, à une institution ? Faudrait-il identifier et proposer un protocole ou une personne référente choisie par l'usager pour l'accompagner dans sa réflexion ? Quel accompagnement entre le pôle adulte et le pôle enfants ? L'accompagnement devrait être proposé systématiquement en s'appuyant sur des outils différents pour s'adapter au mieux aux besoins des personnes. Pour les mineurs se posent les questions de la mixité et des droits des parents.

Le nouveau projet associatif

Fort de toutes ces questions et réflexions, essentiellement de la part des personnes handicapées elles-mêmes, le thème de la vie affective, amoureuse, sexuelle et la parentalité s'est imposé comme une évidence pour en devenir une priorité du nouveau projet associatif « Vivre ensemble, égaux et différents ».

- Le constat très simple : l'accès à une vie affective, amoureuse et sexuelle et à la parentalité des personnes en situation de handicap a été souvent confronté à des représentations privant ces personnes de toute vie affective et sexuelle.
- Le contexte : Les questions sont le plus souvent abordées sous l'angle des problèmes qu'elles soulèvent, de façon réactive. Par

manque d'accompagnement aux différents âges, les situations deviennent problématiques avec des impacts forts sur la suite des projets de vie des personnes. Des associations ont été



créées depuis une décennie et le sujet est porté directement par les personnes elles-mêmes, que ce soit en établissement ou dans notre société. Internet et la multiplication des réseaux sociaux ont permis de démocratiser ces questions.

- L'enjeu est donc d'amener la société à mieux considérer cette thématique, de façon positive et pro-active, pour une approche de la personne dans toutes les composantes de sa vie d'être humain.

Ce nouveau projet associatif fait référence à la CDIPH, Convention internationale relative aux droits des personnes handicapées de

l'ON.U. qui précise à l'article 23, que les « États Parties :

- prennent des mesures efficaces et appropriées pour éliminer la discrimination à l'égard des personnes handicapées dans tout ce qui a trait au mariage, à la famille, à la fonction parentale et aux relations personnelles ;
- garantissent les droits et responsabilités des personnes handicapées en matière de tutelle, de curatelle, de garde et d'adoption des enfants ou d'institutions similaires, lorsque ces institutions existent dans la législation nationale ; dans tous les cas, l'intérêt supérieur de l'enfant est la considération primordiale ;
- apportent une aide appropriée aux personnes handicapées dans l'exercice de leurs responsabilités parentales ; »

Ainsi, dans le cadre du respect des aspirations à la santé, au bien-être, à l'épanouissement des personnes handicapées, les objectifs du nouveau

projet associatif de l'ADAPT, sont :

1. de favoriser l'approche de ce sujet par toutes les parties prenantes, personnes en situation de handicap et/ou fragilisées, aidants, soignants, familles ;



2. de permettre aux personnes accompagnées d'exercer réellement leurs droits de citoyens ;

3. de protéger les personnes les plus vulnérables ;

4. de permettre aux professionnels de partager des points de repère pour être en mesure de mieux appréhender les situations relatives aux questions de vie affective, amoureuse, sexuelle et de parentalité, de faciliter le questionnement, de renforcer les échanges avec les personnes accompagnées / familles / aidants / soignants ;

5. le cas échéant, d'apporter à ces situations une réponse satisfaisant l'ensemble des acteurs, en évitant d'agir dans l'urgence avec les risques que cela comporte. ■

aussi besoin d'une vie affective et sexuelle. Mais à ne pas regarder le différent comme semblable de l'autre, on le définit non plus comme une personne mais un animal avec des besoins primaires.

Bref, « les évolués » d'un côté qui ont droit à une vie sexuelle et de l'autre, « les arriérés » qui ont une envie sexuelle mais qui n'en sont pas dignes !

Dans un

« La convention internationale relative aux droits des personnes handicapées de l'ON.U. qui précise à l'article 23, que les « États Parties prennent des mesures efficaces et appropriées pour éliminer la discrimination à l'égard des personnes handicapées dans tout ce qui a trait au mariage, à la famille, à la fonction parentale et aux relations personnelles ».

établissement, c'est naturellement impensable, car outre le règlement intérieur qui protège uniquement la direction, les lits de 140 empêche toute relation satisfaisante. Bref, non seulement les professionnels sont conditionnés à ce que cela ne soit pas de l'ordre du possible mais aussi les personnes handicapées elles-mêmes ! D'autant plus que la famille a passé un contrat moral avec l'institution pour que son enfant, quand bien même adulte, puisse rester vierge et innocent.

J'ai souvenir d'un père de famille qui ayant su que sa fille, ayant un handicap mental, avait eu une relation sexuelle au sein de son établissement, avait porté plainte. Avait-il raison au regard de sa fille vulnérable ? Peut-être ! Je ne juge pas car cela reste complexe à appréhender.

Plus récemment, c'est aussi cette histoire de deux hommes, handicapés physiques, qui dans un établissement spécialisé, ont eu plusieurs relations sexuelles. Aux yeux des professionnels, la relation était consentie. Mais au regard de l'une des deux familles, cela était inimaginable et donc elle se retourna contre la direction de l'établissement.

« Non seulement les professionnels sont conditionnés à ce que cela ne soit pas de l'ordre du possible mais aussi les personnes handicapées elles-mêmes ! D'autant plus que la famille a passé un contrat moral avec l'institution pour que son enfant, quand bien même adulte, puisse rester vierge et innocent ».

Lorsque la relation est consentie mais inavouable par rapport à la famille et que le terrain n'est plus celui du jeu et du plaisir mais celui du judiciaire, alors la posture des professionnels de



Ma sexualité n'est pas un handicap

Par Dominique Le Douce - Directeur des actions associatives, LADAPT

Que penser de la dimension de la vie affective de la personne handicapée ? Et encore plus de sa vie amoureuse ? Peut-on aller jusqu'à s'imaginer une vie sexuelle et à l'impensable qu'est la parentalité ?

Dans l'imaginaire commun, la personne handicapée est naturellement un ange ou encore un éternel enfant ! Alors comment s'imaginer qu'elle puisse avoir une activité sexuelle soit avec sa main droite ou encore sa main gauche et encore plus avec un partenaire ?

° La vie affective et sexuelle de personnes handicapées dans les institutions

Dans une institution, l'activité sexuelle avec un partenaire de sexe opposé serait déjà un exploit qui allègrement au regard du code moral, serait nécessairement perçu du côté obscur qu'est la vulnérabilité qui rime avec « handicapé » ; comme si nécessairement, la relation sexuelle de la personne handicapée ne pouvait être consentie ! Est-ce vrai ? Je ne sais pas.

Je reste marqué par cette phrase d'un éducateur d'un ESAT qui expliquait la nécessité de protéger les jeunes femmes handicapées, qui arrivant dans une nouvelle structure, étaient, aux yeux des anciens travailleurs handicapés, tout simplement, de la chair fraîche ! Comme si, le travailleur handicapé était un prédateur sexuel alors que tout à chacun, être humain, a

l'accompagnement a deux visages. Celui du règlement intérieur comme bon nombre d'établissement précisant que les relations sexuelles sont interdites.

Ou alors il s'agit du visage de l'interdit, c'est-à-dire des professionnels qui prennent le risque d'aider une personne à se réaliser sexuellement, comme par exemple, d'amener voir une prostituée. C'est l'illustration du film Nationale 7 ou une éducatrice amène, contre l'avis de sa direction, une personne handicapée en fauteuil

« C'est l'exemple de cette femme infirme motrice cérébrale qui désireuse d'avoir un enfant, a été considérée, par le personnel de santé comme un objet et non pas un sujet alors que les femmes valides avaient droit à toutes les considérations quant à leur désir d'enfant ».

voire une prostituée. Pour ma part, en deux occasions, deux personnes handicapées m'ont demandé de les accompagner afin de rencontrer des femmes exerçant le plus vieux métier du monde. La première était malvoyante. Pour la petite histoire, il lui manquait 10 euros qu'elle ne m'a d'ailleurs jamais remboursé. La seconde était en fauteuil mais l'inaccessibilité mit fin à ses rêves de découvrir le grand soir !

Ces deux exemples sont l'illustration d'une certaine manière que la sexualité des personnes handicapées est non seulement clandestine mais témoigne aussi la difficulté de se construire des repères affectifs, amoureux et sexuels.

Le corps différent, le corps difforme, l'anomalie physique ou encore mentale impliquent non seulement à ce que la personne handicapée puisse s'estimer mais qu'elle gagne aussi l'estime de son futur partenaire !

L'exemple le plus surprenant est ce jeune homme dont la maladie rongait sa peau et à qu'il ne restait que les moignons ! Bref, le paysage de tout ce qu'il a de plus répugnant pour le commun des mortels car tout simplement inclassable ! Néanmoins, cet homme était marié avec deux enfants ! Il avait pris soin de m'expliquer qu'il avait pris le temps d'être à l'écoute, le temps de discuter, de dialoguer



son handicap mais tout simplement ce qui faisait la force de son humanité ! Sans doute rien d'exceptionnel mais des qualités qui se perdent encore plus avec la génération zapping !

Aussi, à la question de savoir si des évolutions sont possibles quant à la vie affective, amoureuse et sexuelle de la personne handicapée, la réponse est positive. Il y a un mouvement de fond impliquant que la personne handicapée est désireuse de décider et d'agir pour elle-même. Ce mouvement pourrait s'illustrer par la CDIPH, la Convention Internationale relative aux Droits des Personnes Handicapées votée à l'ONU et ratifiée par plus de 160 pays. Bref, il y a cette affirmation que la personne handicapée est maîtresse de ses choix et de sa vie et donc de son orientation sexuelle. Indéniablement, ce mouvement de fond est lancé.

Pour autant, un pan reste encore inaccessible, bien qu'il y ait des fissures, c'est celui de la parentalité. Le handicap est nécessairement lié à l'incapacité et plus globalement, cette incapacité, dans l'inconscient collectif, renvoie à une limitation mentale et ce peu importe le handicap en question. Aussi, imaginer une personne handicapée avoir et élevé un enfant demeure inconcevable.

C'est l'exemple de cette femme infirme motrice cérébrale qui désireuse d'avoir un enfant, a été

considérée, par le personnel de santé comme un objet et non pas un sujet alors que les femmes valides avaient droit à toutes les considérations quant à leur désir d'enfant. Elle était différente, et donc la différence se pose parfois comme une plante verte que l'on ne considère pas plus que cela, si ce n'est de l'arroser une fois par semaine.

Bref, la parentalité, avant la vie affective, amoureuse et sexuelle, sera un des très grands chantiers à conquérir dans les décennies à venir, une fois que les établissements et les institutions spécialisées n'existeront plus.

Alors imaginer un seul instant que des personnes handicapées LGBT puissent vivre pleinement leur épanouissement me paraît tout simplement impensable. Pourquoi impensable ?

avec sa future épouse. Du temps, il avait usé et abusé pour que sa future femme ne voit plus sa maladie et

° Parce que l'isolement et la solitude sont les caractéristiques couramment usés pour définir la personne handicapée, l'isolement conduit à une absence ou perte de repère, et donc y compris sur la dimension affective et sexuelle ;

° Parce qu'une personne handicapée en établissement, en institution rime aussi avec le vocable « prison » où même si tout est fait pour son accompagnement, cela ne signifie pas pour autant épanouissement ;

° Parce qu'une personne handicapée, inexorablement, reste et demeure, quelque soit son âge, au mieux un enfant et au pire un grand enfant, ne devenant jamais un adulte accompli,

° Parce que le poids de la famille reste prégnant pour que cette image de l'enfant handicapé ne puisse devenir jamais un adulte, et donc accessoirement une vie sexuelle choisie,

Pour autant, dans chaque personne handicapée que j'ai rencontrée, homme mais aussi femme, peut-être surtout femme, il y a dans chacune d'elles, une lueur, une petite lumière qui fait qu'elles ont cette envie de se réaliser mais que le carcan dans lequel elles sont enfermées, ne permet pas aujourd'hui de les libérer et de leur permettre de vivre leur vie choisie sexuellement.

Aussi, l'association LGBT que vous [David & Jonathan] représentez, joue un rôle essentiel et primordial car elle porte les prémices de



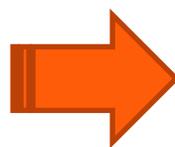
cette grande humanité qui peut permettre à chacun de se réaliser. C'est là tout son enjeu que de porter ce message du simple possible.

Pour y parvenir, outre une communication et faire savoir son existence pour simplement dire que c'est possible, l'association peut permettre à des personnes handicapées de participer à des réunions afin d'être dans la logique de la paire-émulation. Outre la rupture de l'isolement, cela permettrait de mettre en confiance, par étape, pour que la personne puisse se révéler pleinement.

L'engagement n'est pas simple mais au regard de l'intensité de la réalisation de chaque être humain, et donc de chaque personne handicapée, il est important que le choix soit possible, choix qui doit

être aussi éclairé par l'échange et le dialogue, et donc la rencontre. ■

« Dans chaque personne handicapée que j'ai rencontrée, homme mais aussi femme, peut-être surtout femme, il y a dans chacune d'elles, une lueur, une petite lumière qui fait qu'elles ont cette envie de se réaliser mais que le carcan dans lequel elles sont enfermées, ne permet pas aujourd'hui de les libérer et de leur permettre de vivre leur vie choisie sexuellement ».



L'adapt : « Vivre ensemble égaux et différents » - atelier sur l'action N°7 du projet associatif

Par Jean-Louis

Cet atelier a pour objectif de favoriser l'épanouissement de la personne dans sa sexualité et dans son affectivité/ En 2007, personne ne s'en occupait dans les institutions ; c'était caché et non-dit/ La sexualité ne relevait pas du champ des éducateurs/ En conséquence, tout le monde était mal notamment quand survenait un « événement indésirable »/ L'éducation sexuelle clairement inscrite dans la loi, n'existait pas dans les établissements médico sociaux. Un groupe de travail s'est mis en place et s'est transformé en association, dont le but était de former les personnels sur ces sujets et d'apaiser les tensions qui existaient. 1500 personnes ont été formées sur le terrain. Il fallait arrêter les blocages et apaiser les tensions.

Cette action N°7 du projet associatif est d'affirmer que l'on peut parler de ces sujets et on peut entendre les demandes des personnes en situation de handicap. Le principe est de sensibiliser et de combattre les résistances, proposer des bonnes pratiques, changer les représentations, revisiter les règlements. Une exposition itinérante sur l'amour est en projet et un festival se déroulera du 28 au 30 juin à Paris au 104 rue de Vaugirard, sur le thème « Ma sexualité n'est pas un handicap ». Ce festival sera d'abord un moment d'expression des personnes. Une personne évoque un atelier sur le sujet en disant « pour la première fois, je n'étais plus handicapée ».

Marc, handicapé de la vue, évoque un atelier sur la séduction organisé au sein de la FEDEH (Fédération des étudiants en situation de handicap). La participation aux groupes de parole des personnes a permis de libérer la parole et le premier thème évoqué est la peur de l'échec. Cet échec fait-il partie du jeu de la séduction révèle qu'on se met trop la pression or il faut relativiser les échecs. Par ailleurs, j'ai peur que l'autre n'accepte pas mon handicap. Si le critère de la séduction exige d'être le plus beau, le plus fort et le plus intelligent - en tant qu'handicapé je n'ai aucune chance - mais cette démarche presque bestiale et de nature est dépassée par l'homme qui par sa

culture place la séduction aussi sur d'autres aspects. Il convient dès lors de chercher des partenaires potentiels parmi les gens ouverts qui acceptent a priori le handicap de l'autre. Pour la personne en situation de handicap, il faut savoir parler de son handicap pour rassurer l'autre et la timidité peut être un élément positif car en étant timide, je laisse de la place à l'autre sans occuper tout l'espace et je ne l'envahis pas. La séduction exige de ne pas se centrer uniquement sur soi mais de laisser de la place à l'autre. Si je mets l'accent sur tous les points communs que j'ai avec toi, je facilite le lien. Curieusement, les personnes les plus sensibles aux relations avec des situations de handicaps sont les personnes déracinées et à celles qui acceptent la différence et dialoguent dans un cadre de confiance réciproque. Cette réflexion ne touche bien sûr pas que les personnes en situation de handicap et intéresse toutes nos fragilités réelles ou supposées. L'appropriation des peurs et l'acceptation de l'autre a priori sont des clés majeures de la relation.

Un sujet majeur est celui des représentations. Les personnes valides se projettent avec le handicap de l'autre et s'imaginent à la place de l'autre, c'est une erreur fondamentale. La représentation que l'autre a de mon handicap est toujours bloquante. Il convient d'aller à l'essentiel sur la personne et non sur le handicap. Je suis d'abord une personne.

Marie-Annick évoque en tant que personne en situation de handicap la difficulté de se projeter à la fois au quotidien et dans l'avenir et l'isolement que cela génère. Elle rappelle qu'à l'internat on ne parlait jamais de ces sujets. Cela se faisait en catimini et sous le manteau. L'existence de ces moments nous rassurait. Les personnes s'imaginent que les seules relations possibles sont avec des personnes qui partagent le même handicap (sourds entre eux par exemple). Certes les représentations évoluent mais l'évolution est lente ; il faut sur ces sujets communiquer avec les moyens dont on dispose.

Elle insiste sur l'antiparentalité qui règne autour des personnes en situation de handicap. Chacun à sa place affirme l'impossibilité de ce type de projet et d'ailleurs dans les institutions la taille des lits l'absence d'insonorisation des chambres ne permet pas d'intégrer des couples. Les professionnels et la famille disent clairement « n'y pense même pas une seconde ». Comment construire un accompagnement qui permette la parentalité et l'accompagne. Elle évoque la PMA et la GPA comme des moyens techniques qui facilitent et permettent la

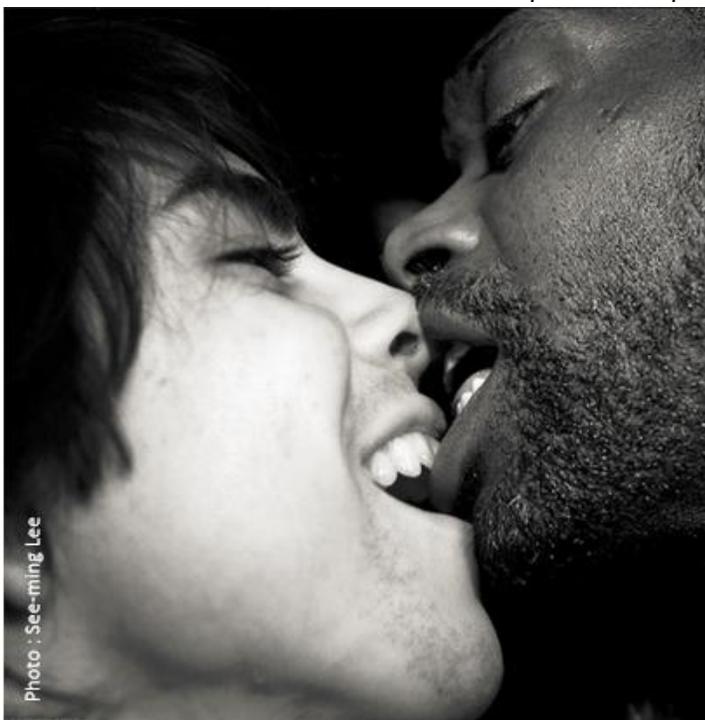
parentalité pour beaucoup. On revient de très loin puisqu'il n'y a pas si longtemps on stérilisait les filles. Les sujets sont complexes et difficiles ; qui peut être parent ou pas ?

Comment matérialiser le « droit à la compensation ». Plus basiquement, pour draguer il faut d'abord sortir de chez soi. Il existe

« La sexualité ne se résume pas à la génitalité et à la pénétration, des personnes n'ont pas la capacité de 's'autotoucher' et de se masturber. Ceci est pour de nombreuses et nombreux jeunes une violence infernale et une souffrance que l'on traite par des médicaments ».

actuellement des lieux comme la clinique Montsouris qui aident à la parentalité. Un participant évoque une trétraplégique « lourde » qui a pu être enceinte et accomplir son projet.

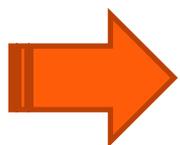
Mais la parentalité est envisageable uniquement hors institutions. Dans ces institutions la personne se voit « dépossédée » et en cas de parentalité, il convient de ne pas déposséder les parents de leur vie parentale sur le prétexte ou l'argument du handicap. Une clé est de croire au potentiel des personnes en situation de handicap.



Quelques réflexions sur l'assistance sexuelle qui ne se réduit pas à faire venir des prostituées dans les institutions ce qui est prohibé par la loi qui interdit le « proxénétisme hôtelier », mais en même temps la liberté sexuelle n'existe pas. Une personne valide peut avoir une relation tarifée même si elle peut être verbalisée mais la personne en situation de handicap n'y a pas accès

La sexualité ne se résume pas à la génitalité et à la pénétration, des personnes n'ont pas la capacité de « s'autotoucher » et de se masturber. Ceci est pour de nombreuses et nombreux jeunes une violence infernale et une souffrance que l'on traite par des médicaments. Il serait judicieux d'évoquer une assistance à la sexualité plutôt qu'une assistance sexuelle

Les personnes en situation de handicap notamment en institution n'ont pas d'espace de parole sur l'évolution du corps, sur la manière de se protéger et sur la prévention ; la participante insiste sur la nécessité de créer des liens avec les associations de lutte contre le sida. ■



Ma vieillesse et ma famille recomposée

Par Francis Carrier (source : lien)

Jusqu'au dernier jour, j'aimerais pouvoir être gay et séropo sans être obligé de me cacher, vivre dans un environnement bienveillant et humain, être avec des vieux/vieilles avec qui je peux partager mon histoire, être solidaire, rigoler, sans être jugé.

Les vieux, ce sont toujours les autres ! La vieillesse est un moment de notre vie que l'on a du mal à imaginer : par déni, par crainte de notre fin de vie, par difficulté de s'identifier aux vieux que l'on côtoie ?

J'ai les mêmes difficultés que tout le monde pour me projeter dans ma propre vieillesse, pourtant quand je vais visiter des personnes âgées, hétéros ou homos, à leur domicile ou dans un EHPAD, je me pose toujours la question : « Est-ce que j'aurais envie de vieillir là ? Dans ces conditions ? »

Et la réponse est très rarement positive...

Je fais partie de la génération qui depuis 68 a combattu pour la dépénalisation de l'homosexualité et la fin de l'inscription comme maladie mentale à l'Organisation Mondiale de la Santé. J'ai combattu pour que les personnes atteintes par le VIH ne soient pas rejetées ; combattu pour que la société puisse accepter des personnes séropositives et leur permette d'avoir un projet de vie, et aujourd'hui je continue de me battre dans le cadre d'une association de soutien aux personnes âgées en les aidant et en essayant de faire respecter leurs choix de vie. Ces combats, c'est mon ADN et je me prépare donc au dernier combat, celui qui concerne ma propre vieillesse.

Notre société associe à la vieillesse une succession d'amputations, de pertes... La perte du désir dans le regard de l'autre parce que notre corps vieillit, la perte de l'utilité sociale lorsque on quitte son travail, la perte de notre statut de majeur, on devient progressivement un mineur que l'on doit protéger, même contre lui-même, enfin la perte de notre humanité lorsqu'on devient un objet de soin...

« Je milite pour que la tendresse, la sensualité, la sexualité des personnes âgées puisse librement s'exprimer et ne soit pas vu comme une perversion ou des actes inappropriés et que le respect de l'intimité des personnes âgées soit la règle ».

Avons-nous donc si peu d'empathie pour nous-mêmes que nous rejetons progressivement les vieux à la marge de la société ? Ces vieilles, ces vieux que nous deviendrons tous et toutes un jour ou l'autre !

Pourtant, si nous ne nous approprions pas le rôle d'usager pour être acteur et actrice des décisions concernant la prise en compte de la vieillesse dans notre société, nous laissons aux autres la faculté de choisir pour nous : les politiques, les sachants, les financeurs.

Organiser le « Mieux vieillir », c'est participer aux décisions concernant les évolutions nécessaires, c'est suivre les innovations et

veiller à ce qu'elles soient proposées au plus grand nombre, c'est évaluer les services et les établissements, c'est veiller à ce que tous les seniors puissent vivre dignement et conserver une bonne qualité de vie. Être acteur c'est veiller que les intérêts financiers ne soient pas le facteur qui définit l'organisation de l'accueil des personnes âgées (en 2017, 40% des nouvelles places proposées en EHPAD ont été faites par le secteur privé).

Aujourd'hui les inégalités chez les personnes âgées ont tendance à se



creuser ; demain la Silver Economy, porteuse de projets innovants, risque d'être un facteur d'aggravation de ces inégalités. D'un côté les vieux vivant dans un cadre agréable, avec les objets connectés qui permettront de surveiller la moindre anomalie dans les constantes physiologiques, d'appeler automatiquement des secours, de préparer des repas équilibrés, d'accéder depuis chez soi à des loisirs... de l'autre des personnes vivant dans des appartements inadaptés, isolés du monde, ou bien placées dans des établissements avec du personnel mal formé, en sous-effectif avec des équipements minimalistes...

L'appartenance à une minorité, comme la population LGBT (Lesbienne, Gay, Bi, Trans) est aussi un facteur d'isolement encore plus marqué ; l'auto-exclusion étant sans doute la meilleure stratégie pour éviter tout risque de maltraitance ou de discrimination.

Notre responsabilité collective est de lutter contre ces inégalités, de veiller à accueillir toutes les personnes âgées, en prenant en compte leur identité culturelle, leur

orientation sexuelle, leur identité de genre pour que la vieillesse ne soit pas un lieu d'exclusion ou de violence. Je milite pour que la tendresse, la sensualité, la sexualité des personnes âgées puisse librement s'exprimer et ne soit pas vu comme une perversion ou des actes inappropriés et que le respect de l'intimité des personnes âgées soit la règle.

Pour que les appartements-autonomie, appartements partagés pour seniors, appartements d'accueil familiaux (...) soient des lieux « affinitaires », accueillant des personnes qui ont envie de vivre

ensemble ; en général c'est la disponibilité d'une place qui décide de l'entrée dans un établissement et non pas le choix de la personne.

Pour que le maintien à domicile, formule plébiscitée, se fasse dans des conditions de coordination de tous les intervenants médicaux, sanitaires, sociaux (EHPAD hors les murs ou conciergerie des services au domicile) et dans l'écoute des souhaits des personnes prises en



charge. Pour que l'EHPAD ne soit plus le dispositif central de la grande dépendance, mais un outil comme d'autres remplissant

certaines fonctions.

Qu'une formation de tous les intervenants salariés et bénévoles soit réalisée pour faire comprendre que la sexualité, la tendresse est une composante de notre humanité, de notre histoire, quel que soit notre âge, pour que les spécificités des seniors LGBT soient prises en compte et que les personnes séropositives soient prises en charge sans discrimination.

Que le personnel de l'aide à domicile et les personnes travaillant dans les différents établissements voient une revalorisation de leur statut et de leur salaire et que ce secteur ne soit pas une impasse professionnelle.

Que l'accès aux prothèses auditives, optiques et dentaires ainsi que leur suivi dans le temps, soit généralisé pour permettre à chacun de conserver un maximum d'autonomie.

Enfin, que les soins soient proposés avec la juste insistance médicale dans l'écoute des souhaits de chacun, jusqu'au choix de sa fin de vie.

Tous les décideurs doivent comprendre que ce ne sont pas les règlements, les normes, les principes de précaution qui permettent de garantir la qualité de vie des personnes âgées : il faut les aimer et simplement les écouter. Les normes et réglementations médico/sociales sont un écueil pour créer des structures innovantes qui permettent la création de lieux d'accueil plus humains. L'habitat inclusif (ni en EHPAD, ni seul chez soi) est une piste qui promet de mieux prendre en compte la qualité de vie des personnes âgées si en même temps l'état réforme les financements du secteur de la vieillesse et crée une coordination des différents intervenants : protection des personnes (tutelle, curatelle), acteurs sanitaires, autonomie, social, santé).

Je souhaite vieillir sans crainte de raconter mon histoire, en disant qui je suis, dans un environnement bienveillant, avec d'autres personnes que je considérerai comme ma famille et je voudrais que mes choix soient entendus et respectés jusqu'au dernier jour de ma vie. ■

Atelier sur les sexualités des seniors LGBT - Greypride 14 février 2018

Paroles recueillies d'un médecin par Jean-Louis

Réhumaniser des seniors

Parler de sexualité à des personnes seniors permet de réhumaniser des individus, sinon ils sont facilement infantilisés et deviennent des objets que l'on lave, habille fait manger.... La sexualité est l'expression du droit d'aimer et d'être aimé.

La sexualité des seniors est un phénomène social global

La sexualité des seniors, qui n'existait pas dans le passé, devient une réalité pour un nombre de plus en plus important de personnes.

« On vieillit comme on vit, on aime comme on vit et comme on vieillit ». Vieillir c'est rencontrer son corps. La relation au corps est un marqueur capital du vieillissement et de la sexualité en vieillissant.

La sexualité des seniors n'est pas seulement la poursuite de la sexualité adulte, c'est un défi de la vieillesse et sur cette base il y a souvent une « autoconstruction pathologique ». Il faut donc comme pour les ados une éducation sexuelle des seniors. Il faut déconstruire le « Je bande donc je suis ».

Très souvent la sexualité des seniors est un sujet de conflit conjugal majeur.

La sexualité des seniors est un « enjeu au jeu » : on passe de la « génalité au jeu » et il s'agit d'un « papotage des corps ».

Santé et sexualité

La santé sexuelle est une notion de bien-être et de qualité de vie globale. Certaines études évoquent l'allongement de l'espérance de vie liée à l'activité sexuelle (3 rapports par semaine permettaient de gagner 10 ans de vie). La sexualité facilite la santé (par exemple moins de cancers de la prostate).

Sexualité des personnes LGBT seniors

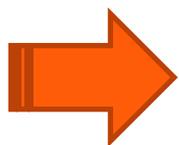
La sexualité des seniors LGBT est à la croisée de tous les tabous.

Les seniors ont une sexualité spécifique. Ainsi leur moindre prévention des risques peut inviter à renforcer la Prep dans leur cas. La mutation sexuelle exige une reconnaissance des droits sexuels des seniors LGBT. Le couple gay a besoin d'intimité.

Il faut faciliter la désinhibition sexuelle quand on est plus âgé : sextoy et maison de retraite, un sujet pour aujourd'hui !

La détabouisation de ce sujet et le dialogue avec les plus jeunes passe sans doute par des ateliers groupes de parole croisés où jeunes et moins jeunes parlant au « je » de leur sexualité dans le respect et l'écoute réciproque. Ce type d'atelier facilité la rencontre et évite peurs et préjugés.

4 – Question de genre



Mon enfant est transgenre

Par Amélie

Les prénoms ont été changés

Quand on me demande de résumer le parcours de ma fille transgenre, je ne sais par où commencer. La chronologie de notre chemin s'estompe au milieu des milliers de détails, de mots dits de manière anodine, des choses qui ne prennent forme et sens qu'après coup.

Dans ma tête, les souvenirs jaillissent de toutes parts: Ella choisissant une sirène en peluche au magasin de jouets ou des lunettes de soleil à paillettes et en forme de papillons pour ses trois ans; Ella debout dans la baignoire, le pénis caché entre les cuisses, un air de victoire sur le visage; Ella à deux ans, se promenant dans la maison avec un long morceau de tissu jaune sur la tête, sa "chevelure" ondoyant sur le dos de sa "robe"--un tee-shirt trop grand. Plus tard, vers l'âge de quatre ans, elle dira: "Si seulement les parents pouvaient décider du sexe de leur enfant au moment de l'échographie, j'aurais pu être une fille!".

Les compromis que nous, les adultes, faisons (et que nous croyons

Vers l'âge de quatre ans, elle dira : « Si seulement les parents pouvaient décider du sexe de leur enfant au moment de l'échographie, j'aurais pu être une fille ! ».

généreux et raisonnables!), tandis que notre enfant élargit l'étendue de son expression du genre: "Tu peux faire de la danse classique mais au lieu d'un tutu, voilà un tee-shirt rose avec des collants." Ou encore: "Bien sûr que tu peux porter les robes et les jupes de seconde main que ma copine t'a données, mais pas à l'école." On lui explique que les gens vont se moquer d'elle, que c'est mieux de s'exprimer comme ça en privé, sous la protection de ses parents qui, au final, n'ont vraiment aucune idée de ce qu'ils font.

Je me souviens aussi des questions qui fusent, tout le temps, dans la voiture et dans la salle de bain, pendant le petit-déjeuner et à la sortie de l'école, à propos du maquillage, des oreilles percées et des boucles qui vont avec, des soutien-gorge et des chaussures à talons



hauts, des coiffures des maîtresses, des accessoires des autres mamans.

Je me perds dans la chronologie, je ne sais plus à quel moment j'ai commencé à me dire que ce n'est finalement pas une phase. Je ne sais plus si c'est par angoisse ou par curiosité que j'ai lu mon premier

livre sur le sujet, écrit par la bloggeuse Lori Duron et intitulé *Raising my Rainbow: Adventures in Raising a Fabulous, Gender Creative Son* [Elever mon arc en ciel : l'aventure d'élever mon fabuleux fils créateur de genre], après avoir trouvé un article d'elle dans le Huffington.



L'article décrivait son fils portant des robes de princesses pour Halloween, et nous venions tout juste, vivant aux Etats-Unis, de fêter Halloween en princesse, justement. Je me souviens parfaitement du soulagement, "Il y a d'autres enfants comme le mien!".

Je me souviens aussi de la panique soudaine: pour la première fois, je me rends compte que les individus de la communauté LGBT font partie des plus vulnérables parce qu'ils-elles sont très souvent rejetés par, outre la société, leur propre famille. La déferlante des chiffres, des statistiques, donne le tournis tellement elle est inimaginable. Je ne peux toujours pas voir ces chiffres, aujourd'hui, sans angoisser. Les attaques, meurtres et suicides sont si incompatibles avec l'enfant qui se tient devant moi.

Jusqu'à-là, je n'avais évidemment jamais envisagé de rejeter mon enfant si son développement ne correspondait pas à ce que les livres sur la petite enfance m'avaient promis (je ne l'envisage toujours pas, d'ailleurs). Mais une fois ce premier livre lu, mon besoin de savoir et de comprendre devient insatiable, presque agressif: j'ai à présent la mission de rassembler un maximum d'information pour m'assurer que mon enfant est, de fait, transgenre, et pour faire en sorte de lui donner un environnement aussi sûr que possible afin de grandir au mieux dans sa peau. J'ai accumulé les lectures: articles sur internet, livres (*Delusions of Gender* de Cordelia Fine, *Parenting Beyond Pink and Blue* de Christia Spears Brown, *Gender Born, Gender Made: Raising Healthy Gender-Nonconforming Children* de Diane Ehrensaft, *The Transgender Child: a Handbook for Families and Professionals* de Stephanie Brill et Rachel Pepper).

Face aux articles trop nombreux qui accusent les parents de pousser leurs enfants à se dire transgenres ou à ne pas se conformer aux normes établies pour chaque genre par la société, nous attendons que notre enfant initie les questions et les conversations. Un jour, Ella m'explique que si un jour, il existe une crème pour enlever la barbe et la moustache, elle l'achètera quand

elle sera adulte, "même si c'est très cher, Maman". Un autre jour, elle parle de devenir parent: "peut-être que je serai une maman, peut-être que je serai un papa, je ne sais pas encore."

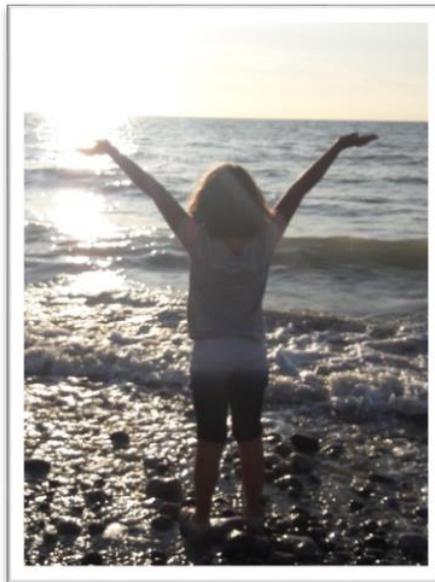
J'oscille souvent entre la patience et l'impatience, convaincue que si on pouvait savoir avec certitude qu'elle est transgenre, on pourrait guider et accompagner notre enfant de la manière la plus positive et la plus forte. Je me rends compte en écrivant ces mots que c'est moi que je cherche à rassurer, et le monde des adultes qui m'entoure, plus que mon enfant. Pendant ce temps, l'enfant en question grandit et s'épanouit sans retenue. Nous partons des Etats-Unis pour vivre deux ans en Allemagne, où Ella, dont le corps continue de s'allonger, a besoin de nouveaux vêtements, taille cinq ans. Il ne fait plus l'ombre d'un doute qu'elle aura des robes et des jupes, des collants et des petites sandales, des élastiques pour ses cheveux de plus en plus longs. Ce ne sont désormais plus des déguisements ou des vêtements pour l'intimité de notre foyer, ce sont les tenues qu'elle choisit et qu'elle porte en public. Sauf à l'école, où l'uniforme de garçon est de rigueur. Je garde quelques tenues "que les garçons portent en général" dans son placard, au cas où.

Nous entrons alors dans la phase "gender nonconforming": elle s'identifie toujours à un garçon, mais quiconque la rencontre pour la première fois voit une petite fille. Les nouvelles conversations se sont enclenchées: "Tu veux qu'on lui dise, à la serveuse, que tu n'es pas une mademoiselle?" Et les haussements d'épaules (avec un petit sourire), "Non, non, ce n'est rien, ça ne me dérange pas." Elle se met à éduquer les autres: les jouets de filles ou de garçons, ça n'existe pas. Il n'y a que des jouets -ou des habits, des goûts- que "les filles préfèrent en général", ou que "les garçons préfèrent en général". C'est plus long à dire, mais c'est plus précis. Pour aider, elle ajoute les guillemets avec les doigts en l'air. La conversation s'est étendue, et je me trouve soudain à répondre aux parents à l'école: des compliments pour laisser Ella s'exprimer comme elle le souhaite, des questions sur l'avenir, du prénom à la chirurgie, en passant par l'état civil et les hormones.

Parfois j'ai l'impression d'être devenue un expert.

Le plus souvent, je me sens inadéquate, mal préparée, pas assez réfléchie. On me demande si je suis sûre que c'est une fille, si à la place, je n'ai pas un fils homosexuel. Non, je ne suis pas sûre, et je commence enfin à me dire que ce n'est pas grave, de ne pas être sûre. J'entame une nouvelle quête: celle de trouver des familles comme la nôtre. Je pense que ça me fait du bien de formuler notre histoire, de mettre des mots dessus, et je ressens à présent le besoin d'en parler à des gens qui vivent dans des situations similaires. Il existe bien une association de familles et parents au niveau national, mais je ne parle pas suffisamment l'allemand.

« Elle se met à éduquer les autres : les jouets de filles ou de garçons, ça n'existe pas ».



A l'école, elle qui a maintenant sept ans est passée à l'uniforme prévu pour les filles, et ses copains et copines trouvent ce changement logique. Quand des enfants lui demandent, à la récré, si elle est une fille ou un garçon, elle répond que franchement, ça n'a pas d'importance. Elle ponctue avec un poing sur la hanche.

Et puis, nous partons nous installer aux Pays-Bas pour quelques mois.

Nous ne savons toujours pas si Ella sera transgenre pour toujours, mais avec ce nouveau déménagement, nous atteignons une autre phase dans son parcours: nous changeons ses prénom et pronoms trois mois avant de partir, juste chez nous, pour voir. Ella, bien entendu, est ravie.

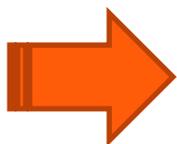
L'inscription à la nouvelle école internationale se fait sans encombre, et personne ne nous demande d'explications lorsque nous indiquons que notre enfant, garçon sur son passeport, est une fille. En outre, une coordinatrice d'éducation spécialisée me donne le nom d'un groupe de

psychologues pour enfants dont une équipe spécialisée dans le genre fait partie. C'est à la fois un plaisir d'enfin se trouver dans un environnement qui nous accueille de cette manière, et un effroi: nous voici en terre inconnue, nous avons un secret et c'est à nous de décider (ou plutôt, à Ella) à qui nous pouvons le confier. Est-ce bien ou mal de présenter notre enfant avec une identité qui ne correspond pas à son état civil officiel? Est-ce qu'on doit le révéler, et à qui? Avons-nous le droit, nous les parents, de prendre ces décisions à la place de notre enfant?

Au final, notre séjour aux Pays-Bas n'est pas suffisamment long, et nous voilà de nouveau en route pour un autre pays, cette fois-ci la Belgique. Je suis frustrée, nous étions si près d'un accompagnement professionnel! En emballant nos affaires, je sens mes angoisses remonter: est-ce qu'Ella sera accueillie à bras ouverts? Est-ce que je saurai expliquer notre cas sans en faire une montagne ni nous faire pousser sur le côté? Est-ce

que je vais trouver des familles comme la nôtre? Et puis, avec le temps qui passe (Ella n'a que / a déjà huit ans), est-ce que la puberté va s'annoncer trop tôt? Entre deux cartons, je me pose et je mesure l'étendue de notre chemin. Quelque part, vivre loin de nos familles et déménager plusieurs fois est propice à l'équilibre de notre enfant transgenre. Nous avons largué les amarres, pour un temps en tous cas, et nous pouvons permettre à Ella de s'explorer et de se trouver sans devoir être ancrée dans les principes de ceux qui pensent que nous avons tort de l'écouter. Cela m'aide à lâcher le besoin de contrôler et à laisser la place à mon enfant. Ce qui est important aujourd'hui, c'est qu'elle puisse s'exprimer et être entendue. Elle sait que nous l'aimons pour toujours, quoi qu'il arrive. ■

5 – Des familles



Parentalité - Interview de Catherine et Marianne – D&Jistes

Propos recueillis par Fabrice

D&J : D'où venez-vous ?

Catherine : Je viens de Vesoul en Franche-Comté. Mon père a été ouvrier chez Peugeot, ma mère était mère au foyer. C'était une petite famille car mes grands-parents sont morts assez tôt. J'ai une sœur de 6 ans plus jeune. J'étais une fille sérieuse, qui ne pensait qu'à ses études, et je suis devenue professeur de mathématiques. La logique était de fonder ensuite une famille, mais rien ne venait, je n'avais pas réellement de vie affective.

J'ai commencé à me poser des questions à l'âge de 26 ans et j'ai accepté mon homosexualité six ans plus tard, un beau matin de 2000, où je me suis levée et j'étais légère, toute la souffrance était partie ! J'ai alors pris contact avec l'association Exæquo en Champagne-Ardenne, qui m'a orientée vers David & Jonathan en 2001.

Marianne : Mon père était ouvrier, ma mère enseignante et j'ai trois sœurs. Nous vivions dans une très grande famille, avec beaucoup de cousins et cousines, et cinq générations qui se côtoient régulièrement, encore aujourd'hui.

J'ai accepté mon homosexualité de manière plutôt fluide. J'ai commencé à me poser des questions vers l'âge de 16 ans, et j'ai eu ma première copine à 17 ans. Je me disais qu'il fallait être ouverte d'esprit, et que l'on s'en fichait d'aimer un garçon ou une fille. Si j'ai accepté tout de suite mon homosexualité, en parler à mes proches et à ma famille a tout de même été un processus de plusieurs années.

D&J : L'homosexualité était acceptée dans vos familles quand vous étiez plus jeunes ?

Catherine : Je suis née en 1968. Dans ma famille, l'homosexualité était taboue. Lorsqu'un cousin, que je ne connaissais pas, est mort du Sida en 1986, mes parents en parlaient à voix basse.

« en 2000 c'était comme cela pour beaucoup : 'tu es homo, tu n'auras pas d'enfants' ».

Marianne : Pour moi, cela n'était pas la même décennie. Nous savions ce qu'était l'homosexualité, et nous en parlions parfois. Il n'était pas difficile de trouver des films ou des livres avec des personnages LGBT.

D&J : Vous vous êtes ensuite rencontrées. Comment s'est formulé le désir d'enfant ?

Marianne : J'avais depuis toujours le désir d'avoir des enfants. Quand j'ai fait mon coming-out à 18 ans, ma mère avait peur que cela ne signifie que je n'aurai jamais d'enfant. Je lui ai répondu que je n'étais pas d'accord, mais que nous en discuterions plus tard, car le moment n'était pas venu.

Catherine : Quand j'ai accepté mon identité sexuelle, une amie proche m'a dit « mais tu sais que tu n'auras pas d'enfant », en 2000 c'était comme cela pour beaucoup : « tu es homo, tu n'auras pas d'enfants ». Plus tard, j'ai eu une compagne qui a adopté un enfant

alors que nous étions en couple. Je l'ai accompagnée dans toutes les démarches administratives, et même jusqu'au Vietnam. J'ai élevé cet enfant durant deux ans et demi comme le mien. Suite à la rupture avec ma compagne, je n'ai

plus revu cet enfant, ce qui fut très douloureux pour moi. Quand j'ai rencontré Marianne, je ne pouvais pas imaginer avoir un autre enfant.

Marianne : Il a donc fallu que j'insiste un peu. Nous avons laissé mûrir les choses. Puis j'ai proposé à Catherine qu'elle porte l'enfant.

D&J : Il y avait alors plusieurs manières d'avoir un enfant : avec un donneur, avec un couple d'hommes, une PMA. Comment avez-vous fait le choix de la PMA ?

Marianne : La question d'être plus de deux ne se posait même pas pour moi. Pour Catherine et moi, il était évident que c'était le projet de notre couple, et que cela n'impliquait personne d'autre.

Catherine : Je ne voulais pas envisager une adoption car je savais quel était le parcours du combattant pour y arriver : obtenir l'agrément, l'adoption elle-même d'un-e pupille d'Etat en France ou d'un enfant à l'étranger. A l'époque, le mariage n'étant pas possible, il aurait fallu cacher l'existence de la deuxième personne, et une fois l'enfant là, le parent social n'était ni reconnu, ni protégé. La solution de la PMA était celle qui convenait le mieux à notre couple, avec nos vécus respectifs.

Marianne : Au départ, je n'avais pas pensé à l'adoption. J'étais jeune, en bonne santé, je n'avais pas de problèmes de stérilité. L'évidence, pour moi, pour avoir un enfant, c'était de le porter (moi ou ma



compagne). Dans ma tête, à l'époque, l'adoption était réservée à des personnes qui ne peuvent pas avoir d'enfant « naturellement ».

D&J : Comment s'est passée la PMA ?

Marianne et Catherine : Nous nous sommes tournées vers la Belgique, pour la proximité géographique et parce-que nous avons eu de bons échos de la part d'autres couples.

Catherine : Cela a été une période un peu compliquée matériellement, car il y avait beaucoup de route à faire. Les examens préalables étaient nombreux, lourds, voire intrusifs.

« Nous souhaitons que notre enfant puisse avoir accès à ses origines, si, un jour ».

Marianne : Il a aussi fallu trouver une gynécologue en France qui accepte de nous suivre. La PMA pour les couples de femmes étant interdite actuellement en France, la gynécologue prenait un risque en nous prescrivant les médicaments nécessaires et de plus, elle a dû suivre le protocole médical belge.

Ce que nous avons trouvé positif, par contre, c'est que, la PMA étant légalement encadrée en Belgique, chacune des étapes répondait à un protocole précis: par exemple, tout au long de notre parcours, des questions de bioéthique nous ont été posées. La décision devait être commune et écrite. C'était très intéressant, et rassurant, car cela nous a permis de nous poser les bonnes questions : donner anonyme ou semi-anonyme (possibilité pour l'enfant d'accéder à ses origines à sa majorité)? Que fait-on des embryons surnuméraires ? etc.

Nous avons décidé que Catherine porterait l'enfant, malgré ses 43 ans. Mais le professeur nous a expliqué que les chances de réussite seraient plus importantes avec des ovocytes plus jeunes. Il nous a dit, avec un sourire malicieux : « ce qui est très pratique dans un couple de femmes, c'est que vous avez la donneuse sous la main ! ». Et c'est comme ça qu'est né ce projet fou, que nous n'avions pas imaginé au départ: un

enfant de nous
2,
génétiquement
de moi,
physiologiquement de Catherine.

« Je vivais assez mal le fait qu'un juge puisse décider si, oui ou non, je pouvais être la mère de mon enfant ».

D&J : Comment s'est passé le choix du donneur ?

Marianne : En Belgique, les donneurs sont entièrement anonymes, comme en France. Mais nous souhaitons que notre enfant puisse avoir accès à ses origines, si, un jour, il en éprouvait le besoin. L'hôpital nous a donc orienté vers une banque de sperme danoise, car ce pays permet aux donneurs de choisir entre l'anonymat complet

ou semi-complet. Dans notre cas, nous n'avons pas connaissance de son identité, mais Clara pourra y accéder, si elle le souhaite un jour.

Ensuite, le choix s'est fait selon des caractéristiques d'abord médicales : le médecin nous avait précisé que le groupe sanguin devait être compatible avec celui de Catherine, que le sperme devait être de telle qualité (qui est différente pour une insémination³ et pour une fécondation *in vitro*⁴), ainsi que quelques caractéristiques physiques du donneur. Comme il était semi-anonyme, nous avons aussi eu accès à quelques informations sur son milieu socio culturel, et à une lettre de motivation manuscrite, dans laquelle il expliquait pourquoi il avait fait la démarche d'être donneur.

La suite des démarches, jusqu'à la fécondation, s'est bien passée, même si elle a parfois été épique ! Par exemple, pour la ponction d'ovocytes, il faut faire des échographies très régulièrement et



envoyer les résultats en Belgique. Un jour, on reçoit un appel de l'hôpital, qui nous dit « c'est bon », et là, il faut faire une dernière piqûre, et être en Belgique pour l'opération moins de 36h après : cela nécessite une bonne organisation, et une certaine souplesse de

l'employeur ! Ensuite, le suivi de grossesse a été fait en France, ainsi que l'accouchement, et tout s'est très bien passé.

D&J : En France, la femme qui porte l'enfant est juridiquement sa mère. Comment cela s'est-il passé pour l'autre mère ?

Marianne : Nous nous sommes mariées très peu de temps après la naissance, ce qui nous a permis de lancer très vite une procédure d'adoption. Cette période, en plein débat sur le mariage pour tous, n'a pas été facile : il y avait beaucoup de craintes que l'adoption soit refusée (cela avait été le cas à Nanterre et à Marseille), et je vivais assez mal le fait qu'un juge puisse décider si, oui ou non, je pouvais être la mère de mon enfant. Alors que, moralement, intellectuellement et même génétiquement, elle était ma fille depuis le 1^{er} jour.

A la naissance, je n'avais aucun statut, aucune existence officielle. Le personnel de la maternité a été super et m'a toujours considérée comme le deuxième parent, mais, au moment de la déclaration de naissance, Catherine était déclarée comme mère célibataire. On lui a

3 L'insémination artificielle est une technique de reproduction assistée consistant à placer du sperme dans l'utérus sans qu'il y ait de rapport sexuel.

4 La fécondation *in vitro* est une technique de PMA par un transfert d'embryon.

remis un livret de famille de femme seule, avec un enfant. Plus tard, quand nous nous sommes mariées, nous avons eu un deuxième livret de famille, avec nos deux noms, mais sans mention de l'enfant.

« Alors que n'importe quel homme peut, le jour de la naissance, aller déclarer l'enfant à la mairie, et être automatiquement reconnu comme père, même s'il n'est pas le père biologique ! ».

Catherine avait donc 2 livrets : un de mère célibataire, et un de femme mariée sans enfant. C'était ridicule et violent, pour le deuxième parent que j'étais.

Catherine : Alors que n'importe quel homme peut, le jour de la naissance, aller déclarer l'enfant à la mairie, et être automatiquement reconnu comme père, même s'il n'est pas le père biologique !

Marianne : En Belgique, la présomption de parentalité s'applique automatiquement, pour tous les couples, c'est tout de même plus simple ! C'est-à-dire que, sauf déclaration contraire, le conjoint ou la conjointe de la femme qui accouche est automatiquement reconnu comme le deuxième parent.

Catherine : La démarche d'adoption a pris un an. Maintenant, nous avons enfin un seul livret de famille, qui mentionne Clara comme fille de Catherine et de Marianne. Cela a été une très grande émotion. D&J : Votre fille a maintenant quatre ans et demi, vous pose-t-elle des questions ?

Marianne : Elle pose peu de questions. Elle sait qu'elle a deux mamans, c'est sa réalité. Avec l'école, elle a pris conscience du fait qu'il y avait d'autres modèles familiaux. Nous lui avons expliqué qu'il existe plein de sortes de familles différentes : des familles avec deux papas, avec deux mamans, avec un papa et une maman, une maman seule...

Il n'y a pas de tabou sur ses origines, nous répondons simplement à toutes ses questions, sans pour autant les devancer. Par exemple, elle sait que c'est Catherine qui l'a portée dans son ventre, et aussi qu'un Monsieur a donné la petite graine pour qu'elle puisse naître... Elle sait, avec des mots d'enfants, raconter d'où elle vient. L'autre jour, une adulte qui ignorait notre situation, lui a dit qu'elle se trompait forcément, qu'elle ne pouvait pas avoir deux mamans. Heureusement, elle s'en est amusée et nous a simplement dit : « elle ne savait pas, la dame ! » Ce qui nous soucie, c'est l'ignorance des personnes autour d'elle. Surtout les adultes, car les enfants ne se posent même pas la question. A l'école, ça se passe très bien.

« Il n'y a pas de tabou sur les origines de notre fille, nous répondons simplement à toutes ses questions, sans pour autant les devancer ».

D&J : Comment ont réagi vos proches et votre entourage ?

Marianne : Je pense que mes parents ont eu un peu de mal à comprendre que je puisse me sentir pleinement mère, même sans avoir porté l'enfant. C'est assez nouveau, tout cela, et je conçois bien que cela puisse être compliqué au départ. Même si, intellectuellement, il n'y a jamais eu chez eux ni jugement ni rejet ; intimement, cela est peut-être plus difficile à appréhender. J'ai la sensation que le fait que Clara porte mes gênes a pu aider mes parents, mes grands-parents, à se sentir pleinement grands-parents.

Catherine : Pour ma sœur, cela n'a posé aucun problème. La naissance de notre fille m'a rapprochée de mon père. Je lui ai simplement dit :

« Papa, tu vas être grand-père ! ». Je crois que ça a été une grande joie pour lui. Il s'occupe maintenant beaucoup de sa petite-fille. J'ai assez peu de contact avec le reste de ma famille, paternelle comme maternelle (mes cousins sont disséminés dans toute la France et nous n'avons pas eu depuis longtemps, l'occasion de se retrouver tous). Je ne sais pas ce qu'ils savent et comprennent de tout cela, en tous cas, je n'ai jamais eu de remarque.

D&J : Comment cela se passe-t-il dans votre paroisse ?

Marianne : Nous avons fait notre démarche de PMA en plein dans la période où la « Manif' pour tous » était très virulente. Cela a créé une tension qui n'aurait peut-être pas existée dans un autre contexte. Catherine : Plus tard, quand les paroissiens ont vu grandir notre fille, qu'ils l'ont vu courir, s'amuser, chanter, ils ont cessé de s'interroger et ne voient en elle que ce qu'elle est : une petite fille pleine de vie et de joie. Depuis peu, nous avons déménagé et nous sommes arrivées dans une paroisse plutôt « tradi », qui s'était beaucoup engagées dans les manifestations de 2013 contre le mariage pour tous. Cela complique un peu les choses. Ils n'ont pas l'air de se poser

trop de questions par rapport à Clara. Elle est là, et c'est tout. Ce qui les gêne, c'est que Marianne et moi soyons mariées. Ils acceptent notre présence à la messe, si possible discrète, mais refusent pour l'instant toute implication de notre part dans les célébrations.

Marianne : Certains paroissiens semblent avoir beaucoup de craintes, de méconnaissance et d'incompréhension autour de l'homosexualité. De notre côté, nous avons quelques appréhensions par rapport à l'éducation religieuse que nous souhaitons donner à Clara. Nous ne



voulons pas qu'elle subisse le rejet ou qu'elle entende des réflexions inappropriées sur sa famille, mais nous sommes attachées à ce qu'elle puisse vivre son parcours de foi et de chrétienne, comme tous les autres enfants de la paroisse. Nous sommes donc vigilantes, tout en essayant de rester dans une attitude de dialogue, d'écoute et de respect. Nous espérons que le temps et la connaissance mutuelle feront le reste.

D&J : Le fait de séparer la sexualité de la procréation, est-il une question pour vous ?

Catherine : A partir du moment où deux femmes ou deux hommes font l'amour, on sait qu'il n'y aura pas d'enfant, on sépare la sexualité de la procréation.

Marianne : Pour moi, la procréation est d'abord une question de transmission. Et j'ai toujours pensé que le simple fait de donner la vie ne suffit pas à faire un parent. La procréation est donc, pour moi, assez naturellement déconnectée de la sexualité. Certes, nous sommes des mammifères, appelés à se reproduire pour que l'espèce perdure, mais nous sommes surtout des êtres humains, avec une réflexion, une perception de la transmission, du rôle de parent et de celui d'enfant, qui va bien au-delà de la simple reproduction.

L'acte sexuel n'est finalement qu'une part infime du processus de procréation. Dans notre cas, le fait de devenir parents est détaché de notre sexualité, mais il y a tout de même eu plusieurs niveaux de transmission de la vie : j'ai donné mes ovocytes, Catherine a porté notre fille, et aujourd'hui, nous l'éduquons ensemble.

D&J : Vous êtes chrétiennes toutes les deux. Quelle place a la parentalité dans votre spiritualité ?

Marianne : C'est encore la question de la transmission : qu'est-ce que l'on veut donner à notre enfant : quelles valeurs transmettons-nous ? Quelle éducation ?

Quelles armes intellectuelles pour lui permettre de grandir ? Quelle vision du monde ?

Et puis il y a un peu de la question métaphysique : Quelle trace je laisse sur la terre, qu'est-ce qui restera de moi - et de celles et ceux qui m'ont précédé-e-s - dans cet enfant, puis dans les générations qui suivront ?

Catherine : Quand j'étais célibataire, je passais davantage de temps dans des activités spirituelles. La spiritualité est en moi. J'en ai moins

« Pour moi, la procréation est d'abord une question de transmission ».



« Un très grand nombre d'études menées montrent qu'il n'y a pas de différence notable liée au fait qu'un enfant soit éduqué par un couple hétéro ou homo, et c'est d'ailleurs ce que nous expérimentons au quotidien ».

conscience maintenant, mais je me sens accompagnée. Il y a donc forcément de la spiritualité dans ma manière d'être avec notre fille.

Lorsque nous avons voulu être parents, nous étions dans un processus hyper médicalisé, très encadré, très accompagné. C'était le savoir-faire de la médecine humaine. Puis à un moment, il y a eu l'intervention divine, la vie. On m'a implanté deux embryons : l'un est parti, l'autre est resté. Pourquoi je n'ai pas perdu les deux, pourquoi les deux ne sont-ils pas restés, pourquoi celui-là ? Il y a toujours là un mystère. Même dans une PMA, Dieu est présent et agit.

Marianne : Etre parent interroge sans cesse notre condition d'être spirituel. Depuis sa conception, je suis fascinée par le développement de notre enfant. Sous nos yeux, nous voyons se construire un être humain : aujourd'hui, notre fille grandit, commence à raisonner, à argumenter, à affirmer sa volonté propre, son indépendance. C'est fascinant, et c'est en même temps une très grande responsabilité. Ma foi et mes valeurs me guident sur le chemin de la parentalité.

D&J : Le débat sur la PMA pour les couples de femmes s'ouvre en France. Que pourriez-vous dire à d'autres couples de femmes qui auraient ce projet ?

Marianne : Il n'y a pas un désir de reproduction et d'enfant qui serait légitime pour les couples hétérosexuels, et pas pour les couples homosexuels. Ce désir, s'il se manifeste, est naturel, c'est la vie.

Cette pulsion de vie fait que l'on surmonte toutes les difficultés. Il ne faut pas se décourager face à la montagne à gravir. Je pense que, pour tout parent en devenir, c'est la même chose : il faut se faire confiance,

écouter cette voix au fond de soi. Et ne laisser personne décider à sa place de ce qui est bon ou pas pour soi et pour sa famille.

Un très grand nombre d'études menées montrent qu'il n'y a pas de différence notable liée au fait qu'un enfant soit éduqué par un couple hétéro ou homo, et c'est d'ailleurs ce que nous expérimentons au quotidien. Nous avons une petite fille heureuse et épanouie.

Je crois que ce qui peut être destructeur pour un enfant, c'est le mensonge. Il est important que la vérité ne soit pas cachée. Dans le cas d'un couple de femmes qui réalise une PMA, la vérité est forcément dite. On ne peut pas s'abriter derrière l'illusion de la paternité, comme c'est souvent le cas pour les couples hétéro qui

passent par la procréation médicalement assistée. Pour deux femmes, l'enfant, le plus souvent, connaît son histoire, et ses origines. C'est beaucoup plus rarement le cas dans les couples dits « conventionnels ».

Je crois que l'ouverture de la PMA à toutes les femmes peut avoir un effet vertueux pour tous sur l'évolution de la bioéthique et de la

« L'absence du père, dans le cas d'un couple de femmes, est une projection de personnes qui ne peuvent pas imaginer d'autres types de familles que la famille hétéro classique ».

notion de parentalité.

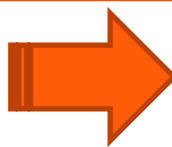
D&J : Les opposants à la PMA pour les couples de femmes parlent d'absence du père. Qu'en pensez-vous ?

Marianne : L'absence du père, dans le cas d'un couple de femmes, est une projection de personnes qui ne peuvent pas imaginer d'autres types de familles que la famille hétéro classique. C'est un fantasme que de penser qu'il y a une forte absence dans la vie de l'enfant. Ce n'est pas comme si l'enfant grandissait avec un père, qui disparaîtrait ensuite.

La réalité, c'est qu'il n'y a pas d'absence. Il y a la présence autour de notre enfant, et depuis sa naissance, de deux parents qui l'aiment, la présence de référents masculins et féminins : des grands-pères, des grands-mères, un parrain, une marraine, des oncles, des tantes, des cousins, des amis, etc.

Notre enfant s'inscrit dans toute une généalogie. Bien sûr, la question des origines existe, mais d'une part, elle n'est pas liée uniquement à la personne du « père » ; et d'autre part, ce qui permet à l'enfant de grandir et de s'épanouir, c'est d'abord l'amour de ses parents.

Catherine : Cela me fait penser au cas des enfants adoptés. Ils ont parfois besoin, en grandissant, de connaître leurs origines, mais, dans la plupart des cas, ceux qu'ils désignent comme leurs parents, ce sont bien ceux qui les ont éduqués. ■



Interview de Martine Gross

Propos recueillis par Nicolas

Je suis Martine Gross, sociologue au CNRS, et j'ai consacré la plus grande partie de mes travaux en sociologie à l'homoparentalité, aux familles constituées par des pères gays ou des mères lesbiennes. Je me suis aussi penchée sur le vécu de croyant-e-s chrétien-ne-s ou juif-ve-s homosexuel-le-s. Je vis depuis plus de trente ans avec Patricia, nous avons à nous deux quatre enfants et six petits-enfants. J'ai été la première présidente du Beit Haverim, groupe juif LGBT de France, il y a quarante ans ([lien](#)). J'ai été engagée pendant près de 20 ans dans l'association des parents et futurs parents gays et lesbiens (APGL – [lien](#)) dont j'ai été co-présidente pendant quatre ans, puis responsable de sa commission recherche. Au CNRS comme à l'APGL, j'ai essayé de faire émerger un champ de recherches sur l'homoparentalité, car quand j'ai commencé à me pencher sur cette question il y a vingt ans, il n'y avait aucune publication scientifique sur ce sujet.

Je ne suis pas devenue sociologue comme la plupart des gens qui le sont. J'ai une formation de psychologue clinicienne et d'informaticienne. Au moment où j'ai dû abandonner mon travail de psychologue clinicienne, je me suis investie à l'APGL et j'ai organisé avec d'autres un colloque en 1999 sur le sujet des familles gays et lesbiennes, dont j'ai dirigé la publication des actes. Cela a été le premier livre scientifique sur l'homoparentalité publié en France. C'est cela qui m'a permis de bifurquer vers les sciences sociales. J'avais un poste d'informaticienne au CNRS et grâce à cet ouvrage, j'ai obtenu d'être affectée en 2000 à un laboratoire, le centre d'études interdisciplinaires du religieux. La directrice de ce centre, Danièle Hervieu-Léger, m'a permis d'abandonner l'informatique et m'a confié une première recherche sociologique sur les institutions religieuses et les nouvelles familles, les nouvelles formes de filiation.

C'est ainsi que mes premières enquêtes dans le cadre de ce centre ont porté sur le discours des rabbins français sur l'homoparentalité⁵, et sur les baptêmes catholiques en contexte homoparental⁶. J'avais

⁵ Les rabbins français et l'homoparentalité, *Archives de sciences sociales des religions*, 2007 ([lien](#))

⁶ « Baptêmes catholiques en contexte homoparental », in *La modernité rituelle* (sous la dir. Erwan Dianteill, Danièle Hervieu-Léger, Isabelle Saint-Martin) L'Harmattan, décembre

dans le cadre de l'APGL commencé à mener des enquêtes par questionnaire sur les familles homoparentales.

C'était complètement pionnier à l'époque en France. A l'APGL, on avait recensé plus de 250 publications sur les parents gays et lesbiens et leurs enfants dans le monde en 1997, mais il n'y en avait aucune en France. Aujourd'hui, il existe tout un champ de recherche sur l'homoparentalité en France, plusieurs thèses, des postes universitaires, des centaines de publications, de nombreux étudiants et chercheurs confirmés s'intéressent à ce sujet. Si on veut connaître ce sujet, on a maintenant de la documentation abondante en sociologie, en anthropologie, en psychologie...⁷ On a les moyens d'être bien informé; la documentation scientifique existe. Maintenant, je ne dirais pas que la société française connaît bien le sujet.

Je vois à présent émerger de nouvelles thématiques de recherche parce que les familles homoparentales elles-mêmes évoluent. Il y a beaucoup plus de couples de femmes qui se tournent vers la procréation médicalement assistée (PMA) et de couples d'hommes qui se tournent vers la gestation pour autrui (GPA), et il y a moins de coparentalité⁸, ou de familles recomposées. Il y a aussi un peu plus de couples de femmes qui ont recours à un donneur connu⁹. Ces thèmes nouveaux permettent d'aborder des questions qui ont plus trait à l'anthropologie de la parenté en général, et pas seulement à des sujets spécifiques de l'homoparentalité. Par exemple certaines femmes qui ont recours à un donneur connu plutôt qu'à la PMA disent qu'elles veulent renseigner plus tard leur enfant sur ses origines. On rejoint là le débat sur l'anonymat du don de sperme et le droit d'accès à ses origines. On va aussi s'intéresser aux relations avec la parenté élargie : est-on grands-parents de la même manière d'un enfant qui est relié biologiquement à soi ou pas ? Ces sujets vont éclairer les normes de l'hétéroparentalité à leur tour. Les recherches sur l'homoparentalité font désormais partie de l'anthropologie de la parenté ou de la sociologie de la famille. Elles permettent d'aborder les représentations sociales concernant la famille, les définitions que l'on se donne de la paternité et de la maternité et de cerner plus précisément le rôle des normes de genre. Des études sont aujourd'hui menées sur les familles homoparentales sur les mêmes thématiques que celles des enquêtes nationales de l'INED ou de l'INSEE. Les familles homoparentales étant plus nombreuses qu'autrefois, ces



études permettent une perspective comparative concernant par exemple l'organisation des tâches parentales, domestiques, du budget¹⁰. Des études sur le développement des enfants au sein des familles homoparentales¹¹ voient le jour à l'instar de celles menées depuis plus de 30 ans à l'étranger.

Ce qui émerge aujourd'hui comme thème de recherche, c'est celui des transgenres et de la transparentalité. On n'en parlait pas du tout, il n'y avait pratiquement rien dessus. Il est en train de se passer là ce qui s'est passé il y a vingt ans avec l'homoparentalité.

Sur tous ces sujets, il y a vraiment une évolution de la société française. Le sondage IFOP que vient de publier « La Croix »¹² est révélateur, montrant qu'il y a une grande majorité des Français favorables à l'ouverture de la PMA à toutes les femmes. Cela fait plusieurs années que les sondages montrent cette évolution de l'opinion des Français sur ce sujet. Il y a même une certaine stabilité depuis 2014 environ. Le changement de législation a beaucoup joué, à partir du vote du PACS et bien sûr du mariage civil et de l'adoption pour tou-te-s, même si l'homophobie n'a pas disparu, loin de là, comme le rappellent les rapports annuels de SOS Homophobie



([lien](#)). Aujourd'hui, peu de gens ne connaissent pas de couple homo marié dans leur environnement. Cela fait partie de la société. Les enquêtes menées par l'INED¹³ sur la sexualité des Français montrent qu'il y a de plus en plus de gens qui considèrent que l'homosexualité est une façon de vivre sa sexualité comme une autre.

⁷ Voir Gross, M. (2007). Quand et comment l'homoparentalité est-elle devenue un objet « légitime » de recherche en sciences humaines et sociales? *Socio-logos*, 2. [lien](#)

⁸ Un couple d'hommes et un couple de femmes qui décident d'avoir un enfant ensemble.

⁹ Voir Gross, M., Courduriès, J., & deFederico, A. (2014). Le recours à l'AMP dans les familles homoparentales : état des lieux. Résultats d'une enquête menée en 2012. *Socio-logos*, 9. Retrieved from [link](#)

¹⁰ Pour un état des lieux des études menées sur l'homoparentalité, voir « L'homoparentalité et la transparentalité au prisme des sciences sociales : révolution ou pluralisation des formes de parenté » *Enfances, familles, générations*. ([lien](#)).

¹¹ <https://homoparent.hypotheses.org/>

¹² [lien](#).

¹³ Voir Bajos et Bozon, Enquête sur la sexualité en France, 2008

Ce changement de mentalité dans la société a en retour un impact sur les homosexuel-le-s eux/elles-mêmes, sur leur estime de soi. C'est un cercle vertueux : on a moins besoin de se cacher, on s'estime davantage à même de fonder une famille, de transmettre ce qu'on a reçu de ses parents, la vie, des valeurs, l'amour et l'affection. On ne

« Aujourd'hui, on voit arriver des jeunes gens, des jeunes femmes, de moins de 25 ans [...] qui ne trouvent plus que c'est incompatible, d'être homo et parent, et c'est lié au renforcement de l'estime de soi ».

se le permettait pas auparavant parce qu'on avait l'impression que c'était l'un ou l'autre ; on pensait qu'on ne pouvait pas être homosexuel et être parent, ou alors on devait passer par la case mariage avec une personne de l'autre sexe et on vivait son homosexualité de manière cachée. Ceux qui arrivaient à l'APGL il y a vingt-cinq ans, c'étaient surtout des hommes, d'une quarantaine d'années, qui étaient mariés avec une femme, qui avaient des enfants, et qui voulaient vivre leur homosexualité et se demandaient comment le dire à leurs enfants, à leur épouse, qui s'apprêtaient à divorcer et ne savaient pas trop comment vivre tout cela. Et aujourd'hui, on voit arriver des jeunes gens, des jeunes femmes, de moins de 25 ans, qui disent venir voir comment ça se passe parce qu'un jour ils/elles voudraient être papas ou mamans. Ils/elles ne trouvent plus que c'est incompatible, d'être homo et parent, et c'est lié au renforcement de l'estime de soi.

On assiste à une pluralisation des modèles familiaux. Dans les années soixante, il n'était quasiment pas possible d'avoir des enfants hors mariage. Le mariage définissait la famille. Aujourd'hui, ce qui définit davantage une famille, c'est le fait d'avoir des enfants. La majorité des enfants naissent hors mariage. Cela a commencé avec le divorce par consentement mutuel en 1975. Puisqu'on peut ainsi divorcer, on peut avoir une autre vie conjugale, recomposer une famille. Parallèlement se développait l'adoption, le recours à la PMA... Le lien biologique, le lien juridique et le lien social ne s'incarnent plus dans un homme et une femme mariés, qui ont procréé leurs enfants et les élèvent au sein de leur foyer. Aujourd'hui, ces liens peuvent s'incarner sur des têtes différentes. L'homoparentalité est quelque chose qui vient révéler cela, qu'il y a plusieurs dimensions dans la parenté, qui ne coïncident pas toujours. On peut être parent sans avoir de lien biologique, les familles homoparentales l'illustrent parfaitement. On a longtemps lutté pour le droit à la différence, on cherche davantage aujourd'hui le droit à l'indifférence. Les familles homoparentales sont

des familles comme les autres. Ce sont des parents avec les mêmes soucis, les mêmes inquiétudes, les mêmes relations avec leurs propres familles, les mêmes célébrations, les mêmes rituels. Il n'y a pas de rupture anthropologique.

Je pense que les femmes s'autorisent davantage à se considérer comme deux mamans. Il y a une vingtaine d'années, quand j'interviewais des couples de femmes qui souhaitaient avoir des enfants, elles me disaient qu'elles seraient une maman et sa compagne, parce que cela n'était pas possible d'être deux mamans. Une seule des deux se faisait appeler maman par l'enfant. Il y a vraiment une évolution frappante de ce point de vue. Aujourd'hui, les couples de femmes s'autorisent à se faire appeler toutes les deux « maman ». Avec le mariage et la possibilité d'adopter l'enfant que l'autre a mis au monde, l'enfant peut avoir deux mamans.

Du côté des papas, on observe une évolution encore plus notable. Il y a vingt ans, le projet parental était le plus souvent celui de l'un des deux hommes du couple gay. Aujourd'hui, il y a le plus souvent des projets parentaux à deux, comme dans les couples de femmes. Elles ont été les pionnières, et eux s'autorisent désormais à être deux pères, à temps plein, dès le plus jeune âge de l'enfant. Ils font partie des « nouveaux pères », qui placent la paternité dans le relationnel affectif avec l'enfant plutôt que dans les représentations habituelles du pourvoyeur de revenu, de lien avec le monde extérieur, ou de l'autorité.

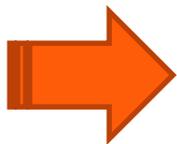
Parmi les thèmes de recherche à approfondir aujourd'hui, il y a la question du recours des couples de femmes à un donneur connu, et celle des femmes qui acceptent d'être gestatrices pour un couple d'hommes : quels types de relations naissent entre ces personnes et les enfants qui naissent ainsi ? Parmi les études consistant à suivre les enfants nés une même année, il y en a qui inclue avec le même protocole des enfants nés dans des familles homoparentales. Mais il

y a encore trop peu d'études sur les enfants nés par gestation pour autrui au sein d'un couple d'hommes. Ce champ de recherche reste à approfondir. ■



« Le lien biologique, le lien juridique et le lien social ne s'incarnent plus dans un homme et une femme mariés, qui ont procréé leurs enfants et les élèvent au sein de leur foyer. Aujourd'hui, ces liens peuvent s'incarner sur des têtes différentes ».

5 – Des regards de praticiens



Interview d'Etienne : psychologue – D&Jiste

Propos recueillis par Fabrice

D&J : D'où viens-tu ?

Etienne : Je suis Parisien d'origine et vis à Quimper depuis 2009. Ma famille était catholique pratiquante. Mon père était commandant de police, et ma mère était au foyer. J'ai un frère et une sœur. Ma famille a su cheminer et accepter beaucoup de choses par rapport à l'homosexualité. Je suis maintenant marié avec un homme.

D&J : Qu'est ce qui t'a poussé à t'orienter vers la psychologie durant tes études ?

Etienne : Au départ, j'en avais ras le bol de l'enseignement général, et j'ai été marqué par la philosophie, en particulier par la notion d'inconscient. Je me suis inscrit en psycho, ce qui a abouti à ma situation professionnelle.

D&J : Quel est ton parcours vis-à-vis de l'homosexualité ?

Etienne : J'ai eu beaucoup de chance dans mon parcours, mais pour autant cela n'a pas été simple. J'ai éprouvé de l'attirance et des sentiments pour des garçons très tôt, même avant la puberté. Evidemment je ne savais pas trop de quoi il s'agissait, ni si tous les garçons ressentaient la même chose. C'était un peu éprouvant et flou, mais je me disais que j'avais la vie devant moi pour voir cette

« Il m'a fallu du temps pour admettre que c'était définitif et exclusif, et pour parler d'homosexualité. J'ai eu la chance d'être aimé par mes parents, qui n'ont pas compris au départ ce qui leur arrivait, mais qui ont été présents et c'était important ».

question. Au fil du temps, cette attirance s'est transformée en désirs physiques, à l'adolescence. Il m'a fallu du temps pour admettre que c'était définitif et exclusif, et pour parler d'homosexualité. J'ai eu la chance d'être aimé par mes parents, qui n'ont pas compris au départ ce qui leur arrivait, mais qui ont été présents et c'était important. Et j'ai eu la chance de vivre des relations amoureuses belles et fortes,

qui ont fait que je puisse me reconnaître, m'aimer et m'accepter comme je suis. Je suis maintenant marié, depuis 2015, avec Gabriel, que j'ai rencontré il y a dix ans. Cela contribue à ce que je suis, car partager un amour est une des plus belles choses qu'on puisse trouver dans l'existence.

« Le travail du psy, c'est donc d'aider la personne à trouver ses réponses elle-même, progressivement ».

D&J : Aujourd'hui, où travailles-tu ?

Etienne : Je suis psychologue clinicien en libéral, je reçois des patients à mon cabinet, et aussi en milieu hospitalier à temps partiel pour des gens qui sont malades d'un point de vue somatique. C'est un hôpital généraliste, pas un hôpital de santé mentale. A mon cabinet, je reçois toutes sortes de personnes, femmes et hommes, de tous âges, chacune avec son histoire particulière et qui vient chercher de l'aide. On ne peut pas faire de généralités,

mais il y a souvent un lien avec la vie affective en général, pas seulement amoureuse, un lien aux émotions, à la sensibilité, à côté de la raison et de l'intellect.

D&J : Comment travailles-tu ? Jusqu'où un psychologue peut-il aller ?

Etienne : Ce n'est jamais très facile de parler de sa sexualité. Mon expérience est que c'est l'écoute du psy qui libère la parole des patients, lorsqu'ils se rendent compte que le cabinet du psy n'est pas un endroit où on juge ce qu'ils vivent, ce qu'ils ressentent, mais que c'est un lieu où ils peuvent en parler pour aller mieux. A moins que cela soit puni par la loi, ce que les gens font de leur sexualité, je m'en fiche. Cela m'arrive de rencontrer des patients LGBT qui ont des questions ou des difficultés liées à leur orientation sexuelle ou à leur identité de genre. Le travail consiste toujours à accompagner les questionnements au cas par cas, en suivant le rythme propre à chacun, et à mettre à jour les mécanismes par lesquels la personne ne s'accepte pas, pour mieux comprendre ce qui fait souffrance.



AMOURS INTERDITS

Souvent, ce n'est pas moi qui décide jusqu'où on va, cela dépend de la demande du patient, c'est lui qui a envie ou qui accepte d'aller plus loin ou pas. C'est le patient qui décide si on va travailler ponctuellement sur un symptôme qui fait problème ou si on va chercher un peu plus loin les racines, souvent inconscientes de tout cela. Cela peut prendre plus de temps, mais ce n'est pas moi qui le décide. Le psychologue ne peut pas être dans le pouvoir. C'est même parce qu'il ne fait pas de prescription qu'il redonne du pouvoir et de l'autonomie au patient, le pouvoir de penser par lui-même, de choisir.

« Pour moi, la sexualité adulte n'est pas foncièrement différente de l'affectivité en général. La vie affective est partout et la sexualité génitale en est une déclinaison ».

Il y a des techniques d'écoute, car ce qu'on est en droit d'attendre d'un psy c'est d'abord qu'il sache écouter, et pas forcément qu'il donne des réponses, qui ne seraient jamais que les siennes propres s'il se voyait dans une situation semblable à celle du patient. Le travail du psy, c'est donc d'aider la personne à trouver ses réponses elle-même, progressivement. Je travaille en écoutant beaucoup ce qui se passe en moi et en considérant que ça parle du patient. Je travaille avec ça en lui parlant de mes associations, de ce qui me vient. Souvent, un psy se tait, cela peut être assez douloureux et quand c'est le cas il vaut mieux le dire. Les difficultés qu'on éprouve face au silence sont souvent une source précieuse pour comprendre ce qui se passe en nous et qui agit à notre insu. Le silence, ça se travaille donc aussi.

D&J : Comment définirais-tu la sexualité ?

Etienne : Je pense qu'au-delà des pratiques sexuelles, c'est tout ce qui a trait aux émotions et qui fait vibrer, les sentiments, les fantasmes, la rêverie, y compris des choses qui ne sont pas forcément conscientes et qui de ce fait agissent beaucoup en nous. Je pense par exemple aux sentiments de culpabilité ; on peut se sentir coupable sans le savoir, et cela peut avoir des effets redoutables. Beaucoup de pys se réfèrent à la psychanalyse, dans laquelle le sexuel n'est pas le génital, mais l'organisation du rapport au monde dès la naissance. La sexualité, dans cette orientation, est perçue de manière beaucoup plus générale. Le développement psycho-sexuel de l'enfant passe par des phases de découvertes successives, qui sont des stades de sexualité prégénitale, avant la puberté : le stade oral de la découverte de la sensorialité, le stade anal de la motricité volontaire, etc. sont des étapes qui vont déterminer la construction psychique et le développement de la sexualité et de la personnalité, en fonction de ce que l'enfant va vivre durant ces périodes.

« Ce qui est alors important, c'est d'aider la personne à prendre conscience qu'elle est l'objet d'une forme de violence, qu'elle est entamée dans son être, sa liberté, et que cela n'est jamais anodin ».

Pour moi, la sexualité adulte n'est pas foncièrement différente de l'affectivité en général. La vie affective est partout et la sexualité génitale en est une déclinaison. La manière de vivre sa sexualité est construite par tout le reste. Le propre de l'espèce humaine est de venir au monde de manière

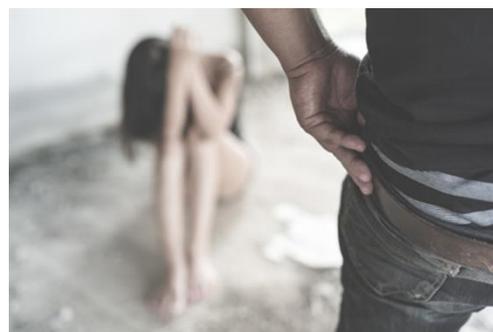
prématurée, en étant incapable de se débrouiller tout-e seul-e ; on naît très dépendants de notre environnement, à la différence des autres animaux, aussi bien sur le plan physique que sur le plan affectif. Les interactions avec l'environnement et notamment les adultes dont on dépend, les parents, cela va déterminer beaucoup de choses par la suite. Il n'y a donc que des situations singulières, c'est difficile de faire des généralités. Il me vient toutefois quelque chose à l'esprit : j'ai observé que pas mal de personnes hétéros passent par des phases d'attirance homosexuelle, sans que cela remette en cause leur orientation hétérosexuelle principale. Les femmes en parlent plus facilement que les hommes, semble-t-il. Cela va dans le sens de la notion freudienne de bisexualité psychique : puisque nous sommes depuis la naissance entourés et aimés par des femmes et des hommes,

nous avons en nous des attirances à la fois homo et hétérosexuelles. Mais une fois devenus adultes, le refoulement est passé par là et la plupart d'entre nous ont une orientation sexuelle exclusive.

D&J : Comment abordes-tu les situations de violence ?

Etienne : Les patients disent ce qu'ils peuvent ou veulent bien dire, on ne les connaît jamais tout à fait. Dans ce que j'entends, il y a beaucoup plus de violences

psychologiques, verbales, ou d'emprise, que de violences sexuelles. Ces différentes formes de violence sont



une manière de traiter l'autre plus tout à fait comme une personne mais comme une sorte d'objet, qui est niée dans son autonomie, dans son désir, dans ses besoins. Cela n'est pas rare de l'observer dans des relations de couple ou familiales. Ce qui est alors important, c'est d'aider la personne à prendre conscience qu'elle est l'objet d'une forme de violence, qu'elle est entamée dans son être, sa liberté, et que cela n'est jamais anodin. Les gens le banalisent parce qu'ils ne se rendent pas compte à quel point c'est violent. Mon travail c'est de les aider à voir à quel point c'est dégradant pour eux. La conséquence, c'est qu'ils repèrent mieux les situations où ils sont victimes, où ils ne sont pas respectés. Ils apprennent à refuser certaines attitudes à leur endroit, à parler avec leur conjoint de ce qui se passe, voire à mettre un terme à la relation.

Certaines femmes se demandent si elles ont le droit de refuser certaines pratiques ou demandes sexuelles de leur conjoint. Le travail c'est de les amener à se dire que leur corps leur appartient et que personne n'a à leur dicter leurs goûts. Elles ne doivent pas se sentir coupables ou fautives parce qu'elles sont

mariées. Elles doivent conclure qu'elles n'ont pas à se forcer, et que leur désir est aussi respectable que celui de leur conjoint.

D&J : Quel rôle joue ton parcours personnel dans ton travail ? Comment arrives-tu à garder la bonne distance ?

Etienne : Le fait d'être homosexuel m'a aidé à entendre parler de différentes formes de sexualités et de pratiques sexuelles. Si j'avais été dans un cadre plus conventionnel, je ne sais pas si j'aurais eu cette tolérance sur le plan de la sexualité. Mais ce n'est pas uniquement cela qui m'a conduit à commencer une analyse. Ce travail personnel a été très important pour m'apprendre à me connaître, à être plus heureux, à m'aimer davantage et à me faire confiance. Car pour faire ce boulot, il faut être un peu inconscient ! Je crois que j'ai des bagages suffisants pour recevoir des personnes et les entendre parler de ce qui les fait souffrir. J'ai

« Quand on arrive à avoir une sexualité épanouie en tant qu'adulte, quand on accepte de l'explorer, de la vivre, de lever certaines inhibitions, on va mieux dans son corps et dans sa tête. C'est une dimension de l'identité ».

abandonné ces idées de toute puissance, qu'il faudrait connaître toute la psychanalyse depuis ses commencements et dans tous ses courants (!).

Je me sers de mes émotions plutôt que je m'en protège, car c'est un indicateur de la relation et de ce que la personne est en train de me faire vivre. Cela parle d'elle, de son histoire et de sa problématique, et cela me sert à éclairer la personne de ce qui est à l'œuvre. Je travaille avec un superviseur, à qui je parle de mes patients en psychothérapie pour qu'on y réfléchisse à deux. Dans ce métier, on travaille avec nos connaissances mais aussi avec nos fragilités, là où cela fait mal, on peut se servir de nos faiblesses pour comprendre l'autre et être en empathie. Ce métier m'a fait revoir certains a priori, par exemple sur des personnalités difficiles ou agressives ou dévorantes.

Ce sont des personnes qui vont mal et qui n'arrivent pas à avoir des échanges de meilleure qualité avec les autres. Je suis moins dans le

jugement, et plus bienveillant par rapport au fait que les gens qui sont difficiles à vivre sont des gens qui vivent difficilement.



Quelques fois, la rencontre ne se fait pas et on ne continue pas. Cela ne veut pas dire que le psy n'est pas compétent, c'est plutôt que les coordonnées de l'un et de l'autre ne correspondent pas. Il faut une relation de confiance pour que la personne fasse un chemin en psychothérapie. Parfois, j'ai eu le sentiment de ne pas avoir réussi à aider quelqu'un, mais en même temps je ne suis pas dans sa tête et je ne peux pas savoir ce qu'il ou elle aura trouvé dans nos entretiens. Et inversement... C'est un peu un mystère.

D&J : En fait, aborder la question de la sexualité, n'est-ce pas d'abord parler de la relation à l'autre ?

Etienne : Oui, absolument. Quand on arrive à avoir une sexualité épanouie en tant qu'adulte, quand on accepte de l'explorer, de la vivre, de lever certaines inhibitions, on va mieux dans son corps et dans sa tête. C'est une dimension de l'identité. Et effectivement, la construction de l'identité est étroitement liée à la relation à l'autre. C'est d'abord dans le regard et le sentiment d'autrui vis-à-vis de moi que se posent les premiers fondements de l'identité.

D&J : Et toi, as-tu découvert ou compris « l'origine » de l'homosexualité ?

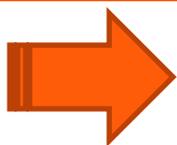
Etienne : En ce qui concerne l'homosexualité, mon travail d'analyse

« D'une manière générale, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de comprendre l'origine de son homosexualité, on risque de perdre du temps et cela veut dire quelque part qu'on ne l'accepte pas. Il est plus utile d'essayer de la vivre ».

m'a permis de comprendre à partir d'indices comment mon homosexualité a pu se construire en moi. Ce n'était pas la question que je me posais au départ, mais cela a été l'une des découvertes de ce travail d'analyse. D'une manière générale, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de comprendre l'origine de son homosexualité, on risque de perdre du temps et cela veut dire quelque part qu'on ne l'accepte pas. Il est plus utile d'essayer de la vivre.

Je suggère à certains patients qui sont suffisamment solides d'entreprendre ce travail qui peut être long et déstabilisant, mais pour d'autres, je m'en tiens à une amélioration, une réduction des symptômes, un meilleur équilibre et un apaisement, sans aller trop loin parce que je pense que ce n'est pas indiqué pour tout le monde et pas à tout moment. ■





Interview d'Alexandre : sexologue - D&Jiste

Propos recueillis par Jean-Louis

D&J : Bonjour Alexandre, peux-tu te présenter ?

Alexandre : J'ai 41 ans, je suis gay et je le sais depuis que je suis petit. Je me souviens qu'à l'école primaire, mon institutrice a été remplacée en cours d'année par un jeune instituteur que j'aimais beaucoup. J'étais véritablement troublé quand il me regardait ou me croisait dans le couloir. Je regardais également les grands frères de mes copains quand ils venaient les chercher après la classe, ils me plaisaient. J'étais amoureux des héros de ma jeunesse comme Zorro ou Davy Crockett

et je ne m'identifiais pas à eux comme pouvaient le faire les petits garçons hétérosexuels. Je trouvais simplement les hommes beaux. J'aimais surtout les garçons plus âgés que moi (15-30 ans) et je découpais par exemple les photos des acteurs dans les magazines télé.



La sexualité a pris très vite une place importante notamment dans mes fantasmes de jeune garçon. Je me souviens que j'aimais regarder les hommes nus ou en slip de bain sur les plages, faisant fonctionner mon imaginaire à plein traitement.

Au collège, en 5^{ème} et 4^{ème}, j'ai découvert les revues pornos et mon attrait pour les hommes s'est confirmé, en même temps c'est à cette période que j'ai commencé à subir le harcèlement et les violences homophobes au collège puis au lycée. Après le bac, je suis parti en vacances en Allemagne en voyage linguistique, et pour la première fois je découvrais les boîtes et les bars gays. J'ai d'ailleurs découvert

« Adulte, j'ai toujours eu une vie sexuelle active et c'est sans doute grâce à la sexualité et à la pulsion de vie inhérente que j'ai pu combattre une longue dépression due à un harcèlement moral violent que j'ai subi dans la vie professionnelle ».

la sexualité dans ce contexte, j'avais 18 ans. Ensuite j'ai fait deux ans de classe préparatoire HEC, je travaillais beaucoup et ma vie sexuelle se calait uniquement sur les périodes de vacances. Lorsque j'ai été

reçu en école de commerce, j'ai commencé à sortir beaucoup dans le « milieu gay ». Je me suis rendu compte que je plaisais ; et cela m'a permis de regagner de la confiance et de l'estime de soi ; le « milieu » gay m'a donné des retours positifs qui m'ont fait du bien. Je suis

« La sexualité est un concept très vaste qui va bien au-delà de la génitalité ; cela part de l'identité de la personne, et s'étend à la dimension affective, aux attitudes et aux comportements que l'on adopte par rapport aux autres ».

ensuite devenu adhérent du Mag (association de jeunes LGBT) où j'ai rencontré pleins d'amis gays.

Jusqu'à 30 ans, je n'ai pas connu de relations stables ; j'avais peur de l'engagement et j'ai commencé une psychothérapie analytique à 26 ans qui m'a aidé à me construire, m'a permis de me connaître, et m'a donné le goût de la psychologie. A 35 ans j'ai repris des études en psychologie à l'université par correspondance, et j'ai ensuite été formé à la psychopathologie pendant deux ans dans une école fondée par un disciple de Lacan. En parallèle, j'ai suivi une formation en sexologie pendant deux ans également.

D&J : Pourquoi ce choix professionnel en reconversion vers la psychothérapie et la sexologie ?

Alexandre : Je voulais que comme moi, d'autres puissent faire un chemin qui leur permette d'aller mieux. J'aurais aimé plus jeune être accompagné par un psy et pouvoir me confier sur mes préférences. J'aimerais pouvoir accompagner notamment les personnes homosexuelles qui se trouvent isolées comme les jeunes gays et lesbiennes mais aussi les personnes homosexuelles âgées qui ne se retrouvent pas forcément dans le « milieu ».

Adulte, j'ai toujours eu une vie sexuelle active et c'est sans doute grâce à la sexualité et à la pulsion de vie inhérente que j'ai pu combattre une longue dépression due à un harcèlement moral violent que j'ai subi dans la vie professionnelle. La sexualité m'a permis de rester vivant au fond de la dépression mais je suis cependant ensuite tombé dans une sorte d'addiction sexuelle.

Prenant conscience de ce dérapage, j'ai voulu comprendre les mécanismes de ma sexualité et de la sexualité en général. Ce n'est donc pas par hasard que j'ai choisi de me former à la sexologie, mais toujours avec l'envie de pouvoir aider les autres.

D&J : C'est quoi le concept de sexualité ?

Alexandre : C'est un concept très vaste qui va bien au-delà de la génitalité ; cela part de l'identité de la personne, et s'étend à la dimension affective, aux attitudes et aux comportements que l'on

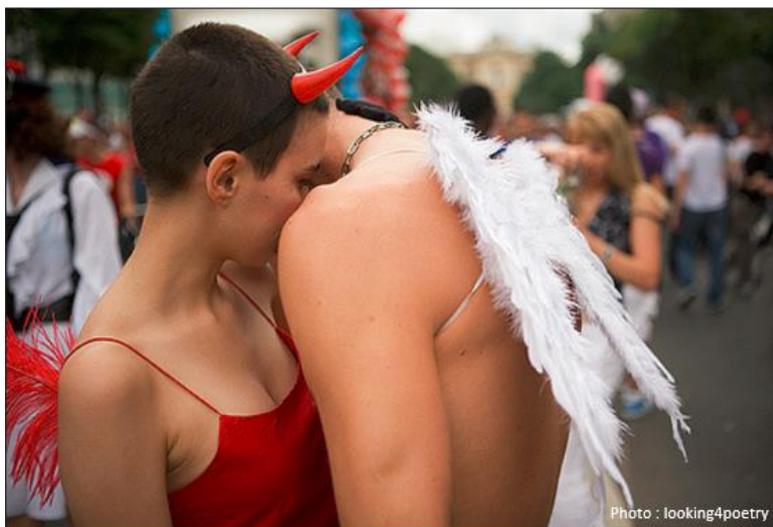
« La sexualité est d'abord une pulsion de vie et elle évolue en permanence comme quelque chose de vivant ».

adopte par rapport aux autres. J'avais le souhait de me comprendre mais aussi de comprendre les autres, les amis qui me

parlaient de leur sexualité étaient autant hétéros qu'homos, femmes ou hommes avec des questions très variées. Grâce à cette formation, j'ai acquis les outils pour comprendre les mécanismes psychiques de la sexualité.

Lacan nous invite à nous interroger sur le « qui suis-je » dans le regard de l'autre. La sexualité peut nous permettre de répondre en partie à cette question. En effet, notre sexualité sert également à

nous définir puisqu'elle nous permet aussi d'exister. Elle peut être l'expression de l'amour que l'on porte à une autre personne mais pas toujours. Dans l'idéal du couple le sexuel s'insère dans la dimension affective mais c'est loin d'être toujours le cas. Là où les hommes aiment, ils ne peuvent désirer, et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer disait Freud. Nous pouvons donc séparer sexualité et affectivité et ce



fut mon cas lorsque j'étais dans une période d'addiction sexuelle, utilisant l'autre comme un objet au service de mon propre plaisir et réciproquement. J'ai d'ailleurs pris conscience des raisons de ce comportement sexuel addictif, j'utilisais la sexualité comme un antidépresseur et un anxiolytique et cela m'a permis de survivre.

Mais où est ce que je me situe ?

- si la sexualité s'exprime comme un besoin, celui-ci est irréprouvable et répétitif, c'est le cas de l'addiction. La volonté est alors court-circuitée par la pulsion qui supprime toute liberté. L'autre est un objet pour moi, il a une dimension utilitaire.

- si la sexualité est l'expression d'un désir pour quelqu'un, elle peut être vécue dans le cadre d'une relation avec une personne, et participer à la construction de notre rapport à l'autre et à son altérité. Je tiens d'ailleurs à préciser que l'autre, quelque-soit son sexe est toujours un autre pour moi.

Le passage du besoin au désir grâce à cette prise de conscience m'a permis de me réapproprier ma sexualité. Je suis revenu à une sexualité affective plutôt qu'uniquement pulsionnelle. La sexualité pulsionnelle est cachée dans notre société, elle doit rester dans l'ombre ; ce n'est pas par hasard que les bordels et les « backrooms »

(arrière salles) où s'exprime cette sexualité sont des endroits sombres, impersonnels et dissimulés. Chez les gays, la sexualité pulsionnelle est beaucoup plus directe que chez les hétérosexuels ou les lesbiennes et cela est dû, je pense, à la particularité de la libido masculine. J'ai fait le choix de vivre tous mes fantasmes ; j'ai essayé progressivement toutes les pratiques et postures qui me faisaient envie afin de satisfaire ma curiosité. J'y ai été sans me perdre et sans culpabilité, en sachant là où je voulais aller et en explorant en toute conscience mes zones d'ombre et ce qu'elles avaient à me faire comprendre.

La sexologie est la psychologie de la sexualité ; par son apprentissage, j'ai pu interroger et comprendre mes fantasmes et attirances ainsi que ceux des autres. L'expression que l'on va choisir pour sa sexualité est le reflet de notre histoire et de nos traumatismes. La sexualité peut être un moyen, comme tout autre comportement, pour tenter de les dépasser.

Cela fait une douzaine d'années que je suis à D&J avec une régularité et une intensité variables dans le temps. La spiritualité peut donner du sens à la sexualité et permet de changer le regard sur soi-même et sur l'autre. Il s'agit de passer d'un cadre où l'on est objet à celui de sujet (à l'inverse du « plan cul »), afin de considérer l'autre avec tout le respect qu'on lui doit. La notion de chasteté s'inscrit d'ailleurs dans cette démarche, à ne surtout pas confondre avec la continence. La

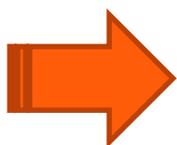
sexualité est d'abord une pulsion de vie et elle évolue en permanence comme quelque chose de vivant. Mais elle est intimement liée à la pulsion de mort, l'apparition du SIDA brouillant les pistes et les limites entre les deux.

Aujourd'hui, j'ai plus confiance en moi qu'autrefois grâce au travail que j'ai fait sur moi et cela a généré un changement dans le style d'hommes que je rencontre. Les garçons qui m'intéressent ne sont plus ces hommes toxiques qui désormais ne m'attirent plus et je ne rencontre plus le même type de personnes. Il n'y a plus cette dimension impérieuse et



urgente de la rencontre sexuelle qui s'impose à moi, je préfère maintenant prendre le temps de la rencontre afin de découvrir l'autre dans sa singularité. ■

6 – Evolution des mœurs et l'acceptation des LGBT



Interview de Gérard - D&Jiste

Propos recueillis par Nicolas

Je m'appelle Gérard, j'ai 63 ans, je suis Alsacien, je viens d'un milieu ouvrier. Je suis l'aîné d'une famille de huit enfants. J'ai découvert mon homosexualité à quinze ans, mais je ne l'ai réellement acceptée que vers l'âge de trente ans. La première chose dont j'ai le plus souffert, cela a été par rapport à ma culture religieuse. Je me savais « condamné » par ce qu'on m'avait enseigné, et il était impossible d'en parler à l'époque, sinon j'aurais été considéré comme un paria. J'ai perdu mes parents alors que j'avais tout juste vingt-trois ans. Mes parents n'ont jamais rien su de mon homosexualité. J'ai entre autres travaillé aux automobiles Peugeot à Mulhouse, où j'étais analyste qualité, c'est-à-dire que je contrôlais les voitures qui sortaient de l'usine pour être vendues. J'ai commencé à travailler à l'âge de seize ans, et je suis parti à la retraite dès que j'ai pu. Je suis aujourd'hui célibataire, sans enfant, et je suis membre de D&J depuis 1981. Je suis aussi membre d'Autre Regard ([lien](#)), AIDES ([lien](#)), SOS Homophobie ([lien](#)), et je suis engagé dans ma paroisse, je suis catholique pratiquant. Je fais partie de l'équipe d'accueil des familles en deuil et les aide à préparer les cérémonies. Ma paroisse est très ouverte, et dans la communauté de paroisse on sait que je suis gay et cela ne pose pas de problème.

Quand j'ai compris que j'étais attiré par les garçons, je n'ai pas pu en parler. J'étais servant de messe dans ma paroisse depuis l'âge de sept ans, mais à seize ans je me suis dit alors que ça ne collait plus... Je priais souvent, et je recevais ce qui m'arrivait comme une sorte de malédiction et que j'étais condamné à vivre avec cela. Au fond de moi, je savais que je ne faisais de mal à personne, mais j'aimais différemment. Au catéchisme, à l'école primaire, j'ai été très marqué par deux des dix Commandements, "Tu ne feras pas d'impuretés" et "Tu n'auras pas de désir impur volontaire", cela m'avait énormément marqué. J'étais donc quelqu'un d'« impur », mais il était hors de question d'en parler à un prêtre. Je me suis donc éloigné de l'Eglise à seize ans, car je sentais bien qu'elle n'était pas prête à nous accepter.

« Au début des années soixante-dix, on lisait des horreurs, des articles relataient des expériences dans des laboratoires sur des homosexuels, pour savoir pourquoi ils étaient homos ? si c'était une perversité ? on pratiquait sur eux la lobotomie, c'était effrayant, donc on ne pouvait absolument pas en parler. »

Dans les journaux à l'époque, au début des années soixante-dix, on lisait des horreurs, des articles relataient des expériences dans des laboratoires sur des homosexuels, pour savoir pourquoi ils étaient homos ? si c'était une perversité ? on pratiquait sur eux la lobotomie, c'était effrayant, donc on ne pouvait absolument pas en parler.

Mes premières relations, je les ai eues avec un voisin de palier de mon âge, qui avait du succès avec les filles, mais avec qui je passais du bon temps, on avait des attouchements, on allait dans la cave de l'immeuble, ou dans un champ de maïs ou un chantier, et je ne voyais personne d'autre, c'était très agréable et cela a duré plusieurs années. A dix-neuf ans je suis parti à l'armée, et à mon retour, mon ami voisin s'est marié et nous nous sommes perdus de vue.



Lorsque je vivais encore chez mes parents, vers l'âge de 17/18 ans, je me souviens d'une émission qui parlait d'homosexualité à la télévision, « Les dossiers de l'écran ». Je ne me reconnaissais absolument pas dans le genre et la manière assez caricaturale dont on était perçus à l'époque. Je ne pouvais rien dire, mais je faisais très attention à ne pas être "découvert".

A l'armée, c'était le supplice de Tantale, je jouais les hétéros de base

pour ne pas me faire remarquer. Je suis tombé amoureux d'un copain de régiment qui m'a fait une déclaration enflammée l'avant-veille de mon départ, et j'en ai énormément souffert. Il était comme moi et on n'osait pas se l'avouer. Je l'ai pleuré longtemps après la « quille ». J'en suis encore ému aujourd'hui. Plus tard il m'arrivait de lire le magazine « Union » qui parlait de la sexualité. En 1979, il y a eu un article d'entretien entre le sénateur Caillavet et André Baudry, président d'Arcadie, groupe homosexuel français, qui parlaient d'« homophilie » comme on disait à l'époque. J'ai écrit à André Baudry, qui m'a mis en contact avec des membres alsaciens du mouvement. Je suis resté à Arcadie, jusqu'à son apogée en 1982. C'est à Arcadie que j'ai fait la connaissance de Pascal A. et c'est lui qui m'a parlé de l'existence de D&J, qui était née à partir de gens issus d'Arcadie et qui étaient chrétiens comme moi. J'ai continué à aller à Arcadie quelque temps, puis j'ai timidement rejoint le groupe de D&J

Mulhouse qui venait juste de naître. C'est ainsi que j'ai fait partie des pionniers du groupe mulhousien. Nous étions une poignée. J'avais cependant une crainte, c'est que D&J ne soit une sorte de secte et je n'étais pas très sûr de moi. Je ne rencontrais aucun garçon, ma vie était un grand vide. A Arcadie comme à D&J, je ne me sentais pas à l'aise, car tous ces garçons étaient de bonne famille, bien éduqués,

avaient souvent fait des études, et moi j'étais fils d'ouvrier et je me disais « *il n'y a pas d'homos chez les ouvriers* » ! Au tout début de D&J Mulhouse, il nous arrivait d'aller assister à des réunions de D&J à Strasbourg chez André Brien, qui nous recevait fort aimablement mais cela parlait un peu trop théologie et je n'y comprenais rien.

J'étais déçu. Heureusement qu'à D&J-Mulhouse, on était une bonne bande de copains très différents. Le premier responsable du groupe, Pascal A, que je vois toujours, m'a appris énormément de choses et notamment la musique classique car c'est un grand mélomane. Mon tout premier copain, je l'ai rencontré lors des Journées annuelles de rencontre (JAR) de Dourdan en 1983. C'était aussi un Alsacien, nous nous sommes fréquentés six mois. Et puis arrive la fin des années 80 et c'est alors que la chape de plomb du SIDA nous est tombée dessus. Une fois de plus, il n'était plus du tout possible de parler de son homosexualité, car on était tout de suite soupçonné d'avoir le SIDA. En 1984 je vivais avec un autre garçon qui est également venu à D&J, nous sommes restés ensemble cinq ans et nous étions un couple fidèle. Je pense que cela nous a sauvés, car quand on s'est séparés, nous avons tout à fait conscience qu'il fallait se protéger. Parce que des copains j'en ai enterrés, j'en ai pleuré pas mal... A D&J, j'ai activement participé aux réunions sur le SIDA (chantier « Espoir 2000 ») et je me suis réconcilié avec ma foi. C'est en grande partie grâce à Roger M. que je suis revenu vers l'Eglise. Roger était le curé de ma paroisse et il suit notre groupe depuis sa création.

Roger m'a permis d'en parler à ma paroisse, mais il m'a fallu beaucoup de temps pour y arriver... J'avais fait mon coming-out dans ma famille au moment où je vivais en couple, et j'ai eu de la chance, je n'ai pas eu à souffrir d'homophobie avec mes frères et sœurs. Mes parents étaient décédés à ce moment-là, et c'est ma petite sœur qui m'a dit « *l'essentiel, c'est que tu sois heureux et que tu puisses aimer, car tu as le droit d'aimer comme tout un chacun* ». Cela a été extraordinaire ! J'avais même réussi à en parler à mes collègues de travail, car je sentais qu'ils s'en doutaient et que je devenais leur tête de turc, ils me faisaient des petits coups en douce, cela ne pouvait pas durer. Je n'ai pas voulu me laisser faire et je suis venu un jour leur dire « *maintenant ça suffit !* » Certains ont été très surpris. Je n'ai pas

fait mon coming-out avec ma hiérarchie, car je savais que je pourrais être grillé dans mon avancement, dans mon évolution de carrière.

Grâce à D&J, il y a quelques années, j'ai pu bénéficier d'une formation afin de faire des interventions en milieu scolaire, pour lutter contre les discriminations et notamment contre l'homophobie. Je suis très

content de pouvoir apporter cette information et cette ouverture aux jeunes dans notre société d'aujourd'hui.

A présent, après le parcours que j'ai eu, quand j'observe les jeunes homos, je leur trouve une certaine insouciance. Cela ne les intéresse pas tellement le combat que nous avons eu à mener. Je ne suis pas là pour rabâcher, mais quand il m'arrive de leur parler du passé, je vois bien que cela ne les intéresse pas. Pourtant, c'est important tout ce qui s'est passé, s'ils peuvent vivre ce qu'ils sont aujourd'hui on y est tout de même un petit peu pour quelque chose ! Je ne veux pas d'hommage, ce n'est pas le sujet, mais il est important qu'ils sachent qu'il a fallu qu'on se batte. Je n'étais pas particulièrement militant, mais on l'était en entrant dans un mouvement LGBT, en participant aux « Lesbian & Gay Prides », puis aux Marches des fiertés

LGBT. Cela a été un événement pour moi la première fois, j'en ai pleuré de voir ces centaines de gars et de filles dans les rues de Paris ! Cela a été inoubliable, malgré la présence du SIDA. J'ai l'impression que les jeunes se comportent de manière un peu insouciance, voire irresponsable, par rapport à la prévention des maladies sexuellement transmissibles en général aujourd'hui. Certains vivent au jour le jour, savent qu'on peut vivre avec la PrEP⁽¹⁴⁾. Cela me fait un peu peur. Je suis toujours effondré quand un proche m'annonce qu'il est séropositif. Cela a été terrible, j'ai toujours beaucoup de mal à l'accepter, on a fait tellement de choses contre cela, on a fait le « patchwork des noms » pour se souvenir... Cela me met hors de moi. Vieillir ne me fait pas peur, je suis à la retraite depuis trois ans et je n'ai jamais fait autant de rencontres ! Je vois des gens partir autour de moi, des gays très seuls, des gays qui désespèrent, des gays malades, cela me trouble et m'inquiète un peu, mais je n'ai pas du tout envie d'aller dans une maison de retraite pour gays... Je vais volontiers dans les bars gays, les discothèques gays, mais pour autant je n'ai pas envie de vivre dans un ghetto gay. Et je ne désespère pas de rencontrer demain l'âme sœur ! ■

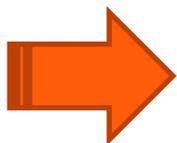


Front de libération homosexuelle - 1970

14 La prophylaxie pré-exposition (PrEP) est une nouvelle stratégie de prévention du VIH. Son principe est simple : il s'agit de proposer à une personne qui n'a pas le VIH, qui n'utilise pas systématiquement le préservatif lors de ses rapports sexuels et qui

est à haut risque de contracter le VIH, un médicament actif contre ce virus afin de réduire voire d'empêcher le risque de le contracter ([lien](#)).

7 – Vu d’ailleurs



Interview de Tatiana

Propos recueillis par Nicolas

Je m’appelle Tatiana, j’ai 31 ans, et je suis Russe. Je me trouve aujourd’hui en transition entre la Russie-Saint-Petersbourg et la France. Je suis née en Russie, je suis chrétienne et militante LGBT. En Russie, j’ai coordonné le groupe chrétien LGBT « Nuntiare et Recreare » et j’ai travaillé pour une agence informatique. Je suis aussi membre bénévole du bureau du Forum européen des groupes chrétiens LGBT, et j’anime des événements tels que la « Fête Queer »¹⁵ ou le festival de cinéma « Side by Side » (« Côte à côte ») de Saint-Petersbourg.

Ma compagne est Française, elle vit à Paris. Ma mère, ma grand-mère et ma sœur vivent dans une petite ville près de Saint-Petersbourg. Elles savent pour moi mais elles ne veulent pas en parler. Ma mère me soutient dans ce que je fais, dans mes projets, mes idées, mais nous ne discutons de tels sujets personnels. En fait, nous ne sommes pas très proches, parce que j’ai déménagé à Saint-Petersbourg à l’âge de seize ans pour entrer à l’Université.

Mon histoire commence...

Quand j’ai eu seize ans, j’ai eu la Grâce de la Foi et j’ai commencé ma vie chrétienne. A dix-neuf ans, je suis tombée amoureuse d’une femme et j’ai compris que j’étais lesbienne. Cela a changé ma vie, y

compris au plan spirituel. Cela m’a amenée à devenir une militante LGBT. Je ne peux pas dire que ma

« Un jour, ma grand-mère m’a donné une boîte de cornichons, pour que je l’emmène avec moi, et j’ai dit : ‘mais je n’aime pas cela’, et elle a dit : ‘ce n’est pas pour toi, c’est pour ta femme...’ ».

découverte de mon homosexualité a été très difficile pour moi, je me suis sentie soulagée. Je suis née dans l’ancienne URSS, dans une petite ville, et le mot « lesbienne » n’existait pas dans ma vie. Je n’aurais jamais pu imaginer que quelque chose comme cela pourrait m’arriver. Toutes mes amies fréquentaient des garçons et avaient des relations avec eux, elles avaient l’air si heureuses dans leur couple ! J’ai essayé moi

aussi, mais je ne me suis pas sentie à l’aise. Tout ce qui était écrit dans les romans comme « Anna Karenine » ou « Guerre et Paix » (de L. Tolstoï) avec de magnifiques scènes d’amour, je ne me suis jamais sentie comme cela. Alors j’ai pensé que quelque chose n’allait pas en

moi. Et quand j’ai compris que j’étais lesbienne, j’ai réalisé que ce



n’était pas le cas, et que ce qui n’allait pas c’était la société autour de moi. Alors je me suis sentie vraiment heureuse !

Ma famille

En fait, je n’ai pas vraiment parlé à ma famille. Quand j’ai amené ma première petite amie avec moi

dans ma famille, ils ont commencé à réaliser quelque chose sur moi. Ma mère et ma grand-mère ont toujours été très gentilles avec mes petites amies. Je pense qu’elles l’acceptent tout simplement. Je me

souviens qu’un jour, ma grand-mère m’a donné une boîte de cornichons, pour que je l’emmène avec moi, et j’ai dit : « mais je n’aime pas cela », et elle a dit : « ce n’est pas pour toi, c’est pour ta femme... ». J’ai eu beaucoup de

chance avec ma famille, parce qu’ils m’ont non seulement acceptée, mais ils acceptent aussi mes rêves, comme de venir vivre en France. Ma mère accepte ma décision, et elle m’aide, elle me soutient pour cela. Elle m’a laissée partir pour une autre ville dès l’âge de seize ans...

Mes ami-e-s

¹⁵ Queer est un mot anglais signifiant « étrange », « peu commun », « bizarre ». Ce terme est apparu dans les années 1980 pour regrouper les identités non-

conventionnelles (LGBT, soit les personnes non hétéronormées) sous un même terme (NDLR).

Mon « coming out » (*sortie du « placard »*) avec mes ami-e-s à Saint-Petersbourg s'est bien passé. A l'Université, l'une des meilleures d'Europe de l'Est, j'étais entourée de gens intelligents, qui m'acceptaient très bien. En fait certain-e-s de mes camarades de classe attendaient que je fasse mon « coming out », parce qu'ils étaient plus futés que moi. Après cela, j'ai fait mon « coming out » à mon travail, où il y avait déjà quelques lesbiennes, donc cela n'a pas été un problème. L'âge moyen était de vingt-cinq ans, mes collègues étaient bien éduqués, voyageaient beaucoup, alors faire mon « coming out » n'a pas été un problème.

Ce que nous savons de la sexualité en Russie

En Russie, nous n'avons pas d'éducation sexuelle, c'est interdit. L'Eglise orthodoxe russe ne permet aucune éducation sexuelle. Nous n'avons que des leçons de biologie et d'anatomie au lycée. Je me souviens que j'ai lu des livres pour jeunes filles, qui décrivaient les principales différences

entre les hommes et les femmes. Mais il n'y avait rien sur l'orientation sexuelle. Mon idée sur la sexualité était assez difficile, parce que je ne savais rien de la diversité de genre et de



l'orientation sexuelle. A seize ans, j'ai trouvé des informations sur internet. Bien sûr, je savais tout sur le « safe sex » (*sexe protégé*) et ces choses-là, mais il n'y avait rien sur la santé sexuelle au lycée. Nous apprenions la contraception et les préservatifs dans les livres. J'ai acheté mes premiers préservatifs à seize ans. Mais la plupart des filles ne savaient rien. Une de mes camarades de classe est devenue enceinte au lycée et a accouché après son bac. L'éducation à la santé sexuelle pour les femmes est cruciale, c'est un gros problème, en particulier chez les gens ruraux et peu éduqués. Il y a beaucoup d'orphelinats, pour des enfants sans parents, mais en fait leurs parents sont en vie, ils ne peuvent simplement pas s'en occuper parce qu'ils ont des problèmes de santé, d'alcoolisme, de prison ou autres...

Les hommes sont les hommes, les femmes sont les femmes...

J'ai eu à supporter du machisme et de la violence des hommes, mais je n'ai jamais été violée, alors je pense que j'ai eu beaucoup de chance. Mais bien sûr du harcèlement sexuel, des tentatives de violence physique, comme chaque femme. J'ai eu de la chance parce que les gens autour de moi à l'Université étaient éduqués et non violents.

Quand je suis venue en France pour la première fois, j'ai été choquée par le fossé culturel (*avec la Russie*). J'ai eu des difficultés à trouver des informations sur mes transports par exemple, alors qu'en Russie, les trains ne sont jamais en retard ! La France me paraît si illogique et étrange ! Je suis une personne assez logique, toute chose a une

« Quand j'ai découvert à dix-neuf ans que j'étais lesbienne, j'ai compris qu'une religion avec beaucoup de lois n'est pas une bonne religion, et que je n'avais pas à suivre tout ce que disent les prêtres ».

raison. Et pour les questions sexuelles, les Français sont très différents des Russes : les hommes ont une meilleure apparence, ils prennent soin d'eux-mêmes beaucoup plus qu'en Russie. En revanche, je ne vois pas beaucoup de différences entre les femmes de France et de Russie. Je pense toutefois que les femmes russes ont davantage d'opportunités de carrière que les femmes françaises, car elles ont reçu des libertés plus tôt au XX^{ème} siècle, en particulier au début de la Révolution russe de 1917, avant que les Bolcheviks prennent le pouvoir. La société française est restée assez patriarcale.

La sexualité féminine en Russie

Nous devons d'abord nous rappeler que la Russie est très étendue et diverse, avec de nombreuses nations, traditions et degrés de liberté. On ne peut pas comparer une femme éduquée de Moscou avec une fille en Tchétchénie ou Ingouchie, ou même d'un village au milieu de la Russie. On ne peut pas comparer la liberté de filles riches dans les grandes villes avec la liberté des plus pauvres dans de petites cités. Mais je pense que le fossé ville-campagne, riche-pauvre ou éduqué-e/illettré-e existe partout dans le monde.

Les femmes en Russie jouissent d'une forme de liberté sexuelle, mais en secret. Elles ne sont pas autorisées à en parler ouvertement. Elles doivent rester célibataires jusqu'au mariage, puis elles ne doivent avoir de relations sexuelles avec personne d'autre que leur mari, et

« En Russie, nous n'avons pas d'éducation sexuelle, c'est interdit. L'Eglise orthodoxe russe ne permet aucune éducation sexuelle ».

surtout pas avec une autre femme ! Mais la plupart des femmes ne suivent pas ces règles. La pression sociale est beaucoup plus forte dans

les petites villes. Si vous êtes mariée sans enfants, vous allez avoir du mal à trouver un travail car l'employeur va craindre que vous tombiez enceinte et partiez en congé maternité tout en étant payée.

Sexualité et religion

Je suis protestante, de tradition luthérienne, mais avec une culture orthodoxe. La liturgie orthodoxe ne correspond pas à ma spiritualité, je me sens plus proche de la simplicité de la tradition protestante. En

France, j'ai visité une église américaine et j'ai été vraiment heureuse de voir des femmes pasteures. D'après mon expérience, je crois que

« Je pense toutefois que les femmes russes ont davantage d'opportunités de carrière que les femmes françaises, car elles ont reçu des libertés plus tôt au XXème siècle ».

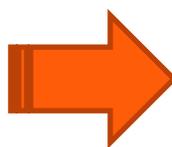
les lesbiennes ont moins de difficulté avec leur identité religieuse que les hommes gays. Quand j'ai découvert à dix-neuf ans que j'étais lesbienne, j'ai compris qu'une religion avec beaucoup de lois n'est pas une bonne religion, et que je n'avais pas à suivre tout ce que disent les prêtres. Je n'ai pas été élevée avec la religion, mais je l'ai découverte par moi-même. Je croyais que Dieu aime les personnes bonnes, alors je ne me suis jamais sentie mal. J'ai préféré faire confiance à mes actes plutôt qu'aux mots des prêtres, qui sont d'abord des hommes, souvent non éduqués.

J'ai pu comprendre tout ceci grâce aux chances que j'ai eues. La première est l'éducation. J'ai eu la chance de naître dans une famille où l'éducation avait une grande valeur. Cela m'a donné la possibilité d'entrer dans une bonne Université, de découvrir le monde, d'apprendre l'anglais, etc. La plupart des gens en Russie n'ont pas cette chance, 72% des gens n'ont pas de passeport international, et ne voyagent donc jamais.

J'ai eu des opportunités que la plupart des filles russes n'ont pas. Que pourrais-je dire à des filles russes ? D'abord, si vous pensez que quelque chose ne va pas chez vous, vérifier les personnes qui vous entourent, car peut-être êtes-vous entourées par des idiots et des



abrutis ! Quand j'étais au lycée je pensais que quelque chose n'allait pas chez moi parce que je préférais lire des livres plutôt que d'aller dans des soirées disco. Quand je suis arrivée à l'Université, j'ai compris que j'étais entourée de gens comme moi. J'ai compris que ce n'était pas chez moi que quelque chose n'allait pas, mais que c'était la situation autour de moi qui avait été mauvaise... ■



A L'Est d'Eros - Interview de Laurent B - D&J

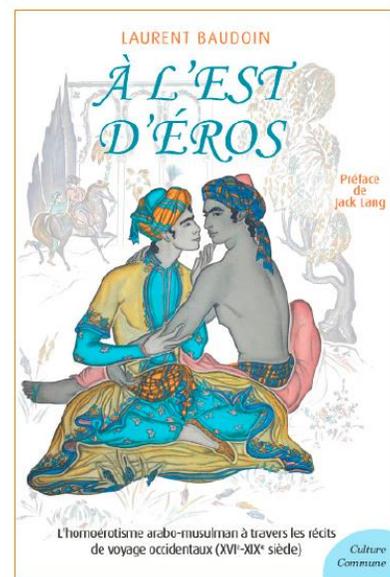
Propos recueillis par Jean-Louis

D&J : Laurent, qui es-tu ?

Laurent : Je suis D&Jiste depuis 2004 et dès mon arrivée à David & Jonathan, j'ai me suis intéressé au groupe Abû-Nuwâs qui venait d'être créé et qui m'a permis d'avoir un regard et une ouverture sur l'extérieur. Cette activité m'a passionné en améliorant ma connaissance du monde arabo-musulman ; elle m'a aussi permis, par ricochet, de voir le monde occidental chrétien avec un regard différent et renouvelé.

D&J : Comment as-tu découvert ton orientation sexuelle ?

Laurent : Dès mon enfance j'ai été attiré par les garçons et je n'ai jamais culpabilisé à ce sujet. Au début de l'adolescence, mon souci majeur était plutôt de trouver un partenaire ; je ne savais comment chercher et je craignais d'être rejeté. Ce qui m'intéressait c'était la relation affective et émotionnelle, non l'aspect sexuel (que j'ignorais alors) ; je cherchais à vivre quelque chose de commun avec l'autre : qu'il me protège et que je le protège. J'étais dans une démarche où le cœur bondit ; le sexe n'a fait son incursion que plus tard. Ce qui m'attirait d'abord chez l'autre, c'était un charme physique lié à une apparence de fragilité qui faisait écho à la mienne ; je crois que je cherchais quelqu'un qui peu ou prou, se sentait rejeté et mis au ban et je pensais qu'ensemble on pourrait changer le monde, notre monde.



Pendant mon enfance et ma jeunesse à Nancy, je n'ai pas eu de véritable expérience sexuelle ; ma sexualité n'est devenue active que lorsque je suis venu à Paris pour mes études (Sciences Po 1975-1977). J'ai connu mes premières expériences grâce aux petites annonces de « Libération » et à cet endroit miraculeux qu'était le Sauna Continental, près de l'Opéra. Je me souviens d'une belle relation avec un garçon de Caen qui m'écrivait des lettres bouleversantes par leur flamme et leur sincérité, et que j'ai reçu plusieurs fois à Paris.

La révélation de mon orientation sexuelle à mes parents s'est faite par accident et dans des conditions non idéales, durant mon service militaire en Allemagne. Mes parents, d'après ce que j'ai compris, ont

découvert un courrier compromettant (peut-être une publicité pour un lieu gay, je n'ai jamais bien su) qui a dû leur faire croire que j'étais un pervers ou en voie de l'être. A l'époque, beaucoup de parents n'avaient des homosexuels que l'image de folles ou d'obsédés sexuels, de délinquants. Mon père m'a fait la gueule pendant six mois. Mais j'ai bien laissé entendre à mes parents que c'était non négociable et que je ne changerais pas, même avec le temps. Ils se sont progressivement faits à cette idée, du moins en apparence, surtout quand ils ont vu que je n'étais ni pervers ni malade, que je n'évoluais pas dans ce sens, et aussi quand ils ont eu l'occasion de rencontrer, même furtivement, certains de mes amis.

D&J : La culture arabo-musulmane t'a-t-elle séduit dès le départ ?

Laurent : Non, car mon enfance a été plutôt influencée par le rejet ambiant du monde arabe (la guerre d'Algérie n'était pas loin). Mon premier voyage au Moyen-Orient a eu lieu



tardivement, en 1977. Mon attrait pour cette culture et ces régions est venu progressivement, même si j'étais déjà sensible à la beauté méridionale (mais sans exclusive). Dans mon parcours, le conflit israélo-palestinien, qui s'ajoutait aux séquelles de la guerre d'Algérie, a joué un grand rôle, car spontanément mon affection est allée vers le faible qu'il fallait comprendre, accompagner voire réconforter (le David palestinien face au Goliath israélien). Mais là encore, ma démarche a été progressive ; pendant les guerres israélo-arabes de 1967 et 1978, j'étais pro-israélien – comme presque tout le monde en France : on nous disait qu'il y avait les bons Israéliens contre les méchants Arabes... J'ai évolué par la suite, notamment après l'invasion israélienne du Liban en 1982 et les massacres de Sabra et Chatila. C'est l'époque où un voyage en Egypte m'a ouvert à des rencontres personnelles étonnantes. J'ai été frappé par la spontanéité du désir qui s'exprimait chez les jeunes Arabes ; par exemple, au souk de Louksor, de petits marchands (qui d'ailleurs étaient chrétiens) me mettaient les mains aux fesses et faisaient passer l'information dans tout le souk si bien que partout où j'allais, je trouvais matière à rencontre... Aux Pyramides du Caire, les jeunes guides avaient des

« Dans les pays arabes, les relations m'ont paru plus simples, plus spontanées, dédramatisées, du moins avec les étrangers ».

« L'origine de cette étude est mon étonnement face au décalage entre ce qu'expriment les Occidentaux – et aussi bon nombre de musulmans – en matière d'homosexualité et mon vécu personnel ».

méthodes bien à eux et efficaces pour proposer leurs services, sous l'œil indifférent de la police...

En Lorraine, au contraire (avant de monter à Paris), j'avais des difficultés relationnelles car je n'osais pas aller au bout des rencontres ; je bloquais les initiatives car je n'étais pas sûr de moi et je craignais un malentendu ou un refus. Je me suis longtemps reproché ces occasions manquées, qui faisaient deux déçus à la fois : moi-même et celui qui n'attendait que mon accord. Quel gâchis ! Dans les pays arabes, les relations m'ont paru plus simples, plus spontanées, dédramatisées, du moins avec les étrangers ; en plus, j'éprouvais un véritable intérêt pour la beauté arabe en soi : une grâce et une élégance que je ne trouvais pas ailleurs.

D&J : Aujourd'hui, tu publies un ouvrage sur l'homosexualité masculine et féminine dans un cadre historique et géographique précis : la culture arabo-musulmane du XVI^e au XIX^e siècle. Peux-tu nous expliquer la raison et le cadre de cette démarche ?

Laurent : Ce livre est l'aboutissement d'un processus en trois temps : d'abord une intuition personnelle que je voulais vérifier, ensuite un cadre universitaire pour donner du crédit à ma recherche, enfin une parution grand public pour faire partager mes découvertes au plus grand nombre. Mon inscription au diplôme de l'EHESS a été d'un grand intérêt sur le plan méthodologique, ce qui fait que même si on n'est pas d'accord avec les enseignements que je tire de cette recherche, on ne peut nier la qualité formelle de mon travail.

L'origine de cette étude est mon étonnement face au décalage entre ce qu'expriment les Occidentaux – et aussi bon nombre de musulmans – en matière d'homosexualité et mon vécu personnel (la littérature mais aussi le constat *in situ*, comme l'ont fait d'autres voyageurs européens dans ces pays). D'un côté on nous dit que l'Islam est intrinsèquement hostile à l'homosexualité, de l'autre côté on découvre que non seulement la littérature arabe, turque ou persane classique abonde en références homosensuelles, mais qu'aujourd'hui encore l'ambiance dans ces

pays est hautement homosensuelle.

Pour résoudre cette énigme des différences de ressenti et d'interprétation, il

fallait que mon intuition de départ d'une homosensualité historique conséquente dans ces cultures repose sur des faits concrets et crédibles – au-delà de la littérature, de la poésie et de la fiction, qui ne font que suggérer une tendance sociologique, et des traités religieux ou juridiques qui ne donnent qu'un aperçu partiel et partiel de cette réalité. J'ai donc choisi d'interroger l'histoire, en m'appuyant sur le seul matériau qui m'était accessible, puisque je ne connais pas

les langues orientales : les récits de voyageurs occidentaux en Orient. Ils m'ont permis de vérifier et de formaliser le passé homophile de ces sociétés, puis d'en tirer des enseignements potentiellement utiles à l'examen de la situation actuelle.

D&J : Tu étudies toutes les couches de la société ottomane, du sérail au peuple en passant par les militaires et les religieux. As-tu eu du mal à trouver des matériaux pour certaines strates de la population ?

Laurent : L'homoérotisme populaire était certainement le moins étudié. Mon travail a consisté à « picorer » dans les récits des informations éparses. Au hasard de leurs pérégrinations, les voyageurs, imprégnés de culture chrétienne européenne, découvrent des comportements qui les étonnent et souvent les indignent. Beaucoup les rapportent pour confirmer l'immoralité (déjà largement présumée) de l'ennemi musulman, instruire leurs lecteurs (notamment la jeunesse) de ce qu'un bon chrétien ne doit pas faire, susciter l'intérêt de leurs généreux mécènes, exciter la curiosité des lecteurs. Ils nous donnent beaucoup de détails sur la vie quotidienne : les barbiers du Caire qui mettent devant leur porte de jeunes garçons pour attirer les clients ; le libertinage de certaines confréries soufies comme les bektachis, chez qui le rituel d'entrée comprend l'éloge des beaux garçons, etc.



Photo : Trent Kelley

Rares sont les voyageurs européens qui dépassent leurs préjugés pour comprendre le phénomène ; je cite le journaliste anglais Buckingham en voyage en Mésopotamie en 1829, surpris de la passion de son jeune guide afghan pour un beau garçon de Bagdad, qui, après discussion, modifie son point de vue de départ en reconnaissant à cet amour étrange des qualités morales.

D&J : Et l'homoérotisme au féminin ?

Laurent : J'ai été surpris par le nombre de témoignages sur le lesbianisme, alors que les voyageurs sont presque tous des hommes qui n'ont en principe pas accès aux lieux féminins... Ils doivent se débrouiller et rivaliser d'astuces pour obtenir des renseignements : se déguiser ou interroger les enfants qui, ayant accès au hammam des femmes, racontent volontiers ce qui s'y trame. Leur interprétation du lesbianisme est presque toujours la même : c'est

pour se venger de leurs maris coureurs de garçons que les femmes d'Orient se satisfont entre elles, ou bien c'est la « perversité naturelle » des femmes qui est en jeu, de même que leur proximité avec les démons qui leur enseignent la débauche... Aucun homme à l'époque, en Occident comme en Orient, ne pouvait admettre que le désir sexuel féminin puisse être autonome, non lié à celui des hommes ou à des causes externes.

D&J : Ta conclusion pour notre époque ?

Laurent : La montée des mouvements intégristes est une aubaine pour certains milieux, occidentaux ou non, qui renforcent ainsi leur islamophobie. Or le monde arabo-musulman n'est pas intrinsèquement homophobe, comme le montre cette plongée dans l'histoire. On peut même parler d'*exportation* de l'homophobie de l'Europe du XIX^e s. vers les pays arabo-musulmans, par le biais du modèle puritain comme condition de la modernité à atteindre puis de la colonisation.

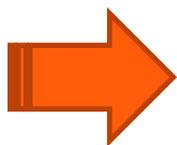
Ce livre peut servir aux personnes LGBT arabo-musulmanes comme base argumentaire pour convaincre leurs communautés que l'homosexualité n'est pas une importation de l'Occident et que ce mode de vie a longtemps été licite dans leur culture. De même, en Occident, elle permet de montrer que la culture arabo-musulmane ne menace pas a priori les droits LGBT, mais que les dangers qui viennent des mouvements conservateurs ou intégristes sont inspirés par l'aveuglement ou des considérations politiques qui nient tout un passé culturel par opportunisme. *À l'Est d'Éros* est une pièce versée au dossier de l'homophobie et de l'islamophobie, qui peut contribuer à améliorer le vivre-ensemble. ■



Photo : Sarahmirk

Libération sexuelle pour tout-te-s

8 – Prévention



Interview de Michel Mangin

Propos recueillis par Jean-Louis

D&J : Qui es-tu ?

Michel : J'ai 58 ans, je vis avec le VIH depuis 1985. Je suis militant à AIDES mais aussi investi à l'Inter-LGBT et au RAVAD, structures où j'ai les mandats de trésorier.

D&J : Peux-tu nous évoquer ton parcours ?

Je suis volontaire à AIDES depuis 2012. Le parcours de volontaire à AIDES commence par une formation appelée « formation initiale » ; elle permet, une fois validée, d'avoir le statut de volontaire, de voter, de se présenter aux élections locales, régionales ou nationales, après avoir réglé sa cotisation. AIDES s'était réorganisée en 2011 avec des territoires d'actions (l'Ile-de-France était découpée en 4 zones géographiques) ; je me suis présenté aux élections au printemps 2013 et suis devenu Président d'un des 4 territoires d'actions d'Ile-de-France. Les missions sont principalement de :

- Représenter l'association à l'externe

« L'enjeu de la méthode est d'amener la personne à trouver par elle-même les moyens de prévention qui lui conviennent ; c'est l' 'Empowerment' ».

- Faire vivre la vie associative en interne
- Être garant des valeurs de l'association

Les élus locaux travaillent de concert pour construire le projet associatif et les budgets. A côté de mes missions d'élu je menais des actions auprès de nos publics cibles, HSH [homme ayant du sexe avec des hommes], migrants, consommateurs de produits psychoactifs, travailleuses et travailleurs du sexe, personnes trans, personnes incarcérées, ...

Les mandats sont de deux ans et je me suis représenté à un nouveau mandat en 2015. Les présidents de territoire siègent également au Conseil de région. Notre région, la plus touchée en métropole par l'épidémie de VIH, avait plusieurs sièges au Conseil d'Administration. Il m'a été proposé d'y siéger, ce que j'ai accepté.

Je suis devenu, à partir de mes mandats à AIDES, référent au RAVAD et aussi porte-parole de la délégation Santé de l'Inter-LGBT. Aux dernières élections (2017) j'ai été élu à la présidence de la région Ile-

de-France de AIDES. J'ai été sollicité pour me présenter aux conseils d'administrations du RAVAD et de l'Inter LGBT ou j'ai été élu avec les mandats de trésorier. Tous mes mandats sont de deux années.

D&J : Qu'appelle-t-on réduction des risques ?

Michel : Réduire les risques c'est avant tout connaître les risques. En ce qui concerne le VIH c'est connaître les moyens de transmission du virus et les moyens de s'en prévenir. C'est pour chacun, tenir compte de ses pratiques, définir son échelle de risques et se positionner sur cette échelle en toute connaissance de cause. Cette réflexion ne peut être menée que par la personne, avec ou sans l'aide d'un entretien de réduction des risques (RDR).

D&J : L'action d'AIDES part-elle des pratiques ou des personnes ?

Michel : AIDES est une association dont l'un des principes d'actions est la démarche communautaire, c'est à dire faire avec les personnes, leurs besoins, pour mener des actions. Tout part donc, par exemple dans

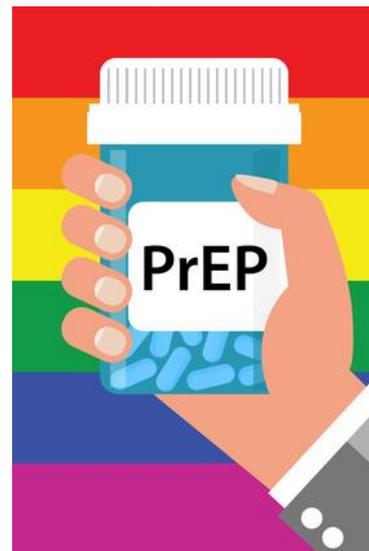
un entretien individuel de RDR, des pratiques de la personne.

D&J : Quel est l'enjeu de cette méthode ?

Michel : Le fait de connaître les pratiques de la personne est la base d'un entretien de RDR, que cela concerne les pratiques sexuelles ou la consommation de produits psychoactifs. L'enjeu de la méthode est d'amener la personne à trouver par elle-même les moyens de prévention qui lui conviennent ; c'est l'« Empowerment ».

D&J : Parle-nous de la PrEP et du Traitement Post Exposition ?

Michel : La PrEP et le TPE (Traitement Post-Exposition) sont des outils de prévention du VIH et font parties de l'éventail des moyens de préventions avec le préservatif, le dépistage, et le TASP (le traitement des personnes séropositives). La PrEP est un moyen efficace pour se protéger du VIH (et que du VIH), tout aussi efficace que le préservatif. 5000 personnes sous PrEP en France ; c'est encore très peu et il faut en faire la promotion autant que pour les autres moyens de préventions. Chaque moyen de prévention doit pouvoir être maîtrisé et disponible afin que chacun choisisse sa prévention.



Le TPE empêche la duplication du virus en cas de transmission ; le traitement d'urgence est disponible dans tous les services d'urgence. Il doit être pris au plus tard dans les 48h consécutives à la transmission supposée du VIH

« La consommation de produits psychoactifs (drogues) dans un contexte sexuel ou festif est appelé « Chemsex ». Cette pratique vise à augmenter le(s) plaisir(s) et la durée des relations sexuelles et peut entraîner des addictions, une désocialisation... Les produits sont multiples ; ils peuvent se sniffer, se boire, s'injecter, ... Les risques peuvent aller jusqu'à l'overdose et la mort ».

D&J : La drogue et la sexualité ?

Michel : La consommation de produits psychoactifs (drogues) dans un contexte sexuel ou festif est appelé « Chemsex ».

Cette pratique vise à augmenter le(s)

plaisir(s) et la durée des relations sexuelles et peut entraîner des addictions, une désocialisation... Les produits sont multiples ; ils peuvent se sniffer, se boire, s'injecter, ... Les risques peuvent aller jusqu'à l'overdose et la mort.

D&J : Comment accompagner les personnes et groupes qui font du Chemsex ?

Michel : AIDES a mis en place plusieurs actions pour accompagner les personnes qui pratiquent le Chemsex, en Ile-de-France ou dans le réseau. L'accompagnement peut être individuel ou collectif selon les besoins et les demandes des personnes. Le Spot Beaumarchais, à deux pas du Marais propose depuis de nombreux mois une soirée « Chilout Chemsex » tous les mardis soirs, un espace de parole collectif, où bienveillance et non-jugement sont de mise pour libérer la parole ; un addictologue est parfois présent.

Une autre soirée existe au CAARUD (Centres d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des risques pour Usagers de Drogues) de Paris Les Halles les jeudis soirs. Le CAARUD d'Argenteuil a intégré l'étude « Outsider », qui est une évaluation des actions d'AERLI (Accompagnement à l'Education aux Risques Liés à l'Injection) hors les murs. Il y a aussi un groupe Face Book fermé « info Chemsex ». Dernièrement une ligne d'appel a été créée pour les Chemsexuels.

D&J : Les interdits légaux ne sont-ils pas nécessaires en cas de risque d'addiction voire de risque vital ?

Michel : Les politiques répressives en matière de drogues ne font pas baisser le nombre de consommateurs ni les consommations ; on le voit dans tous les pays qui ont des lois répressives en la matière, c'est à chaque fois un échec. La loi de 1970 en vigueur dans notre pays est un réel frein aux actions de réduction des risques en matière de consommation de produits.

Il est par exemple aujourd'hui impossible de mener des actions dans des établissements commerciaux. L'ouverture de la SCMR (Salle de Consommation à Moindre Risque) à Paris a montré ses bienfaits. Moins de consommation dans la rue, moins de seringues dans les lieux

publics. Les interdictions d'importation, de vente, d'achat, et même de consommation ne peuvent que permettre la mise en place d'un trafic, la vente de produits potentiellement dangereux, et créer de la violence.

D&J : Peux-tu nous évoquer l'état du VIH en France et dans le monde et la même chose pour les hépatites et MST (maladies sexuellement transmissibles) ?

Michel : Dans le monde le Sida cause encore 1 million de morts par an. Une baisse significative des cas de décès s'observe un peu partout dans le monde sauf en Europe de l'Est, en Asie centrale et au Moyen Orient où le nombre des décès accuse une forte hausse. C'est en Europe de l'Est où le nombre de nouvelles

transmissions explose. Au niveau mondial c'est aussi 37 millions de personnes vivant avec le VIH dont un peu plus de la moitié seulement ont accès aux traitements.

En France 150 000 personnes vivent avec le VIH dont 30 000 ignorent leur statut sérologique. Ce sont maintenant 6 000 nouvelles transmissions chaque année, pour 40% des HSH, pour 40% des migrants d'Afrique Sub-Saharienne.



Pour interrompre la chaîne des transmissions nous devons atteindre les chiffres indiqués par ONU-Sida de 3x90 ; c'est l'objectif de Vers Paris Sans sida pour 2020 :

« Dans le monde le Sida cause encore un million de morts par an ».

- 90% des personnes séropositives dépistées,
- 90% des personnes dépistées sous traitements,
- 90% des personnes sous traitement avec une charge virale indétectable.

Si les deux derniers « 90 » sont atteints, le premier ne l'est pas encore.

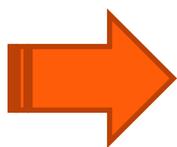
D&J : Quelles sont les priorités ?

Michel : Les priorités en France sont multiples si on veut atteindre le 3X90 :

- Le dépistage : augmenter le nombre de personnes dépistées en ciblant encore mieux les publics clés et en utilisant tous les moyens à notre disposition (dépistage communautaire – TROD – dépistage en laboratoire, en CEGIDD, les autotests)
- La PrEP : elle doit être rendue accessible à toutes les personnes qui souhaitent utiliser ce moyen de prévention. Il faut en faire la promotion auprès de tous les publics clés et se donner les moyens de mettre en place des consultations accessibles à toutes et tous, autoriser les médecins de ville à la dispenser, ...
- Promouvoir également les autres moyens de préventions comme le préservatif, le TPE, le TASP (une personne séropositive sous traitement ne transmet pas le virus du sida)

D&J : Une association comme David & Jonathan a-t-elle un rôle à jouer en matière de santé sexuelle ?

Michel : Toutes les associations, tous les acteurs de la lutte contre le VIH, tous les leaders des communautés les plus touchées sont des incontournables pour mettre fin à l'épidémie de VIH. Les messages de prévention sont encore méconnus dans leur globalité. ■



Sexualité et statut sérologique... vivre avec et En parler

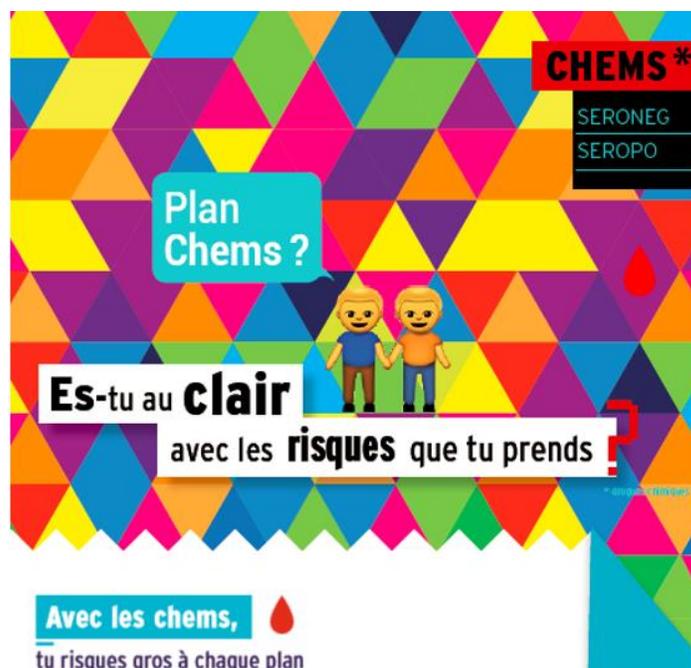
Par Jean-Louis

En janvier 2006, je fais une demande de prêt bancaire pour de l'immobilier et compte tenu d'un antécédent hospitalier, un contrôle médical est requis pour la mise en place du prêt ; le résultat de l'analyse de sang ne semblant pas clair, on me demande de faire un second prélèvement. Suite à ces deux prélèvements, on me demande de prendre contact avec mon médecin traitant pour obtenir les

résultats. Je sens que ça sent le roussi, je n'y vais pas seul. Quand je vois le médecin avec son air de caniche triste, j'ai compris le message : je « suis » séropositif. Mais au fait cela veut dire quoi... Dans un premier temps, je n'imagine même plus avoir des relations sexuelles et j'apprends à piloter mes nouveaux indicateurs de performance : ils s'appellent charge virale T4 et T8... Je suis très fatigué et la charge virale est élevée, je ne pense même plus sexualité. En un instant j'ai changé d'identité : j'étais séronégatif et je suis devenu séropositif... Le médecin infectiologue me suit au début toutes les semaines, puis tous les mois puis tous les 3 mois. Je n'ai pas eu le prêt à la banque concernée mais dans une autre banque qui venait de fusionner avec la première... Bizarre, le VIH pollue la vie sociale sans que cela tienne à des indicateurs professionnels puisque j'ai remboursé mon banquier comme n'importe qui.

Séropositivité : « si je lui dis tout de suite, il fuit... Si je lui dis trop tard, il va me prendre pour un mec sordide et dégueulasse ».

Un jour un ami vient me voir et me dit brut de décoffrage : « j'ai envie de faire l'amour avec toi ». Je le regarde effrayé et n'imagine même pas être capable de bander tant j'ai peur de le contaminer et puis il m'apprivoise et me fait l'amour. Je réapprends à vivre et j'ai encore le droit à une sexualité ; génial ! Je recommence à draguer sur les réseaux sociaux et je refais des rencontres. Le problème à chaque fois est la prise de parole, si je lui dis tout de suite, il fuit... Si je lui dis trop tard, il va me prendre pour un mec sordide et dégueulasse qui annonce les choses trop tard ; quand le dire ? Est-ce possible de le dire ? On se protège à deux ? Tout cela n'est pas si simple ; rien que dans le regard de mon partenaire, je sais que pour lui, c'est moi qui doit dire et tant pis s'il fuit... Solution de repli beaucoup plus



confortable, je ne vais plus baiser qu'avec des personnes

séropositives et je m'inscris sur le site BBZ (Bare Backzone...les vilains qui couchent en affichant leur statut sérologique et qui baisent sans capote)... Comme je ne suis pas très doué pour mettre une capote (et oui, j'ai connu la sexualité avant le sida, c'est à dire il y a très longtemps...), l'existence de ce site de rencontres m'arrange bien. Je fais une belle rencontre avec un autre séropositif et nous sommes restés ensemble quelques années et nouvelle séparation... Je retourne sur les réseaux sociaux, j'affiche discrètement un âge un peu plus jeune mais crédible quand même et j'affirme mon statut sérologique... Quelques années plus tard, je découvre que ma charge virale est indétectable et le rapport d'un médecin suisse, le rapport Hirshell, manifeste qu'il n'y a quasiment aucun risque de contamination quand la charge virale est indétectable ; quelle libération...

Je n'ai pas abordé le sujet du traitement et de ses effets indésirables notamment gastriques qui génèrent de la difficulté dans la vie sexuelle. Pas besoin de dessin, les traitements se sont remarquablement améliorés depuis 10 ans et la gêne est beaucoup moins forte que par le passé.

Pendant toutes ces années, j'ai été très soutenu dans le groupe des pères de famille au sein de D&J où j'avais indiqué mon statut sérologique le jour où le couperet est tombé. J'ai essayé d'animer des ateliers pour parler sexualité et prévention, cela n'attirait personne ou si peu. On a fait venir un médecin infectiologue....deux personnes, puis les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence ([lien](#)) ; performance multipliée par trois. Sans doute n'avions-nous pas l'humour et la capacité d'intéresser du monde sur ces sujets, mais j'ai été encore plus perplexe quand un jour dans mon centre médical, je rencontre un jeune D&Jiste qui découvre son changement de statut sérologique et m'indique qu'il ne reviendra plus à D&J car l'information risque de passer et de le mettre en situation de gêne. Il préfère fuir....Il n'est pas revenu dans notre groupe...

Au fait, la dicibilité est-elle possible aujourd'hui ; je vous avoue que j'en doute... Chacun se gère comme il peut mais le sujet reste légèrement tabou....et à chaque 1^{er} décembre, on vient me chercher comme le « séropo de service »...Parfois je fuis ! ■



DAVID & JONATHAN

Mouvement homosexuel chrétien ouvert à toutes et tous

SIEGE SOCIAL

92 BIS, RUE DE PICPUS

75012 PARIS

TEL. : 09 50 30 26 37

WWW.DAVIDETJONATHAN.COM

EQUIPE DE REDACTION

° Directrice et Directeur de publication :

- Marie-Hélène Nouvion

- Anthony Favier

° Rédacteur en chef : Fabrice Long

° Rédacteur-trice-s / contributeur-riche-s : Agnès, Alexandre, Amélie, Catherine, Charbel, Dominique, Etienne, Fabrice, Francis, Gauthier, Gérard, Harisson, Laurent, Laurent, Magali, Marianne, Martine, Maurice, Michel, Micheline, Nicolas, Stéphanie, Tatiana.

COURRIER DES LECTEURS

dossiers@davidetjonathan.com

DEPOT ET DROITS

Tous droits réservés – David & Jonathan.

Dépôt légal : ISSN n° 2275-6272.

Ce document est gratuit et ne peut pas être vendu.

CREDITS PHOTOGRAPHIQUES

° Photos de membres de David & Jonathan,

° Fotolia[®],

° Wikimedia[®],

Les photos sont soumises à droits d'auteur.

TELECHARGER LES PRECEDENTS DOSSIERS D&J -> [lien](#)